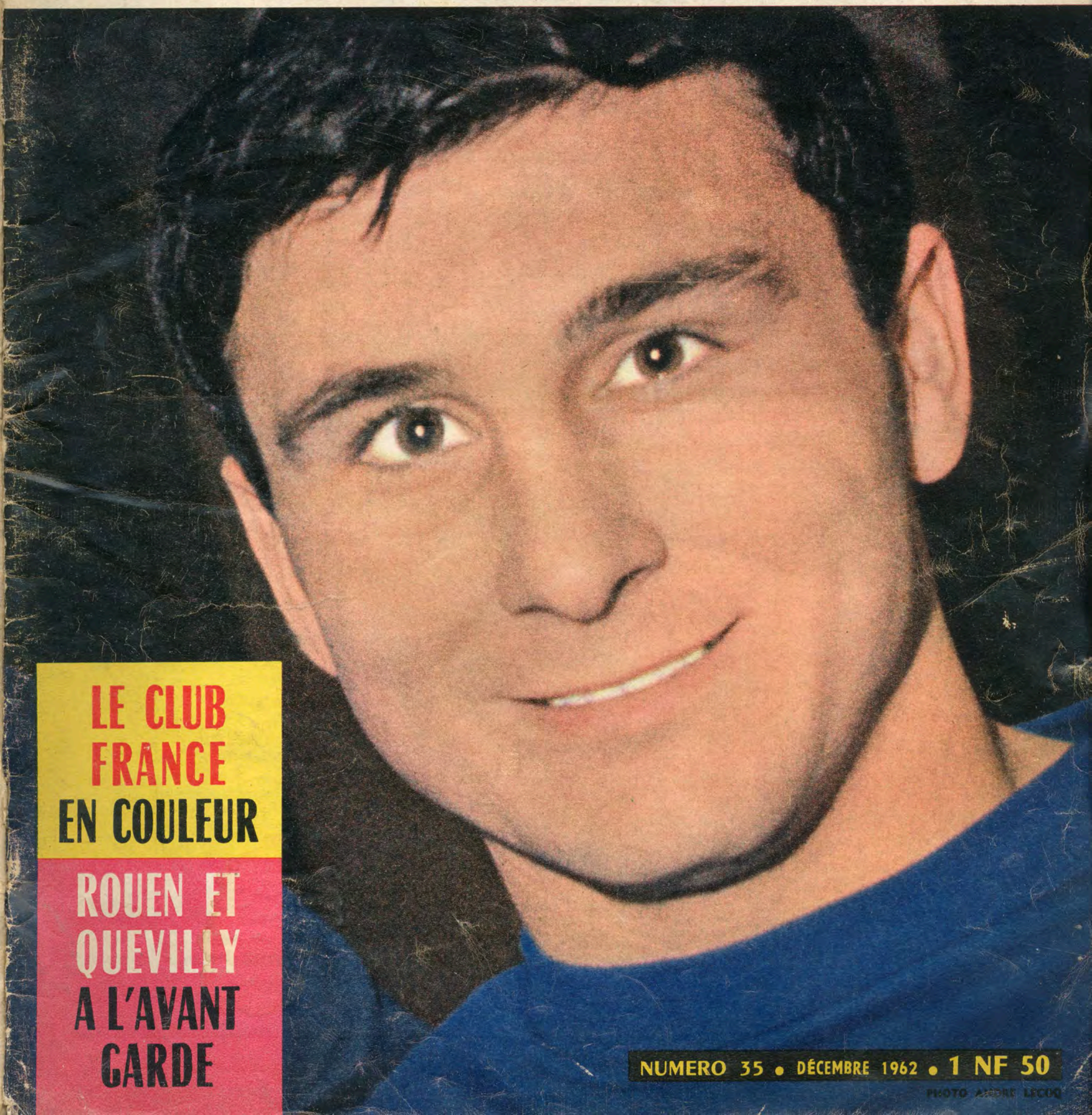
Football MAGAZINE
SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

RED STAR : SAINT-OUEN MON VILLAGE

DI NALLO LA PLUS BELLE RÉUSSITE DE L'ANNÉE



LE CLUB FRANCE EN COULEUR

ROUEN ET QUEVILLY A L'AVANT GARDE

NUMERO 35 • DÉCEMBRE 1962 • 1 NF 50

PHOTO ANDRÉ LECUQ

ency poche FOOTBALL

tout ce que vous cherchez en vain sur votre sport favori...

et dans un format véritablement de poche.

Dates principales
Lois du jeu
Organisation
Le football dans le monde
Stades et installations
Equipement et matériel
Entraîneur et entraînement
Technique et tactique
Arbitre et arbitrage
Les grands noms du Football
Palmarès
Pronostics

Un ouvrage de 200 grammes

contenant autant de renseignements

qu'un livre de plus de 2 Kg.

KISTER

réalisée

par Jacques FERRAN

L'Encypoche FOOTBALL

484 pages

format 13,5 x 10,5 cm

300 illustrations

12 planches en couleurs

Prix 14,50 NF

En vente chez votre libraire habituel ou à défaut
au journal ***L'ÉQUIPE*** 10, rue du Faubourg Montmartre - PARIS 9e

NOTRE COUVERTURE : Fleury Di Nallo qui a réussi un coup de maître pour ses débuts « tricolores ». (Photo J. Boislème).

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

SOMMAIRE N° 35. — DECEMBRE 1962

- LE « GONE » DI NALLO page 4
- LES REMOIS A PARIS page 6
- RED STAR, SAINT-OUEN MON VILLAGE page 10
- CEUX QUI N'ONT JAMAIS DROIT AU REPORTAGE page 20
- CARNUS LE CHALLENGER page 26
- TOUS LES BUTEURS DE LA COUPE D'EUROPE page 30
- LE DOSSIER NOIR DE FRANCE-HONGRIE page 38
- ROUEN ET QUEVILLY A L'AVANT-GARDE page 40
- TOUS LES CHAMPIONS SONT DES FOOTBALLEURS ! page 49
- TOUT LE FOOTBALL DU MONDE, page 53
- KING JOHN EMPEREUR ROMAIN page 55

DE REIMS A QUEVILLY

L'ACTUALITE va si vite en ce moment qu'on a du mal à faire le point.

Dans le dernier numéro de « *Football Magazine* », publié juste après Allemagne-France (2-2), nous demandions au football français, enfin, une victoire.

L'équipe de France, elle-même, ne nous l'a pas donnée puisqu'elle s'est inclinée devant la Hongrie (2-3) au stade de Colombes. Elle n'aurait d'ailleurs pas mérité un succès.

Mais, trois jours plus tard, le Stade de Reims, lui, a triomphé, et de la manière la plus nette (5-0), devant Austria de Vienne en Coupe d'Europe.

Et l'évolution du football est telle que la victoire de Reims nous a paru plus importante que la défaite du onze de France. Car, dans le premier cas, il s'agissait d'un match avec enjeu et, dans le second, d'une rencontre de pur prestige.

Il est dommage simplement que l'encombrement de notre calendrier ne permette pas à nos footballeurs de viser, à la fois, l'enjeu et le prestige.

L'ATTITUDE du public du Parc, le soir de Reims-Austria, a été dénoncée, de la manière la plus vigoureuse par l'ensemble de la presse — et nous n'y reviendrons pas. On a dit et redit que de pareils excès — qui ne sont évidemment pas propres au public parisien — faisaient peser une menace sérieuse sur la compétition européenne.

Nous ne saurions, pour notre part, aller plus loin et prétendre par exemple, comme l'ont fait certains confrères, que la victoire rémoise a perdu, du fait de son « contexte » populaire, toute signification.

Reims n'avait pas besoin, d'après nous, des hurlements de la foule pour jouer comme il l'a fait. Ses joueurs n'avaient qu'à se souvenir du match aller et de l'importance que revêtait, pour leur club, une victoire.

Nous avons craint, au contraire, que l'intempérance du public ne jouât un mauvais tour aux Rémois en leur faisant perdre le contrôle de leurs nerfs.

Reims a remporté, dans une ambiance infernale, une victoire parfaitement régulière et qui ne saurait être mise en question. Le football français tout entier doit être reconnaissant à l'équipe de Henri Germain et d'Albert Batteux d'avoir surmonté sa crise des saisons précédentes, d'avoir transformé son style dans un sens moderne et de représenter à nouveau ce que nous pouvons faire de mieux en matière de football.

Il serait navrant de créer certains « complexes » aux Rémois en prétendant qu'ils ont « volé » leur qualification.

MAIS Reims n'est pas tout le football français. C'est pourquoi ce numéro de « *Football Magazine* » vous surprendra peut-être par la place qu'il consacre à des hommes et à des équipes qui ne sont pas de tout premier plan.

Fleury Di Nallo, sans doute, occupe notre couverture et les pages suivantes. Mais nous vous présentons également, en une série de portraits-reportages, les hommes « auxquels on ne consacre pas habituellement de reportages » : ces joueurs qui semblent se complaire dans une sorte d'anonymat et qui sont précieux, pourtant, par leur fidélité, leur régularité, leur constance.

De même, nous vous racontons l'histoire et nous vous dressons le décor actuel d'un des clubs français les plus pittoresques et les plus attachants : le Red Star.

De même encore, si nous braquons nos projecteurs sur Rouen et ses faubourgs, c'est qu'on trouve là, côte à côte, les deux aspects les plus contrastés du football français : le plus professionnel des clubs, le F.C. Rouen, et le plus amateur, l'U.S. Quevilly.

Peut-être comprendrez-vous mieux la complexité et la diversité des problèmes posés par notre football lorsque vous aurez lu ce numéro de votre mensuel.

JACQUES FERRAN.

DES PHOTOS COULEURS

- LA FURIA NIÇOISE ..... page 9
- LE RED STAR ..... page 12
- LE CLUB FRANCE ..... page 25
- LE TRIOMPHE DE KOPA ..... page 28
- UN BUT EXTRAORDINAIRE ..... page 32
- LE F.C. ROUEN ..... page 45
- LE TOULOUSE F.C. ..... page 48

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 8 NF. — 1 AN : 15 NF.

ETRANGER : 6 MOIS : 10 NF. — 1 AN : 19 NF.

Prix du n° à l'étranger : Belgique : 20 FB ; Suisse : 2 FS ; Italie : 375 lires

Directeur de publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI ● Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER
Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

NOVEMBRE A FAIT DE LUI UNE VEDETTE

FLEURY DI NALLO

LE PETIT POULBOT DE GERLAND

LORSQU'IL entre dans sa chambre, Di Nallo redevient un petit jeune homme tout simple. Là, la gloire et le grand fracas qui l'accompagne n'ont pas encore réussi à s'introduire. C'est le plus sûr des refuges, quelque chose comme un sanctuaire. Di Nallo n'y célèbre pas le culte du MOI mais celui des autres. Sa chambre parle certes de football, mais les photos sont celles de ses meilleurs copains de Gerland, ou alors celles de divinités sorties tout droit de la mythologie du ballon rond : soigneusement découpée, la silhouette célèbre d'Omar Sivori témoigne qu'ici le rêve prend encore le pas sur la réalité. Di Nallo n'a pas encore congédié les idoles de sa jeunesse. Il leur voue le même respect qu'à saint Antoine de Padoue dont on relève la présence insolite au milieu de cette riche assemblée de footballeurs !

Et puis il y a cet H.L.M. où la bonne fortune de Di Nallo est absorbée par des habitudes vieilles de vingt ans. Quoi qu'il fasse, Di Nallo est resté avant tout et surtout un gentil gamin serviable, qu'on a vu naître et grandir. Sa vie n'a pas changé, elle est toujours balisée d'un côté par cette immense cour où il fit ses premiers pas de footballeur et de l'autre par de lourdes usines de produits chimiques ou d'équarissage. Gerland, creuset de l'immigration dans la région lyonnaise, Gerland et son monde de travailleurs pèsent de tout leur poids sur Di Nallo. S'il n'en est plus à prêter main-forte aux copains quand un match inter-immeubles se déroule dans une cour, il est toujours prisonnier de ce petit peuple austère, mais digne, au sein duquel il a grandi.

Quand son peintre de père et son tourneur de frère ont quitté la maison et que Fleury reste seul avec sa « mamma », Fleury vient s'accouder à la fenêtre et il cherche à reconnaître parmi tous ces gosses rassemblés autour du même et éternel ballon de caoutchouc, celui qui viendra un jour le rejoindre. A moins de trois cents mètres de là, le petit garçon encore incrédule qu'est Di Nallo pousse en effet chaque matin un vrai ballon en cuir en essayant de s'amuser autant que dans sa cour...

UN REPORTAGE DE GÉRARD EDELSTEIN ET ANDRÉ LECOQ

PARIS A JUGÉ CES 4 RÉMOIS TROIS FOIS EN DIX JOURS

11 NOVEMBRE — FRANCE-HONGRIE (2-3)

1. WENDLING

Remarquable dans tous les compartiments du jeu et notamment par des passes de contre-attaque d'une grande précision.

2. RODZIK

D'abord en grand danger face au dangereux Sandor, il trouve progressivement son équilibre et justifie son standing.

14 NOVEMBRE — REIMS-AUSTRIA (5-0)

1. KOPA

Meneur de jeu extraordinaire, rayonnant au centre du terrain, terrible en pointe par ses changements de rythme, auteur de deux buts.

2. WENDLING

Toujours détendu, un peu trop parfois, au risque de créer quelques difficultés à ses partenaires. Mais quelle classe...

LE public parisien a vécu, en novembre, une décade à sensation avec France-Hongrie, Reims-Austria et Racing-Reims. Quatre joueurs champenois ont participé à ces trois rencontres : Wendling, Rodzik, Kopa et Sauvage. FOOTBALL MAGAZINE **les juge sur chacun des événements, avant de les classer au terme d'une exceptionnelle passe de trois.**

3. SAUVAGE

Après quelques coups d'éclat sur l'aile gauche et des départs foudroyants, il manque de suite dans les idées et son rendement en souffre.

4. KOPA

Incapable de résoudre le problème posé par une défense de zone hongroise très au point, il est la grande déception des Tricolores malgré sa bonne volonté.

3. SAUVAGE

De magnifiques débordements sur la gauche au début, puis un très gros travail collectif par la suite.

4. RODZIK

Calme et réaliste comme en toutes circonstances, mais beaucoup moins efficace en contre-attaque qu'à son habitude.

21 NOVEMBRE RACING-REIMS (3-3)

1. WENDLING

Il domine partenaires et adversaires grâce à son extraordinaire virtuosité technique. Ses dribbles de dégagement et ses contre-attaques font sensation.

2. RODZIK

Digne partenaire de Wendling par sa sûreté, son tranchant et ses contre-offensives de très grand style.

3. KOPA

Courageux, obstiné, il réussit de très bons dribbles au milieu du terrain, mais manque beaucoup de réussite à l'instant décisif.

4. SAUVAGE

Eblouissant en début de match, avec de sensationnels départs balle au pied, mais très inégal durant le reste du match.

UN COUP DE CHAPEAU A WENDLING

Au classement général, Wendling vient nettement en tête. Il mérite un coup de chapeau pour trois sorties parisiennes qui ont confirmé sa valeur, celle d'un des meilleurs défenseurs européens du moment.

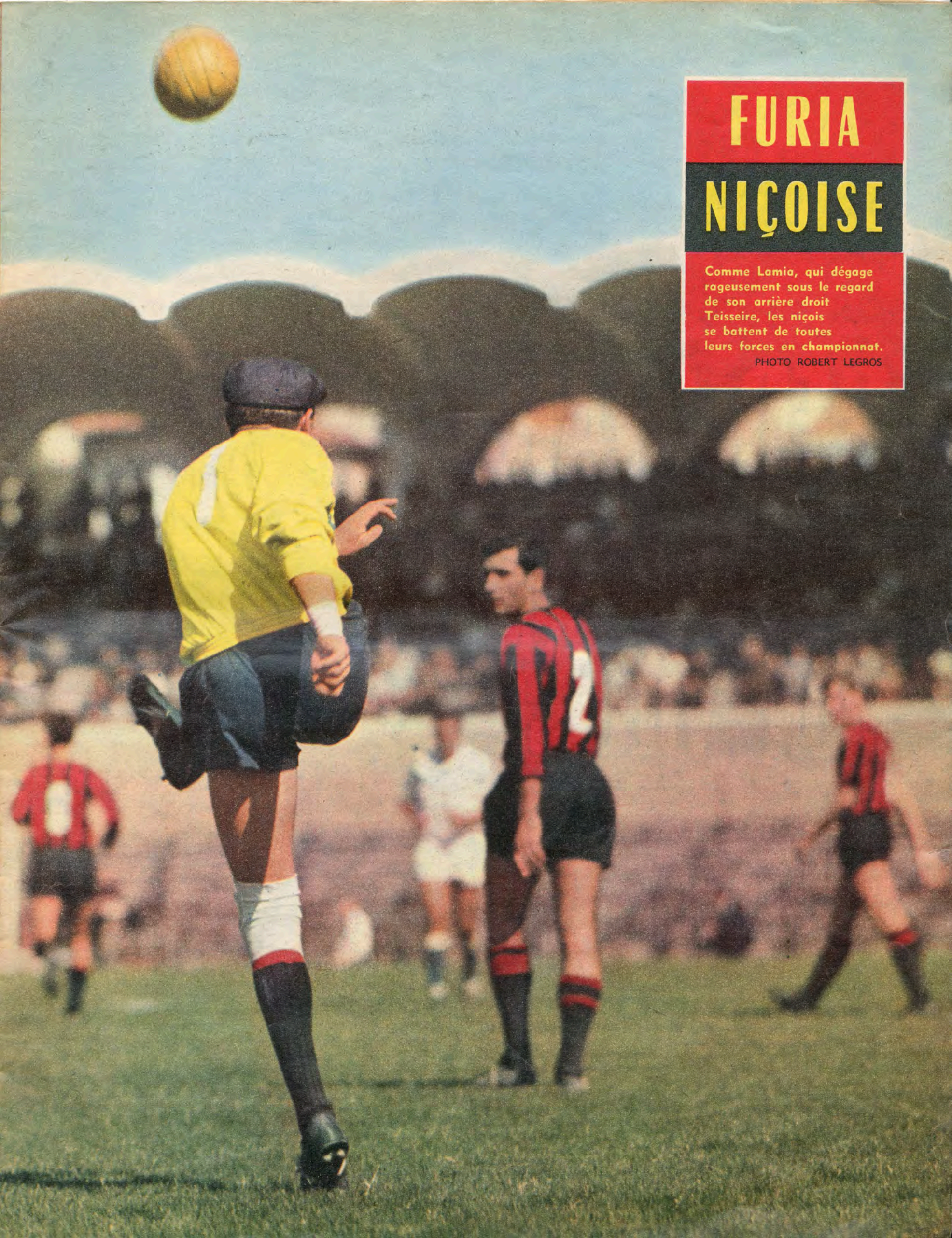
1. WENDLING 4 points (1 + 2 + 1)
Remarquable par sa classe et sa constance au niveau le plus élevé.

2. KOPA 8 points (4 + 1 + 3)
Inégalable sur son match contre Austria et toujours courageux.

3. RODZIK 8 points (2 + 4 + 2)
Inébranlable par son sang-froid, mais parfois en difficulté.

4. SAUVAGE 10 points (3 + 3 + 4)
Enthousiasmant par des initiatives percutantes, mais inégal.

FURIA NIÇOISE



Comme Lamia, qui dégage rageusement sous le regard de son arrière droit Teisseire, les niçois se battent de toutes leurs forces en championnat.

PHOTO ROBERT LEGROS

RED STAR :

SAINT-OUEN MON VILLAGE

UN REPORTAGE DE
MAX URBINI, J.-PH. RETHACKER
ROBERT VERGNE ET MICHEL LEBRET
PHOTOS ANDRÉ LECOQ

DE la tribune d'honneur, on aperçoit le Sacré-Cœur. Par temps clair, ce qui n'est pas toujours le cas à cause des fumées d'usines. Car Saint-Ouen possède l'une des plus fortes concentrations industrielles de la région parisienne.

Et ce stade, qui est le seul à porter le nom de la capitale, ce stade de Paris est un peu une oasis. D'ailleurs, à Saint-Ouen, chacun sait que le cimetière et le stade sont les deux espaces verts de la ville.

Derrière le stade, côté ouest, la grande usine Ferrodo protège les joueurs des vents pluvieux. Un peu plus loin, Fenwick soulève tout de même les fardeaux les plus lourds. L'industrie est reine... avec le football.

Citroën, Alsthom, Lavalette, Somua, Labinal, Bull, Bliss, on en oublie peut-être et d'aussi renommées. Les machines à écrire avec Olivetti, les vins et spiritueux avec Martini et Rémillons, un port fluvial immense et le fameux marché aux puces, tout cela c'est Saint-Ouen avec une équipe de football et 60.000 Audoniens. Une des rares villes de France dont la population double presque le jour !

Lorsque M. Fusier décida d'acheter le terrain où allait s'ériger le Stade de Paris, il y avait encore beaucoup de terrains vagues, de jardins ouvriers. Les Etablissements « Sigrand » avaient payé 50.000 francs (anciens, qui valaient sensiblement autant que les... nouveaux) pour le terrain et obtenu un bail de 99 ans.

C'est ainsi que Raymond Labro allait voir jouer Lucien Gamblin, son aîné, en « resquillant » avant de devenir ramasseur de balles puis capitaine de la J.A.O. et de l'équipe de Paris.

La J.A.O., c'est peut-être le vrai club de Saint-Ouen. Avant qu'elle ne fusionne avec le Red Star, l'équipe de la rue du Landy n'avait que des Audoniens comme supporters. Maintenant Raymond Labro joue encore quelquefois avec les anciens du Red Star sur ce stade de la J.A.O. qui va bientôt être vendu. Aujourd'hui, les extincteurs « Sicli » se livrent à des essais sur le vieux

terrain recouvert de boue et d'huile. Ainsi meurt une époque.

Mais si les Audoniens risquent de perdre leur « stade-musée », ils ont trouvé rue du Parc un terrain d'entraînement avec l'éclairage. Bien mieux, la mairie, qui n'a pas ménagé ses efforts pour le sport en général à Saint-Ouen et le Red Star en particulier, a acheté les terrains jouxtant le stade côté Paris. Il y aura donc bientôt une nouvelle aire d'entraînement pour les professionnels et sans doute un parking qui pourrait résoudre en partie l'épineux problème du stationnement.

Car ce « marché aux puces » qui est le joyau de Saint-Ouen est aussi son grand problème les jours de match. Mais quel argument rêvé pour l'amateur, le « mordu », qui peut dire à sa femme : « Pendant que je vais au match, regarde donc aux « Puces » si tu trouves ce vieux lampadaire dont on rêve depuis si longtemps... »

Car le Red Star c'est Saint-Ouen et ses dirigeants l'ont bien compris, qui ont transféré le siège du club de la place Clichy rue Ampère, avec le centre sportif. Le Red Star, c'est le club d'une ville de banlieue, et même de toute une banlieue. C'est encore là que l'on trouve le plus de connaisseurs au mètre carré. Des gars qui encouragent leur équipe, comme partout, mais apprécient l'adversaire comme nulle part. Des « titis » qui s'installent derrière le but, l'été, dans l'herbe et font parfois un pique-nique en lançant des réflexions dont on aurait dû faire une anthologie. « Alors, mon pote, t'as un bas vide », ce qui signifie de façon péremptoire que le tir manquait de force.

C'est tout ça le Red Star et encore bien d'autres choses avec en contrepoint ce marché des merveilles qui sent les frites, où l'objet rare côtoie l'insolite, tel cet escalier en colimaçon s'élançant désespérément vers le ciel et qu'on m'a proposé pour 10 NF.

En définitive le Red Star, c'est bien une « étoile » du football français et surtout un climat.

ROBERT VERGNE.

LE RED STAR OLYMPIQUE AUDONIEN 62-63

De gauche à droite, accroupis : MUNOZ, ORIOT, TAILLEPIERE, RODIGHIERO et ROBINET ; au deuxième rang : GUISSEPIN, MANZANO, HESTROFFER, JECKER, RIVERO, DAVION.

PHOTO ANDRE LECOQ

LUCIEN GAMBLIN RACONTE :

"MON RED STAR A MOI"

POUR descendre au fin fond de l'histoire du vieux Red Star, « Football Magazine » s'est tourné vers l'un des plus anciens et plus brillants de ses représentants, LUCIEN GAMBLIN.

MAX URBINI et J.-Ph. RETHACKER lui ont rendu visite chez lui, rue Lepic, au cœur de ce vieux Montmartre dont il est l'une des personnalités marquantes. Entre sa jeune femme et son fils Michel (9 ans), qui est son autoportrait, l'ancien capitaine et arrière gauche de l'équipe de France (17 sélections de 1911 à 1923), passé ensuite dans les rangs de la presse sportive (« L'Auto », « L'Equipe », « France-soir », « France Football », « Midi Libre »), leur a raconté le Red Star de la Belle Epoque, celui qui fut le plus grand club français de l'après-guerre de 1914.

MON entrée au Red Star se fit en 1907, alors que je n'avais que 17 ans et des idées déjà bien arrêtées. Né à Ivry-sur-Seine, j'habitais alors Saint-Mandé. J'avais joué d'abord dans une petite équipe de quartier, le Sporting Club Saint-Mandéen, qui fut ensuite englobé par une société catholique, l'Union Athlétique Saint-Mandéenne.

Je suis entré au Red Star par mécontentement et pour cent sous de l'époque. Normalement, j'aurais dû jouer au C.A.P., qui était le grand club de banlieue et de Paris à l'époque. Mais nous allons voir comment les cent sous de Saint-Mandé me firent effectuer le voyage à Saint-Ouen.

J'étais assez rapide à l'époque et sur 400 mètres j'avais remporté avec l'U.A. Saint-Mandéenne un prix qu'on me laissa choisir. Je tombai sur une chaîne de montre qui valait 30 francs. L'année suivante, j'enlevai encore la course, mais les dirigeants prirent les devants et limitèrent à 25 francs le montant de mon prix.

Je refusai la diminution de cinq francs. Et comme j'étais têtu, je partis de Saint-Mandé pour signer au Red Star (dont faisait partie l'un de mes meilleurs camarades) où l'on me donna les... 25 francs que j'acceptai. Avec cet argent, je me rappelle avoir alors acheté chez

Tunmer une paire de chaussures McGregor du premier choix : ça, c'était du solide. Et pas des pantoufles ! Avec des souliers pareils, les coups francs partaient tout seuls.

Remarquez ! cela n'alla pas tout seul non plus au début, car on voulut d'abord me faire jouer avec des juniors. Comme j'étais costaud

QUATRE COUPES, UN TIERCÉ

1921

Le Red Star bat l'Olympique de Paris 2-1 au stade Pershing avec deux buts de Clavel et Naudin. De gauche à droite, accroupis : Bourdin, Brouzes, P. Nicolas, Naudin, Clavel ; au deuxième rang : Marion, Hugues, Gamblin, Chayriguès, Bonnardel et Meyer.

1922

Le Red Star domine Rennes 2-0 au stade Pershing avec deux buts de Nicolas et Santubéry. De gauche à droite, accroupis : Cordon, Thedie, P. Nicolas, Naudin, Santubéry ; au deuxième rang : Marion, Gamblin, Chayriguès, Joyaut, Bonnardel, Meyer.

1923

Le Red Star triomphe de Sète 4-2 au stade Pershing avec quatre buts de Naudin (2), Cordon et Joyaut. De gauche à droite, accroupis : Cordon, Brouzes, P. Nicolas, Naudin, Santubéry ; au deuxième rang : Chayriguès, Meyer, Joyaut, Hugues, Gamblin et Bonnardel.

1928

Le Red Star tombe le C.A. Paris 3-1 à Colombes avec trois buts de Wartel, Lund et Brouzes. De gauche à droite, accroupis : Lund, Brouzes, P. Nicolas, Martin, Lebreton ; au deuxième rang : Baron, Wartel, Domergue, Espanet, Chantrel et Diaz.

pour mon âge, je m'estimais mûr pour la première. Et je boudai pendant quinze jours, jusqu'au moment où l'on me titularisa en première...

Cela se passait en 1907 et j'ai arrêté en 1927. Pendant vingt ans, j'ai donc aimé et défendu ce club que j'ai vu démarrer, croître et embellir, gagner trois fois de suite la Coupe de France, puis retomber, hélas ! J'ai connu les heures de l'époque héroïque et les plus grands joueurs, j'y ai tenu les fonctions d'arrière gauche, de capitaine, de directeur sportif, de sélectionneur, de secrétaire, de trésorier et même de vice-président.

Une « liaison » comme celle-là, on ne l'oublie pas si facilement...

BUFFALO BILL AU CHAMP-DE-MARS

De ses débuts, vous savez qu'il naquit vers 1897 grâce à quelques courageux appelés de Saint-Cyr, de Pressac, Jules et Modeste Rimet, Delavenne, Padovani. Et qu'il s'appela d'abord le Red Star Club Français. Pourquoi ce nom ?

A l'époque, bien sûr, tout ce qui était sportif portait un nom anglais. D'autre part, la gouvernante des Rimet s'appelait Miss Jenny. Elle aurait eu, paraît-il, voix au chapitre.

Mais j'ai une autre version : le Red Star est né de Buffalo Bill. Au Champ-de-Mars était venu s'installer le cirque énorme de Buffalo Bill, près de 1.500 personnes, qui se mirent à

jouer au football. Les gars du quartier accoururent et décidèrent alors de fonder un club qu'ils appelèrent Red Star, pour l'étoile rouge que portait le « shérif ».

Je vins au club (1907) pour la première fusion avec l'Union Pédestre de la Rive Gauche et l'Amical Club : d'où le Red Star Amical Club. Je n'ai moi-même porté que les couleurs bleu marine et blanc de celui-là, puisque le Red Star Olympique (vert et blanc) naquit en 1926, c'est-à-dire à la fin de ma carrière, de la fusion avec l'Olympique de Paris (dont le vert provenait d'ailleurs du Sporting Club de Vaugirard). Les vraies couleurs du Red Star, je persiste à le dire, c'est le bleu et blanc. Le

CHAYRIGUES

vert n'est venu qu'avec l'Olympique et grâce à l'importance croissante prise par les dirigeants de ce dernier dans le comité. Pour moi, le maillot du Red Star reste le maillot bleu et blanc.

UN CHAMP DE BLE

J'ai connu le terrain de Saint-Ouen en 1907. C'était alors un champ de blé. Tout autour, il y avait 116 petits employés qui cultivaient leurs 116 lopins de terre, leurs laitues, leurs poireaux et leurs pommes de terre.

C'est en 1920 que fut lancée l'opération du grand stade. Le terrain avait été conservé au prix de gros efforts. Les installations furent mises sur pied grâce à un capital de 300.000 francs : 3.000 actions de 100 francs réparties entre 183 actionnaires (dont votre serviteur !).

Six ans après, en 1926, le Red Star possédait son terrain, les actionnaires remboursés ou non, selon leur volonté.

Mais la plus dure bataille, c'est avec les 116 petits locataires qu'il fallut la mener. Ils avaient monté un syndicat et ne s'inclinèrent qu'après avoir brillamment lutté pendant un an. Après nous avoir obligés à nous déshabiller dans les bistrots des environs. Heureuse-

ment, nous avions aussi des supporters, comme ce forgeron qui tenait boutique près du stade et qui nous préparait une « croûte » chaque fois que nous sortions de l'entraînement.

Un entraînement où nous n'étions pas souvent ensemble, car nous travaillions tous. Il y avait deux groupes : celui de Gamblin et celui de Nicolas. Le mien pour ceux qui travaillaient dans la journée, celui de Paul pour les gens du soir (« Paulo » était alors déjà aux Halles).

L'hiver, nous allions à l'Y.M.C.A., rue de Trévise. Nous courions sur la petite piste en bois du premier étage.

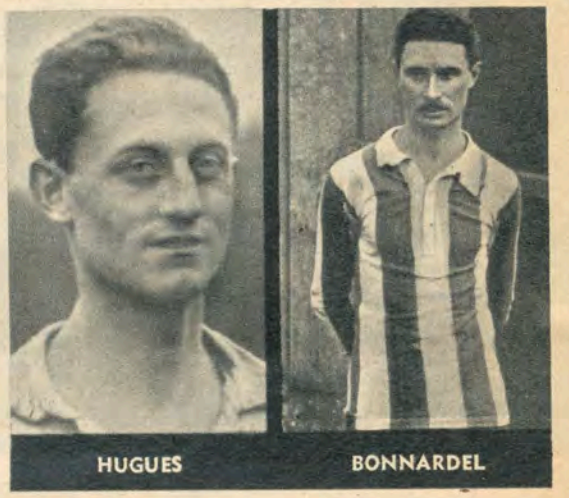
Tout cela une ou deux fois par semaine, mais pas plus.

UN CERTAIN RICHARD

Car nous n'étions pas des professionnels, ne l'oublions pas. Je suis sûr pourtant que si la guerre de 1914 ne nous avait pas enlevé un type formidable qui s'appelait Richard, sorte de directeur sportif du Red Star, le professionalisme, grâce à lui, serait né en France bien avant 1932.

C'est grâce à lui que nous organisions de grands matches internationaux aller et retour avec les clubs anglais, Barcelone, le Racing de Bruxelles. Le Red Star était alors le Reims ou le Racing de l'époque.

C'est Richard qui nous amena un jour... un



HUGUES — BONNARDEL

équipier premier de Bolton Wanderers. Comme si Pelé arrivait demain au C.A.P. !... L'Anglais joua contre le C.A.P. justement, avec la licence standard au nom de Gray, que nous avions toujours... en cas de besoin ! Réclamation. Richard a alors trouvé un stratagème devant la Commission : notre Anglais se présenta le bras en écharpe et plâtré. Il ne put signer son nom...

C'est encore Richard qui obtint le transfert

1932-1939 UN TITRE (ET DEMI) DE DIVISION II

1939 : Le Red Star est champion de Division II pour la deuxième fois (en 1934 il a enlevé le groupe Nord de cette division). De gauche à droite, accroupis : Moulet, Simonyi, Fruleux, Ithurbide, Illiano, Desfossé ; au deuxième rang : Chantrel, Lorentz, Meuris, Gnaoui, Schwartz, Gyarmati et Guillermo Stabile (entraîneur).

Parmi les hommes qui ont illustré la carrière du Red Star de 1932 à 1939, il en est deux dont tous les vieux Audoniens parlent toujours avec admiration : Aston le feu follet et Simonyi le buteur (de gauche à droite).

de Pierre Chayriguès : cela se passait à la Pomponnette, aux environs de 1913. Chayriguès, qui avait signé sa licence, Richard et moi étions attablés au restaurant lorsque la porte d'entrée vola en éclats. La lumière s'éteignit... et une bouteille vint s'écraser dans la

glace entre Richard et moi. On ne m'a jamais enlevé de l'idée que le président de Clichy (club que quittait « Pierrot ») avait monté le coup pour se venger. A Clichy, on ne rigolait pas avec les transferts.

De Chayriguès, je vous dirai qu'il fut pour moi le meilleur de tous les gardiens avec Hiden et Zamora. « Pierrot » était costaud et souple à la fois. Et quelles mains !

LE RENDEZ-VOUS DE COMPIEGNE

Quant à Paul Nicolas, c'est moi qui le fis venir à Saint-Ouen. Voilà comment : c'était à la fin de la guerre de 1914-1918. J'étais alors capitaine du génie. Au repos à Compiègne, j'entendis parler d'un match disputé par le 131e Régiment, dont l'avant centre était, paraît-il, un jeune joueur de grand talent. J'allai donc le voir. Je fus emballé et décidai de l'attaquer. Je rejoignis à cheval la gare de Compiègne où je le retrouvai au milieu de ses camarades, attendant sa permission de vingt-

quatre heures. Je l'abordai du haut de mon cheval et de mes trois galons et lui demandai s'il accepterait de venir jouer le lendemain un match amical à Strasbourg, avec le Red Star. Il protesta pour sa « perme », mais finit par s'incliner devant... l'autorité supérieure. Ainsi entra-t-il au club audonien sur un abus de pouvoir. Il ne m'en voulut jamais et nous restâmes jusqu'à sa mort les meilleurs amis du monde...

On a dit qu'il avait mauvais caractère. C'est faux. Il avait beaucoup de caractère. Seulement, il était le Kopa de l'époque. C'était un footballeur remarquable qui courait et conservait son ballon, savait utiliser ses partenaires, ses ailiers en particulier. Mais comme il était la vedette de l'équipe, tous les dimanches, pour lui c'était la foire aux marrons ! Cela expliquait ses réactions parfois brusques.

LA MAIN DE 1921

Avec Paul, avec Chayriguès, avec Meyer, Marion, François Hugues, Philippe Bonnardel, Joyaut, Cordon, Brouzes, Naudin, nous avons amené trois années de suite la Coupe de France à Saint-Ouen. La première fois en 1921 grâce à la main de... Gamblin qui arrêta un tir de Darques prêt à faire but. C'était une finale contre l'Olympique de Paris, notre ennemi

juré. Nous menions 2-1, mais n'avions plus que neuf joueurs valides. Sur le penalty sifflé par M. Slawik, je parvins à convaincre Jules Devaquez (dont j'étais la bête noire) qu'il ne marquerait pas. Et, en effet, « Julot » rata son tir, expédiant le ballon dans les mains de Chayriguès. Ainsi, le Red Star remporta sa première Coupe.

Oui, nous avions une bien belle équipe où nous jouions simplement, plus simplement qu'aujourd'hui, mais avec beaucoup d'efficacité aussi. Une équipe qui ne se déplaçait presque jamais (quand nous allions à Toulouse, après un voyage interminable, nous dévorions le cassoulet en arrivant vers dix heures du matin).

Nous avions une belle équipe et nous avions aussi un public fidèle et passionné, dans cette

LUCIEN GAMBLIN ET LA COUPE

banlieue de cet arrondissement du 18e qui est le plus peuplé de Paris, dans cette ambiance si populaire et si propice au football de Saint-Ouen et du marché aux puces.

Au Red Star 1962, qui peut toujours tirer profit de ce climat exceptionnel, il ne manque plus que la confiance et la réussite. Je lui souhaite de les trouver, bien que le Red Star vert et blanc ne soit qu'un cousin, pour moi, du Red Star marine et blanc...

1940-1945 UNE CINQUIÈME COUPE DE FRANCE

1942 : Quatorze ans après l'équipe héroïque, le Red Star bat Sète 2-0 à Colombes, devant 45.000 spectateurs enthousiastes, avec deux buts de Vandevelde et Aston. De gauche à droite, accroupis : Aston, Simonyi, Bersoullé, Darui, Joncourt, Vandevelde ; au deuxième rang : Herrera, Meuris, Sergent, Braun et Roessler.

POUR le Red Star, comme pour tout le monde, la guerre n'apporta rien de bon. Mais le club audonien continua sur sa lancée. En 41 il termina premier de championnat de Zone Nord, en 42 il finit troisième mais enleva brillamment la cinquième Coupe de France de son histoire. Puis ce fut l'ère des équipes fédérales dont il souffrit plus que tout autre car il ne put regrouper ensuite ses meilleurs dirigeants. Nouvelle troisième place zone nord en 45 et en 46 on le vit relever carrément la tête, terminer au milieu du tableau en division I, jouer et perdre pour la première fois en finale de la Coupe.

En 48 le Red Star fut la lanterne rouge de division I mais y conserva sa place grâce à une fusion avec le Stade Français. Ce fut en quelque sorte le mariage de la carpe et du lapin. Il dura deux saisons et ne donna pas grand-chose de bon, les Audoniens (comme Ranzoni) étant d'ailleurs en minorité dans la formation. Le divorce eut lieu en 50 et plutôt que de retomber en division II le Red Star se retira du professionalisme. Son sommeil dura deux ans. Il repartit avec un nouvel état-major, termina second en 55 derrière Sedan, mais fut justement déclassé (surprime aux adversaires de ses principaux concurrents).

On le revit ensuite avec plus ou moins de réussite jusqu'à son exclusion en 60 où quelques égarés trichèrent sur le dos des joueurs. Et ce fut 61-62 et un nouveau départ...

1946-1961 UNE VIE TOURMENTÉE

1946 : Le Red Star perd pour la première fois une finale de Coupe devant le L.O.S.C., qui va égaler le record audonien (21-22-23) et enlever trois fois de suite le trophée. Accroupis, de gauche à droite : Dolly (réserviste), Aston, Kadmiri, Simonyi, Lozia et Moulet ; au second rang : Bersoullé, Germain, Mindonnet, Nuevo, Leduc et Planquès.

LE RED STAR AU TABLEAU NOIR PAR AVELLANEDA

LE Red Star évolue selon la disposition du 4-2-4. Je crois d'ailleurs que c'est un des rares clubs français à appliquer parfaitement ce système. J'insiste pour obtenir un football à essence purement collective, dont se trouvent bannis tous dribbles et fioritures inutiles. J'exige de chacun de mes joueurs un engagement total et une parfaite honnêteté vis-à-vis de ses camarades et de moi-même. La continuation du parfait climat moral qui règne actuellement au sein du club est à ce prix.

● **LE GARDIEN GUISSEPIN** : à son arrivée au club, aussitôt après sa démobilisation, manquait singulièrement de métier. A progressé remarquablement car il possède une conscience professionnelle remarquable et toutes les qualités requises pour tenir ce poste. Conserve encore quelques petits défaut corrigibles. Malgré son aspect timide, ne se laisse pas facilement impressionner.

● **L'ARRIERE DROIT RIVERO** : a tenu à rester amateur et à continuer son métier d'électricien. Sobre, lucide, il connaît parfaitement ses limites. S'emploie encore à améliorer ses qualités pour obtenir un rendement supérieur. Sa conscience et son parfait esprit sont à l'abri de toute critique.

● **L'ARRIERE CENTRAL DAVION** : a éprouvé quelques difficultes a s'adapter a une conception de jeu, nouvelle pour lui, mais s'est imposé d'emblée par la suite. A effectué une dernière saison très brillante. Cette saison, après un départ incertain, a retrouvé tout son équilibre. La responsabilité de capitaine qui lui incombe l'a aidé à dominer son tempérament impulsif. On ne peut que louer son comportement actuel. Modeste et presque timide malgré les apparences trompeuses.

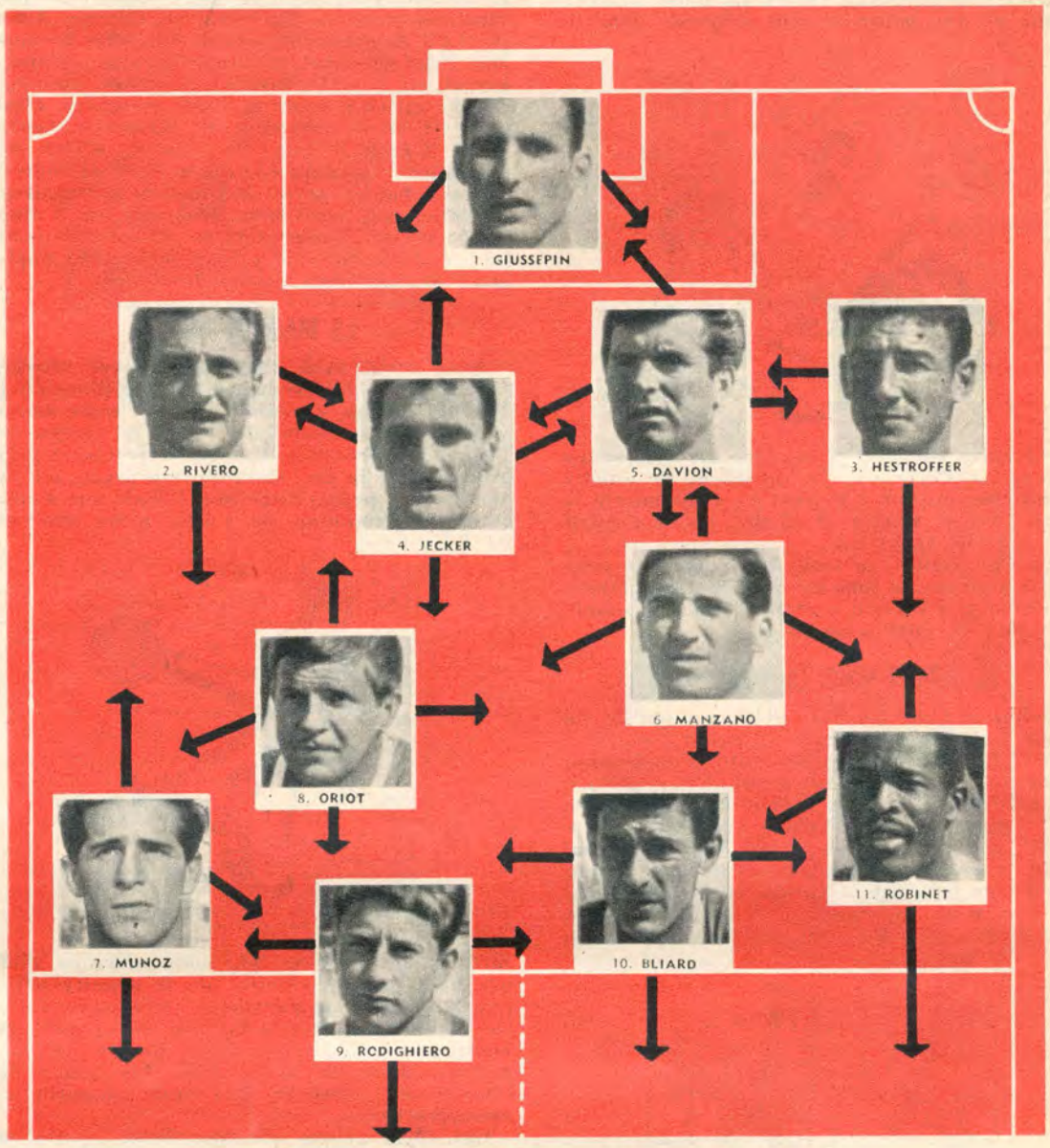
● **L'ARRIERE GAUCHE HESTROFFER** : encore un sujet de satisfaction par sa grande conscience professionnelle. Est arrivé au club avec des préjugés établis contre lui et mal fondés. Se conduit en réalité comme un véritable gentleman. Sur le terrain, se révèle rude mais efficace. Ses qualités très honnêtes lui permettent d'être un bon joueur de club.

● **LE DEMI DROIT JECKER** : réussit davantage à ce nouveau poste que comme arrière latéral. Progresse régulièrement. Manque encore d'expérience. Peut être subtil ou au contraire très décidé sur l'homme, mais ne parvient pas toujours à nuancer son jeu suivant les circonstances. Sera remarquable lorsqu'il aura trouvé à s'employer selon ses véritables possibilités.

● **LE DEMI GAUCHE MANZANO** : très adroit et clairvoyant. Manque encore de possibilités de récupération et d'autorité physique dans les interventions défensives. Doit se débarrasser de son manque de hargne et de certaines sautes de tempérament. Doux, affable, sensible, est malheureux lorsqu'il ne joue pas.

● **L'AILIER DROIT MUNOZ** : possède les qualités et les défauts propres aux Sud-Américains. Cherche plutôt la technique arrêtée que celle en mouvement. Est devenu beaucoup plus collectif et a gagné en force de pénétration. Etant donné ses qualités et son jeune âge, deviendra, lorsqu'il aura assimilé le football français, un ailier capable de jouer dans n'importe lequel des clubs actuels. Commence à comprendre le français. Ne le parle pas encore.

● **L'INTER DROIT ORIOT** : après avoir fait disparaître son excédent de poids, a progressé régulièrement. Consciencieux, volontaire, observateur, désireux de s'instruire, est de plus physiquement très doué. N'a pas atteint son plafond et lorsque sa formation musculaire sera achevée deviendra, avec ses qualités, un joueur complet. Actuellement l'homme de base du système. Symbole du parfait joueur collectif.



● **L'AVANT CENTRE RODIGHIERO** : présentement en pleine formation physique. Est handicapé par le service militaire qu'il achèvera à la fin de l'année. Lorsqu'il pourra travailler de façon régulière et suivie, devrait s'améliorer encore considérablement. Il lui faudra cependant s'imposer une certaine discipline.

● **L'INTERIEUR GAUCHE BLIARD** : a du mal à oublier certains automatismes acquis précédemment, ce qui est compréhensible chez un joueur de 30 ans. Deviendra, lorsqu'il aura réussi, un élément capable d'apporter une contribution très appréciable à l'équipe. Demande à être préparé de manière régulière et mesurée. Doit s'imposer des périodes de récupération.

● **L'AILIER GAUCHE ROBINET** : possède de réelles dispositions situees davantage sur le plan physique que technique ou tactique. S'est astreint à jouer plus collectivement. A réalisé d'énormes progrès parce que désireux de s'améliorer. Fait preuve d'un sens aiguisé du but et d'efficacité malgré quelques maladresses. Courageux mais nullement méchant. Doit travailler son jeu de tête.

● **POIRIER (INTER OU DEMI)** : est en concurrence avec Manzano. A été handicapé au début de saison par une blessure au genou et une bronchite. Plus « physique » que Manzano, il n'a pas, par contre, sa vision du jeu. Ses qualités d'abattage au milieu du terrain sont remarquables. Joueur à peu près complet, avec une puissante frappe de balle. Travaille actuellement pour gagner en souplesse de hanches.

● **TAILLEPIERRE (AILIER OU AVANT CENTRE)** : fait preuve d'une grande vitalité, vif, hargneux, récupère très rapidement. A besoin d'améliorer sa technique, surtout sa couverture de balle. Devrait s'imposer comme titulaire indiscutable dans l'attaque. Demande à être ménagé.

● **PEREZ (INTER OU DEMI)** : type du remplaçant indispensable. Impeccable sur le plan moral. Sa valeur personnelle n'est nullement négligeable. Très vif, actif, possédant une acceptable vision du jeu, doit devenir un très bon joueur de club.

● **LOUBIERE (ARRIERE OU DEMI)** : ne parvient pas, à 33 ans, à se transplanter des automatismes du football d'il y a quelques années. Est heureux, après un long et méritoire passé au club, de rendre service, chaque fois qu'on fait appel à lui.

● **HAMIDOUCHE (AVANT CENTRE)** : est actuellement barre dans la ligne d'avants. Athlétique et puissant, est handicapé par sa lenteur d'exécution. Pourrait réaliser d'énormes progrès dans ce domaine s'il jouait plus fréquemment.

CE SONT DE VRAIS BANLIEUSARDS

Si quatre joueurs habitent actuellement Paris, tous les autres, en véritables banlieusards, vivent dans la périphérie de la capitale. Voici où :

BLIARD : Champigny-sur-Marne. DAVION : Le Blanc-Mesnil. HESTROFFER : Clichy. JECKER : Saint-Ouen. LOUBIERE : Bonneuil-sur-Marne. MUNOZ : Saint-Ouen. MANZANO : Clichy-sous-Bois. ORIOT : Goussainville. PEREZ : Torcy. RIVERO : Bondy. ROBINET : Saint-Ouen. GUISSEPIN, POIRIER, RODIGHIERO et TAILLEPIERRE sont les quatre Parisiens.

RED STAR 62-63

UNE PLACE AU SPRINT FINAL

COMME un condamné qui, sortant de la prison, hume avec délices l'air de la liberté, le Red Star, après avoir purgé sa peine, il y a un peu plus d'un an, décida de faire peau neuve. Hélas, de même qu'on se défie sincèrement, instinctivement, d'un hors-la-loi, fût-il repenti, le club de Saint-Ouen ne parvenait pas à éliminer les dernières séquelles de quelques errements coupables. Bref, on ne lui faisait pas confiance. Et puis enfin après mûre réflexion, on décida de lui redonner sa chance de se refaire une place au soleil, c'est-à-dire au sein du championnat professionnel, à la condition impérative qu'un homme acceptât d'assurer sur son honneur l'intégrité morale du club. Cet homme, que l'on espérait sans trop y croire, se présenta et fut agréé, son nom, qui est peut-être un symbole, est aujourd'hui familier à tous les spectateurs du stade de Paris, il s'agit bien entendu de M. Depreux. Comment et pourquoi cet industriel parisien accaparé par ses occupations professionnelles en est-il venu à endosser cette responsabilité ?

A EPINAL, AVANT LA GUERRE

Nous nous retrouvons avant la dernière guerre, dans les Vosges, à Epinal exactement. Le joueur Depreux, qui a toujours porté les couleurs locales, devenant successivement capitaine puis président du club, voit petit à petit un jeune élément s'imposer au sein de l'équipe. Séduit par son ardeur et son talent, il l'encourage de toutes ses forces, lui laissant même occuper le poste qu'il détenait. De solides liens d'amitié se nouent entre les deux hommes et l'aîné incite son protégé hésitant à signer une licence professionnelle à Sochaux. Ce protégé ne tarde pas à se faire un nom qui n'est pas tombé dans l'oubli depuis. Il s'appelle Angelo Grizzetti.

« C'est ainsi, raconte M. Depreux, **qu'Angelo, ulcéré de voir un nom au passé aussi prestigieux que le Red Star disparaître dans le néant, a pensé à moi, a réussi à convaincre tout le monde, dont moi-même, que j'étais l'homme que l'on cherchait. J'ai accepté de devenir le président de la Section professionnelle du Red Star et je me félicite aujourd'hui de cette initiative. Il va sans dire, vous le comprenez, que nos rapports avec le C.A.P. et même les autres clubs parisiens sont excellents. Nous avons naturellement proposé à Angelo Grizzetti d'occuper le poste d'entraîneur. Il préféra respecter ses engagements avec le club de Vincennes. Nous avons eu la chance de mettre la main sur un entraîneur qui était libre à ce moment et qui depuis a réuni l'unanimité autour de son nom : Jean Avellaneda.**

Je ne sais si l'on se rend compte des efforts que nous avons déployés la saison dernière.

J'étais indigné à la pensée de laisser dans l'ombre un club avec un tel passé, je ne pouvais admettre qu'on laissât désert le stade de Paris qui soutient la comparaison avec beaucoup de stades français.

UN PARKING DE 600 PLACES

Nous entretenons des rapports amicaux avec la municipalité d'ailleurs particulièrement sportive et compréhensive. La vétusté du stade n'échappe à personne, mais si nous remontons en Première Division, des améliorations importantes seront apportées aux installations. En particulier un éclairage moderne pour les nocturnes sera mis en place. Mais je comprends parfaitement que l'on hésite à entreprendre une opération dont le coût est de l'ordre de 30 millions.

Mais d'ores et déjà, sensibles aux critiques, nous avons mis en chantier un parking de 300 places environ, qui sera situé derrière la petite tribune. Ce n'est pas tout, un deuxième de la même contenance est prévu à proximité du stade. Les procédures d'expropriation sont actuellement en cours.

UNE PETITE CHANCE A SAISIR

Evidemment, ce programme alléchant rend encore plus vif notre désir d'accéder à la Première Division. Cet espoir coïncide malheureusement avec une saison difficile, puisqu'il n'y aura que deux élus. A mon avis, Saint-Etienne montera, mais Le Havre, Sochaux, Metz, même Nantes, Lille et Boulogne sont des prétendants sérieux. J'expose tout ceci pour que nos supporters réalisent combien notre tâche est ardue. Nous avons songé à nous renforcer, mais je crains que la venue d'une vedette ne détruise la parfaite harmonie du jeu collectif qui est actuellement notre force.

Notre système de jeu, contrairement à ce que l'on affirme, permet à chacun de réaliser son plein épanouissement, d'ailleurs je crois que la plupart des joueurs sont mieux que moyens. Simplement, quelques-uns n'ont pas atteint leur maturité.

Je ne veux pas manquer l'occasion de rendre hommage au travail admirable de Jean Avellaneda, qui connaît parfaitement le football et les hommes. Notre confiance se traduit d'ailleurs par la grande liberté dont il dispose dans ses actes.

Je continuerai à le soutenir dans sa conception du jeu collectif, car, enfin, pour moi, un dribble n'est jamais bon quand il est inutile, il ne remplacera jamais une passe judicieuse. Beaucoup de blessures pourraient ainsi être évitées. D'ailleurs, quand un joueur se plaint d'un coup reçu, je me souviens de ce qu'on lui aurait répondu dans mon temps : « Tu es trop personnel, ne te plains pas trop, tu as eu de la chance de ne pas avoir la jambe cassée. »

MICHEL LEBRET.

JEAN AVELLANEDA : 35 ANS DE FOOTBALL

Né le 11 octobre 1915 à Sidi-bel-Abbès. Débuts à 13 ans dans le club local où il joue jusqu'à 18 ans aux postes de demi, inter ou avant centre. Fait déjà preuve d'un goût marqué pour l'offensive. Stagiaire au Racing, puis à sa nursery d'alors : le Stade Olympique de l'Est. Champion de la Ligue de Paris avec ce club. Sélectionné de Paris. Présélectionné militaire en 1936 avec Nuic et Snella, avec lequel il avoue avoir beaucoup d'affinités sur la conception du football.

En 1937, joue aux Girondins de Bordeaux, en 1938 à Nîmes Olympique, en 1939 à l'A.S. Cannes. Mobilisé en 1939, est envoyé en Libye avec le 22e zouaves. Démobilisé en 1940. Devient entraîneur de Sidi-bel-Abbès, qui sera champion d'Afrique du Nord cinq fois consécutives. Révèle Catalayud, Seva, Rodriguez, Buenafuente, Mayol, etc. Fait partie du corps expéditionnaire français en Italie, vit l'odyssée de la Première Armée française, est définitivement démobilisé à Coblentz en 1945. S'étant astreint à un régulier travail physique durant cette période, il signe à l'Olympique de Marseille où il joue deux saisons.

En 1947, devient joueur-entraîneur au Sporting Club d'Orange, d'où sortira Grillet, pendant quatre ans. Devient ensuite entraîneur de Perpignan pendant six ans.

En 1955-56, il entraîne le R.C. Strasbourg où il découvre Amara et Groschulski. Mais il regrette encore aujourd'hui d'avoir eu au club Wendling et Muller sans pouvoir les utiliser, le premier étant militaire, le second malade. Il ne s'entend pas avec les dirigeants de l'époque qui ne tiennent pas leurs promesses concernant le recrutement. Il devient entraîneur d'un club de C.F.A., Vendôme où il découvrira Oudjani. Puis trois saisons à Besançon où il permet à des garçons comme Guinot, Zimmermann, Crionnet et Commerçon de s'épanouir.

Enfin, il entraîne le Red Star depuis son retour à la compétition au début de la saison dernière.

Devant le drapeau du Red Star et la symbolique étoile rouge, l'équipe 62-63 qui veut être un outsider du championnnat.

Oriot (ci-dessus) : un homme sûr et collectif au milieu du terrain.

Guissepin (ci-dessus à dr.) : un tempérament dans les buts du Red Star.

Rodighiero (ci-contre) : la classe dans l'attaque audonnienne.

ILS JOUENT

Bliard René (inter ou avant centre). Né le 18-11-32 à Dizy. 1 m. 74, 70 kg. Marié, un enfant.

Davion Jacques (arrière central). Né le 15-4-32 à Drancy. 1 m. 83, 82 kg. Marié.

Guissepin André (gardien de but). Né le 22-11-39 à Merville. 1 m. 72, 78 kg. Marié.

Hamidouche Hamadi (avant centre). Marocain. 20 ans. 1 m. 87, 85 kg. Célibataire.

Hestroffer Serge (arrière). Né le 25-9-31 à Alger. 1 m. 80, 77 kg. Marié, un enfant.

Jecker Christian (demi). Né le 15-11-40 à Escarbotin. 1 m. 82, 78 kg. Célibataire.

Loubière Robert (arrière). Né le 28-8-29 à Boulogne-Billancourt. 1 m. 72, 71 kg. Marié.

Manzano Julien (demi). Né le 8-4-37 à Saint-Denis. 1 m. 79, 75 kg. Marié, un enfant.

Munoz Ruben (ailier). Né le 16-11-39 à Cordoba. Argentin. 1 m. 68, 66 kg. Célibataire.

Oriot Michel (inter). Né le 6-9-39 à Villerville. 1 m. 78, 75 kg. Marié.

Perez Michel (inter ou demi). Né le 15-4-39 à Mostaganem. 1 m. 68, 66 kg. Marié, deux enfants.

Poirier Claude (demi). Né le 10-3-39 à Paris. 1 m. 78, 77 kg. Célibataire.

Rivero Joseph (arrière). Né le 21-12-33 à Fréjus. 1 m. 80, 76 kg. Marié, un enfant.

Robinet Yvon (ailier). Né le 9-4-34 à Sainte-Anne (Guadeloupe). 1 m. 80, 80 kg. Marié, deux enfants.

Rodighiero Daniel (avant centre). Né le 20-9-40 à Paris. 1 m. 76, 72 kg. Célibataire.

Taillepierre Georges (ailier ou avant centre). Guadeloupéen, 20 ans. 1 m. 73, 70 kg. Célibataire.

ILS DIRIGENT

M. Zenatti : président du R.S.O.A. (club omnisports).

M. Depreux : président de la section professionnelle de football.

M. Algazi : vice-président.

M. Crevon : trésorier.

Me Albertini, M. Loyer et **M. Guilbert** : membres du Comité.

OU EN SONT LES SOCIOS?

NOUS avons demandé à M. Guilbert, à la fois membre du Comité de Gestion et président des Socios, de faire le point de la situation actuelle.

« Si je ne puis prononcer le mot échec, je dois convenir que l'expérience n'a pas apporté tout ce qu'on attendait d'elle. Nous comptons actuellement environ 500 membres, ce qui est insuffisant. Je crois que cette expérience a été montée trop rapidement, on n'a pas pris le temps de penser assez profondément le problème.

Personnellement, j'aurais désiré obtenir des conditions encore plus favorables, par exemple permettre aux adhérents de régler leur cotisation par versements mensuels, comme on le fait avec succès en Espagne.

De plus, il existe certainement une rétractation des candidats, à la suite de l'abstention pour les motifs que l'on connaît.

Le Red Star qui redresse la tête a besoin des spectateurs pour aller plus loin. Tout est prévu pour faire de lui, de nouveau, un grand club, il faut absolument que les sportifs s'en rendent compte. »

LES 4 MOUSQUETAIRES DU GROS-CAILLOU (JULES RIMET)

COMME les mousquetaires, nous étions trois, c'est-à-dire quatre, à tenir ce nouveau-né sur les fonts baptismaux, si j'ose ainsi nommer la table de marbre d'un « bistrot » du Gros-Caillou, où se passa la cérémonie ! Charles de Saint-Cyr, qui fut poète « intenséiste » et champion de course à pied, Ernest Weber, joueur de football au Club Français, journaliste sportif et père de Jean Weber, de la Comédie-Française, mon frère Modeste et moi. La marraine fut une Anglaise, miss Jenny, qui faisait office de gouvernante chez nos parents. Ce fut elle qui donna à la nouvelle société, bien française cependant, son nom anglais.

Tout de suite, bien entendu, nous avons nommé un comité. Mon beau-frère, Jean de Piessac, accepta d'en être le président et mon frère, qui avait la foi sportive et le goût du travail, choisit le poste de secrétaire que dès ce moment, et pendant de longues années par la suite, il remplit avec une application et un dévouement inimaginables. C'est à lui surtout que le Red Star doit d'avoir surmonté les difficultés qui ont mis bien souvent son existence en péril au cours de ses premières années.

L'enthousiasme est communicatif. Les adhésions provoquées par un apostolat où nous mettions une ardeur que rien ne décourageait, vinrent si nombreuses que le nouveau club comptait bientôt un effectif d'une centaine de membres, chiffre inouï pour l'époque.

Vous allez penser que ce fut un gros succès pour le football. Non ! notre activité sportive, sous l'impulsion de Charles de Saint-Cyr, puis de Georges Clément, une recrue des premiers jours, fut presque exclusivement d'athlétisme. Le football ne vint qu'après, mais telle était déjà la force d'attraction de la balle ronde, qu'il ne tarda pas à prendre le dessus...

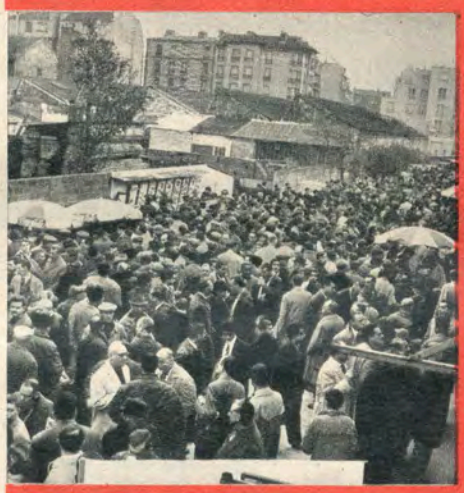
(Extrait de la plaquette réalisée en 1947 pour le Cinquantenaire du Red Star.)

VIEILLES TIGES

C'est sur le pittoresque terrain de la J.A.O., auquel est liée toute l'histoire du football audonien, que

ÇA C'EST SAINT-OUEN !

LE MARCHE AUX PUCES, sur la route du stade de Paris, avec Munoz, Hamidouche, Gujssepin, Jecker et Davion (de gauche à droite).



UN PUBLIC qui vient à Saint-Ouen pour le football et non par snobisme.

DES SUPPORTERS toujours placés sous le tableau d'affichage, qu'il pleuve ou qu'il vente.

DES VENDEURS de billets de loterie pour l'attribution traditionnelle du ballon du match.

DES SOCIOS qui voudraient être de plus en plus nombreux.

DES EQUILIBRISTES qui passent 90 minutes juchés sur les balustrades des virages.

UN BISTROT où l'on discute football des heures entières dans une ambiance très parisienne.

LES COQS AUDONIENS

DU RED STAR

● **Lucien Gamblin** : au club de 1911 à 1925. Arrière gauche. 17 sélections.
● **Pierre Chayriguès** : au club de 1913 à 1925. Gardien de but. 21 sélections.
● **Juste Brouzes** : au club de 1920 à 1928. Inter. 6 sélections.
● **Paul Nicolas** : au club de 1920 à 1928. Avant centre. 35 sélections.
● **Philippe Bonnardel** : au club de 1920 à 1930. Demi. 23 sélections.
● **François Hugues** : au club de 1920 à 1930. Demi centre. 24 sélections.

DE L'OLYMPIQUE

● **Louis Mistral** : au club de 1920 à 1928. Demi. 5 sélections.
● **Louis Darques** : au club de 1917 à 1928. Inter. 9 sélections.
● **Jules Devaquez** : au club de 1927 à 1928. Ailier droit. 41 sélections.

DU RED STAR OLYMPIQUE

● **Alex Thépot** : au club de 1926 à 1934. Gardien. 31 sélections.
● **Marcel Domergue** : au club de 1924 à 1930. Demi centre. 20 sélections.
● **Fred Aston** : au club de 1935 à 1946. Ailier droit. 31 sélections.
● **Augustin Chantrel** : au club en 1928. Demi. 15 sélections.
● **Paul Baron** : au club en 1928. Demi centre. 1 sélection.

55 ANS ET 3 MARIAGES

● **Né en 1897,** sous le nom de Red Star **Club Français.**
● **1907 : Red Star Amical Club** (fusion avec U. Pédestre de la Rive Gauche et Amical Club).
● **1926 : Red Star Olympique** (fusion avec Olympique de Paris).
● **1946 : Red Star Olympique Audonien** (fusion avec Sports Olympiques Audoniens, lui-même émanation de la J.A.O., de l'U.S.A. Audonienne et autres sociétés de Saint-Ouen).
1948 : redescend en Division II, mais fusionne avec le Stade Français (jusqu'en 1950).
1952 : reprend part à la compétition. Finit 17e de Division II la première saison.
1954-55 : finit 2e de Division II, se voit refuser l'accession par déclassement (corruption de joueurs).
1959-60 : Termine 5e de Division II, mais est exclu du professionalisme pour corruption de joueurs.
1961-62 : reprend sa place en Division II.

AUDONIENNES

les « anciens » du Red Star se retrouvent chaque semaine. Avec l'enthousiasme de leurs vingt ans...

Football MAGAZINE

REND JUSTICE AUX MÉCONNUS

CEUX QUI N'ONT JAMAIS DROIT AU REPORTAGE

CLAUDE BRENY

ANTOINE DALLA CIECA

MICHEL HIDALGO

BERNARD LELONG

LUCIEN SCHAEFFER

FRANÇOIS STASIAK

PAR PIERRE COURTOIS

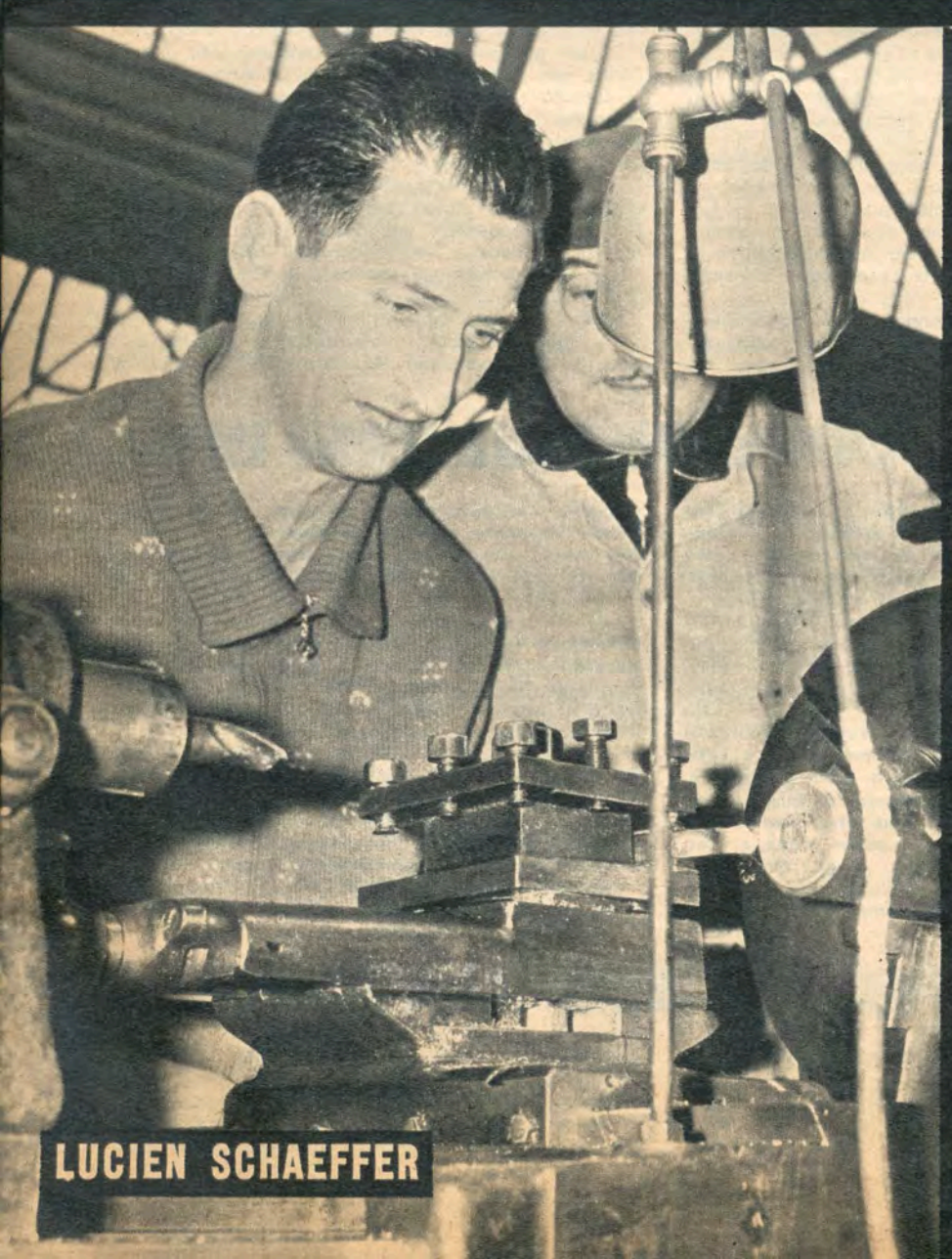
SUITE PAGE 22

CLAUDE BRENY

BERNARD LELONG

ANTOINE DALLA CIECA

MICHEL HIDALGO



LUCIEN SCHAEFFER

FRANÇOIS STASIAK

CEUX QUI N'ONT JAMAIS DROIT AU

LES onze joueurs qui composent une équipe s'efforcent de fondre dans le creuset de la collectivité les qualités qui leur sont propres. Mais le football est ainsi fait que le jeu d'ensemble ne brime pas l'initiative personnelle, que l'application stricte et nécessaire de consignes collectives n'empêche aucunement l'épanouissement des individualités.

Si une équipe est donc un tout plus ou moins homogène, elle est aussi l'addition de onze tempéraments, de onze caractères, de onze talents plus ou moins accusés. Comme dans la vie courante, le joueur brillant côtoie l'obscur, l'utile aide le superficiel, le volontaire aiguillonne le lymphatique.

Nous voudrions nous attacher à une catégorie de joueurs dont on dit qu'ils sont indispensables et qui, pourtant, n'ont pas tout à fait atteint le sommet de la notoriété. Ce sont de « bons » joueurs, mais pas de « grands » joueurs.

Ces éternels « seconds rôles » sont en général de parfaits joueurs de club, souvent plus utiles que les internationaux en titre. Sur le plan rendement tout au moins...

Charger en gants blancs n'est pas leur fort. Le panache leur fait défaut. Mais dans cette « guerre de tranchées » qu'est trop souvent le championnat, ils tiennent l'important rôle du fantassin. Ne rechignant pas à la besogne, ils sont les éléments les plus constants

CLAUDE BRENY (SEDAN) : CES MESSIEURS SONT

C'EST un pur Ardennais puisqu'il a vu le jour à Givonne le 10 janvier 1932. Pourtant, c'est à Lisieux qu'il fit ses premières armes de footballeur avant de revenir dans les Ardennes. Brény avait 21 ans quand il débuta dans le Championnat de France professionnel. C'était le 8 novembre 1953 à Perpignan où Sedan s'imposa (2-0). C'était le début de l'épopée sedanaise, des footballeurs-ouvriers, des « ardents Ardennais ». Venu des rives de la Meuse, un courant d'air pur se mit à souffler sur le football français. Avec la fougue des amateurs qu'ils étaient encore, les néo-professionnels sedanais bousculèrent tout le monde sur leur passage, se moquèrent des hiérarchies, donnèrent une leçon de courage et de combativité à nombre de joueurs blasés.

De cette première équipe sedanaise, Claude Brény est un des trois rescapés, les deux autres étant Roszak et Fulgenzy. Encore Roszak a-t-il émigré plusieurs années à Nîmes, alors que Brény et Fulgenzy sont toujours restés fidèles à Sedan.

Depuis neuf ans, depuis ce 8 novembre 1953, Louis Dugauguez a maintenu Brény au centre ou sur le flanc gauche de l'attaque ardennaise. En 1960-61 pourtant, Claude connut quelques difficultés pour s'imposer. Il perdit même sa place d'ailier gauche au profit de Lebert. Il n'était plus que le douzième homme de l'équipe. Pendant l'hiver, il effectua tous les déplacements avec ses camarades, mais uniquement pour porter la boîte à pharmacie. Peu loquace, il se referma davantage sur lui-même et connut les angoisses des éternels remplaçants.

Connaissant son bonhomme, Louis Dugauguez, l'entraîneur de fer, lui remontait le moral, lui demandait de ne pas perdre espoir, l'obligeait à redoubler d'ardeur à l'entraînement.

Aussi, en fin de saison, quand Lebert fut blessé, Brény fut-il à même de le remplacer sans que le rendement offensif des Sedanais en souffrit.

Le malheur des uns fait souvent le bonheur des autres, c'est bien connu. En l'occurrence, le malheur de Lebert fit vraiment le bonheur de Brény puisque ainsi il put disputer et gagner contre Nîmes sa deuxième finale de Coupe de France.

Deux Coupes de France à son palmarès : Brény possède donc une carte de visite honnêtement remplie. Nous connaissons quelques joueurs parmi les plus huppés qui échangeraient volontiers une dizaine de sélections nationales contre une victoire en Coupe. N'est-ce pas, Raymond Kopa ?

Pour ce qui le concerne, Claude Brény s'estime satisfait de sa carrière. Certes, ce garçon de taille moyenne (1 m. 74, pour un poids de 70 kilos) n'aura pu réaliser le rêve de tous les jeunes footballeurs : devenir international. Mais comme il est modeste, il n'en conçoit aucune amertume. International B, il a mis au service de son club son ardeur, son opportunisme, son perçant, son tir.

Brény est le type même de ces joueurs sans fai-

ANTOINE DALLA CIECA (ROUEN) : COMME IL

VOILA un garçon dont on se demandera toujours pourquoi il n'a pas été international, pourquoi il n'a pas atteint le sommet de son sport. Car, enfin, Antoine Dalla Cieca est un des meilleurs techniciens opérant en France et, de plus, il est intelligent, ce qui, a priori, ne saurait constituer un handicap !

En vérité, sa plus grande malchance aura été de jouer à la même époque et d'occuper le même poste que Roger Piantoni. Seul un coup de pouce du destin aurait pu lui valoir la grande consécration. Las ! Antoine l'attendit en vain. International amateur, international B, il fut remplaçant en équipe de France A sans jamais avoir eu l'occasion de pénétrer sur le champ de jeu. On a vu des remplaçants devenir célèbres du jour au lendemain, tel Jacques Foix qui, à Hanovre, prit la place de Ben Barek blessé et marqua 2 buts à l'Allemagne. Antoine n'eut pas cette chance...

D'origine italienne — comme Piantoni — Dalla Cieca est un homme de la banlieue est. Il est né à Champigny-sur-Marne le 15 novembre 1931 et son premier maillot de footballeur fut celui de l'A.S. Pathé-Cinéma. Il joua ensuite un an à l'A.S.F. Perreux où, pour des raisons assez mystérieuses (peut-être pas pour l'ancien président de l'A.S.F., M. Jacques Lemettre), il opéra sous un nom d'emprunt ! Il reprit sa véritable identité au C.A. Montreuil où les dirigeants du R.C. Paris vinrent le chercher.

Rapidement ce garçon noir de poil, de peau et de regard se fit remarquer par son calme et sa technique, par son redoutable pied gauche et son bon jeu de tête. Las ! Antoine tomba sur le « mauvais Racing », sur le Racing qui descendait la pente et qui termina sa chute en deuxième division.

Depuis trois ans, le R.C. Paris « flirte » avec la première place du Championnat, mais Dalla Cieca n'est plus là. Il est parti pour d'autres cieux où, hélas ! les nuages furent nombreux et rares les éclaircies. Il joua d'abord à Lyon qui ne possédait pas encore l'équipe jeune, enthousiaste, solide dont les « gones » sont si fiers aujourd'hui. Puis il fut transféré à Rouen, club valeureux certes, mais qui ne participe tout de même pas à la course au titre.

C'est pourquoi le pinceau lumineux des projecteurs de l'actualité n'éclaire plus Antoine Dalla Cieca, ou très rarement... Or le métier de footballeur est un peu comme celui d'artiste. Dès qu'on ne parle plus d'un joueur, il tombe rapidement dans l'oubli.

Certes, les initiés savent ce que représente Dalla Cieca au sein d'une équipe. Les supporters lyonnais, puis rouennais ont apprécié et apprécient à sa juste valeur le jeu élégant et délié d'Antoine. Ils n'ignorent pas que l'absence de Dalla Cieca est un lourd handicap pour leur formation préférée. Dalla Cieca est, en effet, un de ces joueurs dont on reconnaît surtout les mérites quand ils ne sont pas là. Le grand regret d'Antoine Dalla Cieca est de

MICHEL HIDALGO (MONACO) : TRICOLORE UNE MI

ET tout d'abord, peut-on considérer Michel Hidalgo comme un joueur ayant plutôt joué les seconds rôles que les premiers, n'ayant pas tout à fait réussi sa carrière de footballeur professionnel ? Ce serait alors oublier qu'il a été champion de France avec Reims et avec Monaco, qu'il a gagné la Coupe de France avec Monaco et même qu'il a porté le maillot de l'équipe de France. Certes, il ne l'a endossé qu'une seule fois, et encore pendant une seule mi-temps. C'était en mai dernier, à Florence, où il remplaça Bruey après le repos. A cette occasion, les mauvaises langues affirmèrent qu'Albert Batteux, qui entraînait pour la dernière fois l'équipe de France, avait voulu « faire une fleur » à son ancien joueur !

Toujours est-il que Michel Hidalgo figure sur la liste des internationaux français et que cette distinction, ajoutée aux nombreux titres qu'il a gagnés, lui permet de présenter une carte de visite richement remplie. Est-ce à dire pour autant qu'il doive être classé parmi les grands joueurs français de ces dix dernières années ? Non, mais plus certainement comme un joueur utile, sinon indispensable, dont tous les clubs voudraient bien posséder l'équivalent.

Michel Hidalgo est un modèle réduit (1 m. 68 et 68 kilos) à l'activité inlassable. Son souffle est quasiment inépuisable. C'est une petite cylindrée, mais, à l'indice de performance, il ne craint personne.

Hidalgo est encore un joueur jeune puisqu'il n'a pas trente ans. Il est né le 22 mars 1933 à Leffrinkhoucke, dans le Nord, mais c'est à Caen, à l'U.S. Normande, qu'il commença à faire parler de lui comme footballeur. Pour être plus exact, nous devrions écrire « à faire parler d'eux », car Michel avait un frère jumeau, Serge, qui jouait aussi au football. La ressemblance des jumeaux était si remarquable qu'ils s'amusaient parfois à disputer, l'un la première mi-temps, l'autre la seconde de petits matches amicaux. Tout le monde n'y voyait que du feu. Même leurs partenaires ne savaient pas toujours très bien lequel était sur le terrain !

A 19 ans, Michel et Serge Hidalgo signèrent en même temps au Havre. Vif, dynamique, bon technicien, Michel tenait le poste d'ailier droit. Son style de feu follet n'était pas sans rappeler celui de Saunier qui fut longtemps le « chouchou » des spectateurs de la Cavée-Verte.

En 1954, seul cette fois, il fut transféré à Reims. Ses débuts dans une équipe constellée d'étoiles furent difficiles. Certains supporters donnaient des sueurs froides au président Henri Germain en lui faisant croire qu'il s'était trompé d'Hidalgo, que le meilleur n'était pas celui qui se trouvait à Reims.

Lentement mais sûrement Michel démontra le contraire et, quand il passa à Monaco en 1957, il

BERNARD LELONG (RACING) : 500 MATCHES EN

AFFRONTER Lelong n'est jamais une sinécure pour un ailier. L'arrière droit du R.C. Paris n'est pas méchant, mais c'est pourtant un joueur qui « fait mal ». Il est dur, viril, impitoyable dans ses tacles et les ailiers qui le savent font la grimace avant même de pénétrer sur le terrain.

Bernard Lelong est le prototype du joueur indispensable dans un club. Au Racing, Ujlaki ou Heute ou Van Sam peuvent être indisponibles. Il y aura toujours quelqu'un pour pallier leur absence. Mais Lelong ? Quel problème s'il fallait le remplacer ! Fort heureusement le cas ne se pose pas car Bernard ne manque pratiquement jamais un match.

Cette année il a entamé sa dixième saison au Racing, ce qui représente environ 500 matches

REPORTAGE

d'une équipe dont ils défendent les couleurs avec une conscience exemplaire.

Parmi ces bons artisans du football, on peut citer : Hauss, Barlaguet, Stasiak, Bellot, Roussel, Mouynet, Hnatow, Hidalgo, Gouès, Novak, Polak, Mandaron, Dalla Cieca, Brény, Sowinski, Lelong, Collot, Schaeffer, Kuhnapfel, Imbernon, Guillot, Brezniak, Tillon, Sbroglia, Van Gool, Debelleix, Lefèvre, Desremeaux, etc.

Pour symboliser cette catégorie de joueurs, ceux qui « n'ont jamais droit au reportage », nous avons choisi un gardien (Schaeffer), deux arrières (Lelong et Stasiak), un demi (Hidalgo) et deux avants (Brény et Dalla Cieca).

SERVIS

blesse apparente. Il possède toutes les qualités qui font le bon attaquant, aucune n'étant plus particulièrement développée. Son jeu est fin, délié. Il est surtout très collectif. Brény aime marquer des buts, mais il préfère encore servir un partenaire mieux placé que tirer aveuglément.

Très mobile, il est aussi très courageux, très volontaire. Mais serait-il Sedanais s'il en allait autrement ?

Le 10 janvier prochain, Brény fêtera ses 31 ans. Ce n'est pas encore un âge où un footballeur songe à la retraite. Le joueur ardennais sait qu'il ne portera jamais le maillot de l'équipe de France, mais il en a pris son parti. En revanche, il serait très heureux d'enlever une troisième fois la Coupe de France. Ce jour-là, gageons que ce garçon réservé se départirait de son calme pour entonner avec ses camarades un de ces chants virils qui font à l'occasion vibrer les vitres des vestiaires à Colombes.

FAUT, QUAND IL FAUT

n'avoir pas eu l'occasion de jouer dans une grande équipe. Entendez par-là une équipe briguant une des deux ou trois premières places du Championnat. Il ne le regrette pas pour les titres de champion de France ou pour les finales de Coupe qu'il aurait pu gagner, mais parce que, sans doute, il aurait été plus en mesure d'exprimer son talent, de faire étalage de ses possibilités.

Dalla Cieca, garçon bien équilibré physiquement (1 m. 76 et 73 kilos), l'est aussi intellectuellement. Il n'est pas de ces cigales qui chantent un peu trop durant leur été de footballeur. Il a su placer son argent dans une librairie, gérée par une de ses sœurs, à Champigny sur-Marne.

Le capitaine du F.C. Rouen, qui vient d'avoir 31 ans, n'espère plus devenir international. Il regrette un peu d'être passé à côté d'une très grande carrière, mais il se console tout de même en pensant que ceux qui lui ont fait confiance ont toujours été satisfaits de ses services.

-TEMPS

était un des meilleurs ailiers français. Il appartenait à Lucien Leduc d'en faire un des meilleurs demis. L'entraîneur monégasque transforma, en effet, Michel Hidalgo en homme du milieu du terrain et cette métamorphose s'avéra une bonne opération.

Michel est ravi d'occuper désormais une position intermédiaire. A l'aile, il ne voyait pas assez le ballon à son goût. De longues minutes durant, il attendait d'être sollicité par ses partenaires. Or Hidalgo est un homme d'action, sur un terrain de football tout au moins. Il veut être placé dans le vif du sujet, participer continuellement au jeu, pouvoir donner libre cours à son tempérament, faire preuve d'une activité sans égale. Le jour où il est devenu demi, sa carrière a basculé. Il a eu l'impression de devenir un joueur tout neuf. Comme ailier, on l'oubliait parfois. Comme demi, on le remarque.

BLEU ET BLANC

joués sous le maillot « ciel et blanc ». Combien en a-t-il manqué ? Neuf très exactement. Un match par an, c'est une assez jolie moyenne, on en conviendra.

Lelong, grand et sec (1 m. 79 pour 70 kilos)

BY?

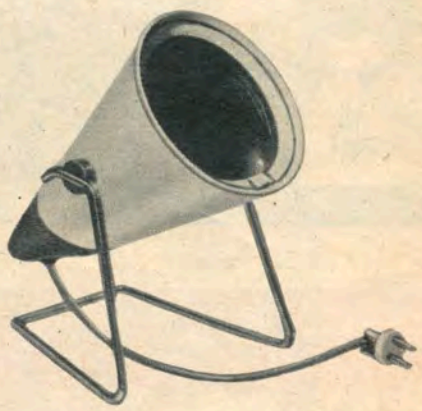
BYR.

BYRR.

BYRRH!

By. B. Dupas

Crampes !



Vous retrouverez vite votre forme avec l'Infraphil Philips. La chaleur de l'Infraphil Philips pénètre les tissus en profondeur, hâte la guérison des foulures, crampes, douleurs musculaires, inflammations, blessures, etc...

Elle stimule la circulation, rend aux muscles leur souplesse et renforce l'action du massage. C'est un appareil efficace, que tout sportif doit avoir sous la main. Vente en pharmacie au prix de **69** NF.

Photo Pataud

PHILIPS

infraphil

1, rue d'Argenson, Paris-8e
Tél. ANJou 09-52

ELVINGER 7.609

BERNARD LELONG (RACING)

est un Normand bon teint. Il a vu le jour le 18 juin 1929 au Petit-Quevilly et a fait toutes ses classes de footballeur au F.C. Rouen, ce que les gens de Quevilly qui ont de la mémoire ne lui pardonnent pas volontiers.

« Nanard », ainsi que le nomment ses camarades, joua deux saisons comme professionnel à Rouen, puis il fut transféré au R.C. Paris.

Pour un jeune joueur, opérer dans les rangs d'un club aussi prestigieux peut sembler une bonne affaire. Or il y a parfois loin du rêve à la réalité. Cela fait maintenant 26 ans que le club parisien n'a pas gagné le Championnat de France, cela fait 13 ans qu'il n'a pas enlevé la Coupe de France... et cela fait 10 ans que Lelong, l'arrière de fer du Racing, court après un titre. Certes, Bernard n'a pas à se plaindre de son club. Le Racing paie bien ses joueurs et, à défaut de succès, c'est un aspect de la question qu'un professionnel ne dédaigne pas.

Pourtant, quand sa carrière sera terminée, elle aura un incontestable goût d'inachevé. Parfait joueur de club, Lelong n'aura jamais eu la consécration qu'il était en droit d'attendre. Il peut encore, en mai prochain par exemple, à Colombes, accomplir le tour d'honneur des vainqueurs de Coupe, mais il lui manquera toujours d'avoir joué, ne serait-ce qu'une fois, avec le maillot tricolore sur les épaules. Six fois international B, il fut une fois remplaçant de l'équipe A. Son malheur voulut que le poste d'arrière droit fût pourvu de titulaires à la forte personnalité. Successivement, en effet, la route de l'équipe de France lui fut barrée par Gianessi, Louis, Kaelbel et Wendling.

Son entraineur Pierre Pibarot dit de lui : « Lelong est un bon technicien qui possède un excellent état d'esprit. C'est un gagneur et, pour un club, c'est une bénédiction de posséder un joueur pareil. Pourquoi n'a-t-il pas réussi à s'imposer sur le plan international ? Sans doute parce que, possédant un grand nombre de qualités, il n'avait pas de qualité spéciale qui l'ait fait remarquer. De plus, on a pu trouver qu'il manquait un peu de souplesse, de vivacité aussi. Mais, je le répète, Bernard Lelong est un élément précieux qu'il n'est pas facile de remplacer au sein d'un club. »

L'indéracinable arrière du Racing possède une bonne frappe de balle, franche et sèche. Il est très clairvoyant et préfère passer le ballon à un partenaire que dégager à l'aveuglette. Il n'hésite jamais à effectuer des montées offensives d'autant plus nombreuses que son équipe est menée à la marque. Bernard Lelong est doté, en effet, d'un tempérament de lutteur et il se bat de la première à la dernière minute avec le même courage froid, la même hargne raisonnée. Dans une équipe du Racing parfois amorphe, indolente, sans esprit de corps, il était le seul qui échappait aux critiques de Roger Marche, le vieux lion des Ardennes, outré par tant de désinvolture.

C'est cet esprit combatif qu'il s'efforce d'insuffler à ses deux garçons de 11 et 8 ans, de futurs footballeurs, bien entendu.

LUCIEN SCHAEFFER (VALENCIENNES) : JAMAIS DE CHIQUÉ

VOILA, à n'en pas douter, l'un des plus vieux professionnels français puisqu'il fêtera ses 35 ans à la fin de l'actuelle saison. Il est né, en effet, le 6 juin 1928, à Eschau, dans le Bas-Rhin. Cet Alsacien effectua ses premiers arrêts dans le club de son pays natal, puis il vint grossir l'effectif plus relevé du R.C. Strasbourg. Il fut international amateur et fit même partie de l'équipe olympique aux J.O. de Londres en 1948.

Mais le plus beau titre de gloire de ce goal qui ne paie pas de mine demeure la finale de la Coupe de France 1951. Il gardait le but du « onze » strasbourgeois qui, ce jour-là, s'adjugea le trophée en battant par 3-0 l'équipe de... Valenciennes.

Les dirigeants nordistes avaient eu tout le temps à Colombes d'observer le goal alsacien qui refusait de s'incliner face à leurs attaquants et d'admirer son coup d'œil et sa souplesse. Peu de temps après, Schaeffer devenait donc Valenciennois.

Curieux personnage que ce garçon de 1 m. 74 et 70 kilos, un peu pataud, qui manque visiblement d'élégance et dont on est tout surpris qu'il puisse arrêter les tirs les plus difficiles. Car il ne faut pas s'y tromper : Schaeffer, le gardien sans allure, est un des meilleurs goals français. Son sens du placement, ses réflexes, sa détente, son expérience aussi, bien entendu, lui permettent de faire face aux situations les plus périlleuses.

Chaque saison, on est persuadé qu'il va être remplacé et chaque année il est toujours là. Lucien Schaeffer, sans fioritures vaines, accomplit une honnête carrière professionnelle.

Bien sûr, il n'a pas connu une renommée identique à celle de son concitoyen François Remetter, de deux mois son cadet. Mais Schaeffer n'en a cure. C'est un modeste auquel les rudes combats du championnat ont largement suffi. Schaeffer a eu du pain sur la planche à Valenciennes. La Division II, la montée, la descente, les matches de barrage, la remontée, rien ne lui fut épargné. Il faut des nerfs solides pour résister à pareil programme. Fort heureusement, ceux de Lucien Schaeffer le sont. Il les entretient d'ailleurs à la pêche et il a la réputation d'être la meilleure « gaule » de V.A., ce qui est somme toute logique.

Père de trois enfants, Lucien Schaeffer arrondit son salaire de joueur professionnel en travaillant comme tourneur. De l'avis de ses camarades, c'est un ouvrier très compétent.

Tel est Schaeffer, le gardien le plus discret du football français. Il donne satisfaction à son entraîneur Domergue avec qui il a connu depuis dix ans les heures noires et les heures roses de V.A. et c'est pour lui aussi important qu'une sélection internationale.

Une certitude en tout cas : Schaeffer est le gardien qui redoute le moins de se faire mal quand il plonge : n'a-t-il pas son brevet de parachutiste ?

FRANÇOIS STASIAK (STADE) : TOUJOURS DEBOUT

BLOND, solide, le torse puissant, François Stasiak est un fils de Polonais qui vinrent en France avant la guerre pour travailler dans les mines du bassin lorrain. Il est né à Jarny, en Meurthe-et-Moselle, le 18 septembre 1936. C'est là qu'il débuta avant de passer à Troyes. A l'époque, Stasiak jouait avant centre. Sa principale qualité était une frappe de balle peu commune. Roger Courtois, son entraîneur, affirmait alors que Stasiak était le plus fort tireur du football français. En 1957, il vint au C.A.P., toujours comme attaquant, puis l'année suivante il passa au Stade Français où il tint le poste d'arrière central jusqu'à l'arrivée de Lerond.

François Stasiak, qui pèse 66 kilos pour une taille de 1 m. 70, est devenu un parfait défenseur, dont les arguments techniques sont très valables. Son entraîneur Léon Rossi est ravi de l'avoir sous ses ordres. Il dit d'ailleurs : « Stasiak est un garçon sur lequel on peut compter toute une saison. Il est rarement blessé, jamais malade et, surtout, il n'est jamais victime d'une contre-performance. C'est un joueur qui mérite toujours une note au-dessus de la moyenne, jamais au-dessous. Arrière type, il est vite, viril, mais pas méchant. Sa conscience professionnelle est proverbiale. Victime, l'an dernier, d'une fracture à la base de l'os frontal, il aurait rejoué huit jours après si les médecins ne le lui avaient pas formellement interdit. »

François Stasiak est donc encore un de ces joueurs qui gagnent à être connus. Il ne lui est pas interdit d'ailleurs d'espérer obtenir un jour la consécration. Ce n'est pas encore un vieux joueur puisqu'il a tout juste 26 ans et que sa carrière est en plein épanouissement.

Le public pourtant ne le connaît pas encore très bien car il fait partie de ces garçons un peu timides, ennemis des déclarations tapageuses, dont la seule ambition est d'accomplir le mieux possible le travail pour lequel ils sont payés. Honnêtes artisans du football, ils demeurent injustement dans l'ombre et, pourtant, les succès de leur club sont dus plus souvent à leur action obscure qu'à celle des brillantes étoiles qui les entourent.

François Stasiak a jusqu'à présent été retenu deux fois comme remplaçant en équipe B. Le Stade Français étant désormais une équipe en vue, il peut « décrocher » une promotion pour laquelle tous ceux qui le connaissent bien applaudiraient de tout cœur. Peut-être Marcel Langiller, dont il défendit les couleurs, sans succès, hélas ! comme beaucoup d'autres, aura-t-il un jour l'occasion de prouver sa reconnaissance en glissant son nom, à tout hasard, dans l'oreille de Georges Verriest ?

Tous les joueurs ont des « bêtes noires ». Stasiak n'échappe pas à cette règle et il reconnaît bien volontiers que le Bordelais Robuschi et le Lyonnais Rambert lui font en général passer un après-midi inconfortable. En revanche, le Nîmois Rahis, par exemple, a été annihilé complètement par le Stadiste toutes les fois qu'ils ont été opposés.

Père d'un garçonnet de 3 ans, François Stasiak mène une vie paisible à Saint-Maurice, qui n'est séparé du stade de la Suze, où s'entraine le Stade Français, que par la Marne. Il adore cette banlieue est et son bois de Vincennes tout proche.

Stasiak demeurera-t-il le très bon joueur de club qu'il est actuellement ou bien réussira-t-il à franchir le mince fossé qui le sépare encore de la grande classe ? Pour passer d'une catégorie dans l'autre, il suffit parfois de peu de chose. Stasiak, mélange de timidité et de robustesse, saura-t-il forcer son destin ?

LE CLUB FRANCE 62-63

Réunis à l'occasion de France-Hongrie (2-3, le 11 novembre à Colombes) voici les Tricolores qui constituent le Club France. De gauche à droite, accroupis : le masseur Louis Hainaut, Stako, Kopa, Bonnel, Goujon, Di Nallo, Sauvage ; au second rang : Chorda, Wendling, Rodzik, Maryan, Bernard, Ferrier, Lerond, Lamia.

PHOTO JACQUES BOISLEME.

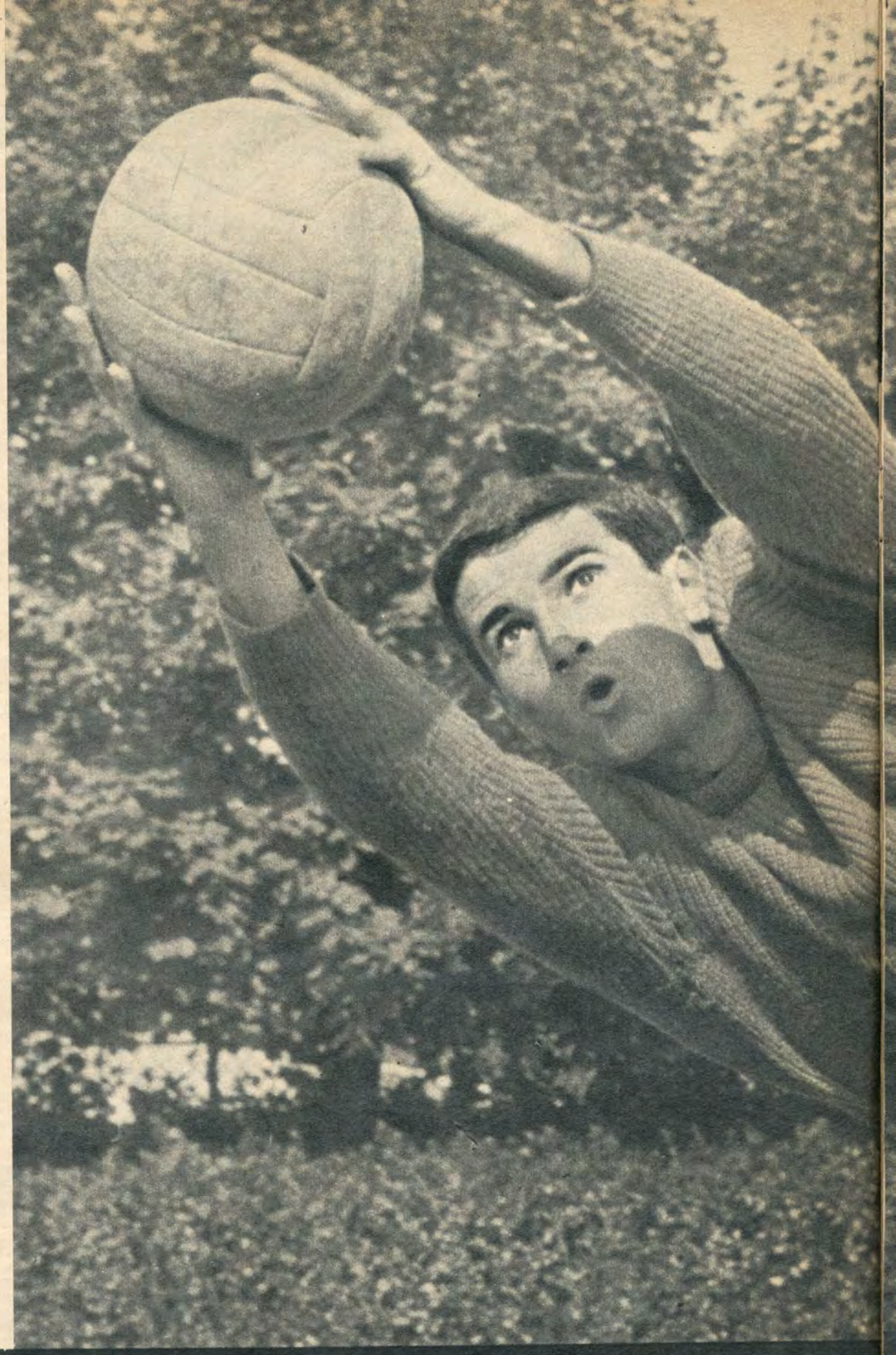
GEORGES CARNUS

CHALLENGER N° 1 DE BERNARD

LE jeune Stadiste Carnus (23 ans) qui se révéla à Aix-en-Provence est dans l'antichambre de l'équipe de France depuis ses deux dernières prouesses internationales. A Lyon d'abord contre les Espoirs allemands, à Budapest ensuite contre les B hongrois, il a confirmé tout le bien que l'on pensait de lui en dominant sa défense d'une classe indiscutable. A tel point que tous les techniciens et tous les responsables de la sélection s'accordent à dire qu'il est l'un des Tricolores de demain. 1963 sera-t-elle l'année Georges Carnus ? C'est possible, sinon probable.

Carnus serait ainsi le 44e gardien de l'équipe de France. Avant lui, se sont succédé :

Guichard (1904-1905), Crozier (1905-1906), Baton (1906-1908), Renaux (1908), Tillette (1908), Desrousseaux (1908), Tessier (1909-1910), Coulon (1911), Chayriguès (1911-1925), Bournonville (1913), Loubière (1914), Parsys (1914), Frémont (1919), Cottenet (1920-1927), Beaudier (1921), Friess (1922), Berthelot (1923), Dhur (1927), Thépot (1927-1935), Henric (1928-1929), Allé (1929), Lozes (1930), Tassin (1932), Chaisaz (1932), Desfossé (1933-1936), Llense (1935-1939), Di Lorto (1936-1938), Da Rui (1939-1951), Hiden (1940), Dambach (1944), Domingo (1948), Vignal (1949-1954), Ibrir (1949-1950), P. Sinibaldi (1950), Dakoski (1951), Ruminski (1952-1954), Remetter (1953-1958), Colonna (1957-1961), Abbes (1957-1958), Lamia (1959-1962), Taillandier (1960), Bernard (1960-1962), Ferrero (1962).



IL A... LA PATTE DE DARUI (39-51)

LA PRESENCE DE VIGNAL (49-54)

LE SERIEUX DE REMETTER (53-58)

LA REGULARITE D'ABBES (57-58)

L'EQUILIBRE
DE COLONNA (57-61)

LE TRIOMPHE D

14 NOVEMBRE 1962 : Une date inoubliable, celle où Raymond Kopa a signé le triomphe du Stade de Reims sur l'Austria (5-0) dans un Parc en folie. Sévèrement critiqué trois jours plus tôt après France-Hongrie il a pris, ce soir-là, une revanche extraordinaire pour assurer la qualification de l'équipe champenoise en quart de finale de la Coupe d'Europe des clubs. Il a mené le jeu dans un style éblouissant, marqué deux buts (notre document situe le premier), provoqué l'enthousiasme de ses parte-

E KOPA

naires (photo de droite) et entendu la foule parisienne scander son nom pendant de longues minutes.

PHOTO JACQUES BOISLEME

7 CO

PAR JACQUES THIBERT

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL DE Football MAGAZINE

1292 BUTS 1 SEUL ROI :

ALFREDO DI STEFANO

1955-56
MILUTINOVIC
IL A FAIT TREMBLER LE GRAND REAL

MILOS MILUTINOVIC, « l'Ange blond » de Partizan et de l'équipe nationale yougoslave, restera dans l'histoire du football européen comme l'un des plus grands attaquants que la Yougoslavie ait connus. Il restera aussi, lorsqu'il aura quitté la scène sportive, le garçon le plus attachant que nous ayons rencontré. Intelligent dans la vie et sur le terrain, cultivé, d'un courage à toute épreuve,

1955-56
29 MATCHES, 127 BUTS, 64 BUTEURS

1. MILUTINOVIC
(Partizan, 4 matches joués) 7 buts.

2. Glovacki (Reims, 7) 6.

3. Palotas (Voros Lobogo, 4) Rial (Real Madrid, 7). Di Stefano (Real Madrid, 7) Bliard (Reims, 7) 5.

7. Lantos (Voros Lobogo), Leblond (Reims), Nordahl (Milan) 4 ; 10. Van den Bosch (Anderlecht), Joseito (Real Madrid), Eriksson (Djurgaarden), Koerner (Rapid de Vienne), Schiaffino et Dalmonte (Milan) 3 ; 16. Ricagni, Valli et Frignani (Milan), Templin (Reims), Fransen (Eindhoven), Hesaroch (Rapid), Turnbull (Hibernians), Castagno (Real), Hidegkuti (Voros Lobogo), Martins (Sporting Lisbonne), Jocic (Partizan) 2 ; 27. Bobek, Mihailovitch (Partizan)), Quims, Walter, Travassos (Sporting), Szimssak, Sandor, Kovacs I, Szolnok (Voros Lobogo), Van der Vilt (Anderlecht), Munoz, Molowny, Gento, Olsen, Marquitos (Real), Reilly, Orsmond, Buchanan, Combes, Mulkerrin (Hibernians), Abromeit (Rot Weiss Essen), Sandberg, Eklund (Djurgaarden), Baskiewicz (Gwardia), Hanappi, Probst, Golobic, Dienst (Rapid), Hidalgo (Reims), E. Jensen, Bjeregaard (Aarhus), Siedl, Philippi, Schirra, Martin, Binckert (Sarrebruck), Beraldo, Mariani (Milan).

CONTRE LEUR CAMP : Jaenisch (Rot Weiss Essen), Puff (Sarrebruck), Olsson (Djurgaarden), Giraudo (Reims).

LES PLUS GROS SCORES : *Milan b. Rapid 7-2 ; *Voros Lobogo b. Anderlecht 6-3 ; *Rapid b. Eindhoven 6-1 ; *Voros Lobogo et Reims 4-4.

LES MEILLEURES ATTAQUES : Real Madrid et Milan 19 ; Reims 18 ; Partizan 11.

PENALTIES : Huit buts marqués sur penalties par Turnbull, Lantos (3 réussis contre Reims), Mihailovic, Koerner, Dalmonte (2 réussis contre le Real).

UPES D'EUROPE

LA huitième Coupe d'Europe des clubs entre dans sa phase décisive. Le Real n'est plus là, mais sa présence demeure si l'on tient compte d'un passé extraordinaire dans la plus retentissante des compétitions.

Le document sans précédent que nous présentons est là pour le rappeler. Il dresse le bilan des 1.292 buts réussis au cours des sept premières Coupes d'Europe, situe la personnalité du meilleur tireur saison par saison et remet en évidence les exploits de Di Stefano, dont le record (43 buts sur les 144 du Real) n'est pas près d'être égalé.

Milos n'a pourtant pas été gâté par les circonstances.

Orphelin de père et de mère, Milos et ses frères furent élevés par un oncle et une tante qui parvinrent à les envoyer au lycée puis à leur faire faire des études supérieures. Mais ces études furent menées de pair avec le football pour lequel les trois Milutinovic étaient fameusement doués.

Des trois, Milos (prononcez Miloch) l'était certes le plus. Révélé à Cannes en 1951 au Tournoi international juniors que remporta la Yougoslavie, il avait tout pour lui : la technique individuelle, l'intelligence collective, un tir redoutable une vitalité extraordinaire. A Partizan, au côté de Bobek qui le couvait, le comprenait et le formait, Milutinovic devint rapidement la terreur des défenses adverses. Il apprit beaucoup, compléta son jeu et acquit une expérience qui fit de lui un titulaire indiscutable en équipe nationale. Il fut ainsi 33 fois sélectionné de 1952 à 1958.

C'est en 1956-57 que Milos atteignit son plafond — il n'avait que 23 ans — avant que la maladie ne le mine et ne le terrasse de

MILUTINOVIC (PARTIZAN) 7 BUTS

4-9-55 à Lisbonne, 2 contre le Sporting.
12-10-55 à Belgrade, 3 contre le Sporting.
29-1-56 à Belgrade, 2 contre le Real Madrid.

longs mois. C'est au cours de ces années roses qu'il fit trembler le Real Madrid et faillit le priver de la première Coupe d'Europe. C'était en quart de finale et Partizan, malgré Zebec, n'avait pas une grande défense mais comptait Bobek, Mihailovic et Milutinovic en attaque. Le match aler à Madrid avait été catastrophique (0-4) et l'on voyait mal les Yougoslaves redresser la barre. C'était mal connaître Milutinovic qui fit du match retour, dans la neige et le froid, un véritable calvaire pour les Espagnols. Il marqua deux buts, tira sur les poteaux, vit l'une de ses balles freinée par la neige à quelques centimètres de la ligne de but d'Alonzo, et se battit comme un lion jusqu'à la dernière minute. Ce ne fut malheureusement pas suffisant et le Real battu seulement, si l'on peut dire, par 3-0, arracha sa qualification. Il restait une consolation à Milos, celle de rester, malgré quatre matches joués seulement, le meilleur buteur de la première Coupe d'Europe.

Vinrent ensuite pour l'Ange blond les années noires de la malchance. Miné par une grave maladie pulmonaire, Milos ne fut que l'ombre de lui-même en Suède avec l'équipe yougoslave puis partit se soigner en Allemagne durant de longs mois. Sn retour au football avec Bayern Munich ne fut pas un conte de fées et il fallut beaucoup de courage, de fierté et de sacrifices à Milos pour revenir au premier plan dans un championnat dur, impitoyable, peu propice à une convalescence. Mais Milos qui aime se battre et redresser les situations les plus compromises, tint bon jusqu'au bout, jusqu'au jour où les dirigeants du R.C. Paris vinrent le trouver, lui proposèrent de jouer un match amical en Suisse (au cours duquel il marqua les trois buts parisiens) et lui offrirent un contrat.

Depuis, Milos a retrouvé la santé, le bonheur, la notoriété et le chemin des buts. Bien sûr, il n'a plus la vivacité de démarrage et la vitesse de ses vingt ans, mais sa technique, sa science du jeu et sa volonté sont restées, à 29 ans, ce qu'elles furent toujours. Celles d'un grand joueur qui, après sa carrière, retournera peut-être en Yougoslavie où l'attendent deux frères, une situation d'ingénieur dans les mines et peut-être l'éclosion d'un nouveau Milutinovic. Car, depuis quelques semaines, Milos a un fils : un futur joueur pour Partizan.

1956-57

VIOLETT

EN PERDANT TAYLOR IL A PRESQUE TOUT PERDU

AUJOURD'HUI, Dennis Violett qu'on appela « le joueur fantôme » bien qu'il soit réellement un joueur complet, joue à Stoke City, équipe de Seconde Division anglaise, dont l'âme s'appelle maintenant Stanley Matthews. Ce fut un des rêves de Violett que de jouer dans la même formation que Matthews. Cependant, jamais Violett n'a pu retrouver le partenaire qu'était Tommy Taylor, le centre avant de Manchester United (tué à Munich) avec qui il avait créé une des plus extraordinaires associations.

Le jour où Matt Busby, le grand patron de Manchester United, décida d'engager les services de Tommy Taylor, son but était de se servir de ce grand et galopant avant centre, aussi fort dans le coup de tête que dans le coup de pied, pour créer la panique dans les défenses adverses et de permettre au petit Violett (1 m. 70, 66 kg.) qu'il possédait déjà, d'être toujours l'ombre de son solide partenaire, de passer inaperçu et de saisir toutes les chances résultant de leurs passionnantes combinaisons.

L'entente entre les deux joueurs tenait de la magie. C'était à croire qu'un lien télépathique les unissait, tant ils coordonnaient leurs mouvements à la perfection. Cette étroite liaison se poursuivait, d'ailleurs, hors du terrain. Taylor attirait les belles filles comme le soleil les papillons, tandis que Violett était l'ami sans danger ni prétention, mais toujours présent pour l'éventuel coup de main.

Matt Busby avait connu Violett quand celui-ci n'était qu'un gamin et que ce dernier l'appelait « oncle Matt ». C'est Matt Busby qui lui donna les premiers conseils sur l'art du football, mais ce n'est que lorsque Violett joua dans les scolaires d'Angleterre que le grand manager s'y intéressa sérieusement. Chose curieuse, Violett était en réalité destiné à joindre Manchester City, mais le fameux Frank Swift, le gardien de but de ce club, lui conseilla de choisir plutôt Manchester United.

« Vous ne pourrez jamais trouver de meil-

VIOLETT (MANCHESTER UNITED) 9 BUTS

12-9-56 à Bruxelles, 1 but contre Anderlecht.
26-9-56 à Manchester, 4 buts c. Anderlecht.
17-10-56 à Manchester, 2 buts c. Borussia D.
16-1-57 à Bilbao, 1 but contre l'Atletico.
6-2-57 à Manchester, 1 but contre l'Atletico.

leur conseiller que Matt Busby », lui dit celui qui devait, lui aussi, mourir dans le désastre de Munich. Matt Busby croyait que Violett deviendrait un autre Tom Finney, une des gloires du football anglais. Cela aurait pu être vrai sans Munich.

Violett c'est le joueur naturel, pur, instinctif, très rapide dans ses réactions. Tout au

UN BUT EXTRAORDINAIRE

Les 40 000 spectateurs du récent France-Hongrie... et les défenseurs tricolores n'oublieront pas de sitôt le premier but magyar, celui de Tichy, qui possède l'une des plus terribles frappes de balle du football européen. De gauche à droite : Lerond, Ferrier et Tichy.

PHOTO ANDRE LECOQ.

moins il l'était. Il sera toujours bien placé pour recevoir une passe, ou en donner une, ou faire dévier une trajectoire dans la bonne direction.

Après le désastre de Munich — au cours duquel il fut blessé à la tête — et après lequel il reprit sa carrière trop tôt, contre le gré des médecins — Violett devint le point de mire des admirateurs qui avaient perdu Tommy Taylor et reporté leur affection sur son ombre. Malgré les conseils de Matt Busby, Violett se laissa emporter par cette ivresse nouvelle pour lui et Manchester United acceptait de le transférer pour 40 millions d'anciens francs à Stoke City où il donne satisfaction à l'âge de vingt-huit ans bientôt.

Mais Violett, sans Taylor, n'a plus jamais été le même qu'avant Munich. Il marque encore des buts, mais plus à la même cadence.

1956-57
44 matches, 170 buts, 87 buteurs

1. VIOLETT
(Manchester United, 6 matches joués)
9 buts.

2. Taylor (Manchester United, 8) 8.

3. Di Stefano (Real Madrid, 8) 7 ; 4. Foix (Nice, 7), Kostic (Etoile Rouge, 6), Arteche (Atletico Bilbao, 5), Preissler (Borussia Dortmund, 5) 5.

8. Kolev (CDNA), Faivre (Nice) 4 ; 10. Happel (Rapid de Vienne), Boreux (Spora Luxembourg), Merodio, Marcaida (Bilbao), Mateos, Joseito (Real), Panayotov (CDNA), Whelan (Manchester U.) 3 ; 18. Berry (Manchester U.), Yanev (CDNA), Milazzo (Nice), Toplak (Etoile Rouge), Marsal, Kopa, Rial (Real), Uribe (Bilbao), Budai, Kocsis (Honved), Taccola (Fiorentina), Vuko, Ballaman (Grasshoppers), Kelbassa, Zimmer, Peters (Borussia Dortmund), Voica (Dynamo Bucarest), Moravcik, Bazicky (Slovan Bratislava), Metin (Galatasaray), E. Jensen (Aarhus) 2 ; 39. Bild (Norrkoeping), Bisschops, Jansen (Rapid Juliana), Giesser, Dienst (Rapid de Vienne), Jaburu, Hernani, José Maria (Porto), Brichzy, Kowal (CWKS Varsovie), Suat (Galatasaray), Kovacs (Slovan Bratislava), Neagu, Lazar II, Niculae, Baentz I, Anger, Ene (Dynamo Bucarest), Siedler, Letsch (Spora), Kapitulski, Niepicklo, Bracht (Borussia), Duret (Grasshoppers), Prini, Montuori, Julinho, Segato, Virgili, Bizzarri (Fiorentina), Hubbard, Simpson, Murray (Rangers), Puskas (Honved), Arieta Canito, Gainza (Bilbao), Gento (Real), Tasic, Popovic, Rudinski (Etoile Rouge), Muro, Bravo, Ferry (Nice), Bojkov, Slovanov, Dimitrov, Milanov (CDNA), Charlton (Manchester U.) 1.

CONTRE LEUR CAMP : Burgsmuller (Borussia), Bonvin (Nice).

LES GROS SCORES : Borussia Dortmund b. Spora Luxembourg 6-0 ; *Manchester United b. Anderlecht 10-0 ; *CDNA Sofia b. Dynamo Bucarest 8-1 ; *Nice b. Aarhus 5-1.

LES MEILLEURES ATTAQUES : Manchester United 23 ; Real Madrid 20 ; Atletico Bilbao 16 ; Nice et Borussia Dortmund 14.

PENALTIES : 10 buts marqués sur penalty par Kovacs (Bratislava), Arteche (Bilbao), Baentz et Niculae (Bucarest), Hubbard (Rangers), Happel (Rapid), Ferry (Nice), Tasic (Et. Rouge), Bojkov (CDNA), Di Stefano (Real)

Classement général

1. **Di Stefano** (Real) 12 ; 2. Violett (Manchester U.) 9 ; 3. Taylor (Manchester U.) 8 ; 4. Milutinovic (Partizan), Rial (Real) 7 ; 6 Glovacki (Reims), Joseito (Real) 6 ; 8. Palotas (Voros Lobogo), Bliard (Reims), Foix (Nice), Kostic (Etoile Rouge), Arteche (Bilbao), Preissler (Borussia) 5, etc.

1957-58
KOSTIC
LE DAUPHIN DE DI STEFANO

KOSTIC (ETOILE ROUGE) 9 BUTS
5-9-57 à Luxembourg, 2 buts contre Dudelange.
2-10-57 à Belgrade, 4 buts contre Dudelange.
2-11-57 à Norrkoeping, 1 but contre Norrkoeping.
5-2-58 à Belgrade, 2 buts contre Manchester United.

BORA KOSTIC a-t-il eu tort ou raison de s'expatrier ? Si l'on s'en réfère aux communiqués sportifs et au nombre de buts marqués, l'ancien ailier gauche de l'équipe nationale yougoslave et de l'Etoile Rouge de Belgrade n'a pas trouvé en Italie le prolongement de ses précédents exploits sportifs et, à trente et un ans, sa carrière marque le pas.

Kostic, pourtant, est le type même du buteur. Très grand, taillé dans la masse, large comme un docker, le blond Yougoslave ressemble un peu au Toulousain Ernie Schultz. Mais il est meilleur technicien, plus rapide et plus redoutable encore que le Français. Et il marque beaucoup plus de buts.

Kostic vint à l'Etoile Rouge — le club de Sekularac — à l'âge de quatorze ans. Il devait y rester pendant seize ans, connaissant tous les honneurs, du titre de champion (six fois) à la Coupe de Yougoslavie (trois fois) en passant par l'équipe nationale (sélections). On dit en Yougoslavie qu'en quinze saisons Kostic a marqué plus de sept cents buts officiels, remportant son dernier titre de buteur en 59-60 devant Jerkovic et Ankovic.

Comme beaucoup de buteurs-puncheurs (Pepé, Piantoni, Puskas), Kostic est un gaucher cent pour cent. Il écrit de la main gauche, porte ses dribbles et ses feintes vers la gauche et ne réussit jamais mieux ses tirs que lorsque son pied d'appui est le droit. Ce fameux tir de Kostic s'apparente au punch, c'est-à-dire qu'il est difficilement explicable. Comme Pepé, Kostic n'a pas besoin d'élan pour frapper sa balle et il a marqué des buts sur coups francs à Grosics, Naidenov, Gregg et Yachine lui-même. Les Russes gardent d'ailleurs une sainte peur de Kostic et, en finale de la Coupe d'Europe des Nations, en juillet 1960 au Parc des Princes, l'ailier yougoslave fut l'objet d'une attention particulière de Tchekheli, Maslenkine, voire de Voinov.

Avec l'Etoile Rouge, Kostic a joué trois Coupes d'Europe (57-58, 59-60 et 60-61), mais son club ne put atteindre que les quarts de finale la première année avant d'être éliminé prématurément les années suivantes... par manque d'efficacité. Au cours de cette Coupe d'Europe 57-58, Kostic marqua tout de même neuf buts en six matches, contre dix à Di Stefano (en sept matches) qui reste le maître de tous les buteurs de Coupe d'Europe.

Son baroud d'honneur, Kostic le tira contre Manchester United, alors que les Anglais avaient gagné le match aller (2-1) et menaient 3-0 à Belgrade à la mi-temps du match retour. Contre Edwards, Byrne, Coleman, Taylor, qui allaient périr le lendemain à Munich, Kostic fit une seconde mi-temps magnifique, marquant deux buts, le premier de quinze mètres,

1957-58
48 matches, 189 buts, 91 buteurs

1. Di STEFANO
(Real Madrid, 7 matches joués)
10 buts.

2. Kostic (Etoile Rouge, 6) 9.

3. Csordas (Vasas Budapest, 8) 7 ; 4. Grillo (Milan AC, 8) 6.

5. Bean, Schiaffino (Milan AC), Bundzak (Vasas), Preissler (Borussia Dortmund) 5 ; 9. Rial (Real), Violett, Taylor (Manchester U.), Toplak (Etoile Rouge) 4 ; 13. Charlton (Manchester U.), Marsal, Kopa, Gento (Real), Galli (Milan AC), Szilagyi (Vasas), Dienst (Rapid de Vienne), Antoniet (Séville) 3 ; 21. M. Kaiser, S. Kaiser (Karl-Marx-Stadt), Baskiewicz, Levandowicz (Gwardia), Milanov (CDNA), Kjaer, E. Jensen (Aarhus), Tataru (Bucarest), Loren, Pannet (Séville), Bleyenberg, Van der Kuil, Ouderland (Ajax), Peters, (Borussia), Bertalan (Rapid), Berendi (Vasas) Liedholm, Baruffi (Milan AC), Pereda (Real) Pegg, Whelan (Manchester U.), Spajic, Cokic, Mitic, Tasic (Etoile Rouge) 2 ; 46. Popovic (Etoile Rouge), Berry, Webster, Coleman, Taylor II (Manchester U.), Holti, Mariani, Bergamaschi, Cucchiaroni, Danova (Milan AC), Koerner II, Hanappi, Happel (Rapid), Niepieklo, Dulz, Kelbassa (Borussia), Paya, Pepillo (Séville), Bone, Zavoda, Constantin, Cacoveanu (Bucarest), Christensen (Aarhus), Murray, Kichenbrand, Scott, Simpson, Wilson (Rangers), Mekloufi, Oleksiak, Ferrier (Saint-Etienne), Panayotov (CDNA), Rongoni (Dudelange), Gawroski (Gwardia), Troeger, Mueller (Karl-Marx-Stadt), Palmeiro (Benfica), Peyton, Hamilton (Shamrock Rovers), De Bakker (Antwerp). Haekanson, Kaellgren, Bakman (Norrkoeping), Dvorak (Dukla), Alleman, Schneiter (Young Boys).

CONTRE SON CAMP : Zahnd (Young Boys).

LES PLUS GROS SCORES : *Vasas Budapest b. CDNA Sofia 6-1 ; Etoile Rouge b *Dudelange 9-1 ; Manchester United b *Shamrock Rovers 6-0 ; *Real Madrid b. Antwerp 6-0 ; *Real Madrid b. Séville 8-0.

LES MEILLEURES ATTAQUES : Milan AC 26 ; Real Madrid 25 ; Etoile Rouge 22 ; Manchester U. 19.

PENALTIES : Quatre buts marqués par Happel (Rapid), Tasic (Et. Rouge), Di Stefano (Real), Csordas (Vasas).

Classement général

1. **Di Stefano** (Real) 22 ; 2. Kostic (Etoile Rouge) 14 ; 3. Violett (Manchester U.) 13 ; 4. Taylor (Manchester U.) 12 ; 5. Rial (Real) 11 ; 6. Freissler (Borussia) 10 ; 7. Schiaffino (Milan) 8 ; 8. Milutinovic (Partizan), Csordas (Vasas) 7 ; 10. Grillo (Milan), Toplak (Etoile Rouge), Glovacki (Reims), Joseito (Real) 6 ; 14. Kopa, Marsal, Gento (Real), Bundzak (Vasas), Bean (Milan), E. Jensen (Aarhus), Palotas (Voros Lobogo), Bliard (Reims), Foix (Nice) 5, etc.

le second d'un tir brossé sur coup franc et permettant à l'Etoile Rouge de revenir à 3-3. Comme pour Milutinovic et Partizan, deux ans plus tôt contre le Real, il ne manqua qu'un petit but, ce fameux but qui pourrait faire du football yougoslave le meilleur d'Europe.

Buteur breveté de ces cinq dernières années en Yougoslavie, Kostic se mue maintenant en meneur de jeu. Est-ce pour réagir contre la réputation qu'on lui a faite ou pour éviter les risques de blessure — il eut le pied fracturé huit jours après son arrivée dans le Calcio en 61 — lui seul le sait. Toujours est-il que sa carrière a subi un brusque coup de frein depuis son départ de Yougoslavie et qu'il n'a pas justifié les espoirs mis en lui. Ce qui l'incitera peut-être à hâter sa décision de retourner au pays natal et de se consacrer à l'éducation des jeunes, comme il en a l'intention.

1958-59

FONTAINE

LE CANON S'EST TU

LORSQUE vous entrez chez Just Fontaine, vous découvrez aussitôt dans l'antichambre un magnifique fusil de chasse, symbole et prix de son titre de meilleur buteur de la Coupe du monde 58. Si vous cherchez bien, vous découvrez ailleurs deux plâtres qui cachent sous un flot d'autographes et de plaisanteries tout le désespoir de l'athlète brisé. Entre le fusil et le premier plâtre, quinze mois seulement de joie et de réussite : Justo a payé cher ses treize buts « suédois ».

Des buts, il en a marqué pourtant, et pas seulement en Suède. Trente en 57 en championnat, 34 en 58 en championnat, sans compter ceux de la Coupe et de la finale gagnée, 24 en 59, 28 encore en 60 (meilleur buteur) malgré sa fracture au mois de mars, 30 en équipe de France pour dix-huit matches joués. Et puis, aussi, 10 en Coupe d'Europe en 58-59, l'année où Reims perdit sa deuxième finale contre le Real à Stuttgart. Ces dix buts-là, Justo y tient beaucoup.

On avait tellement dit au cours de la Coupe du monde que Fontaine ne devait son exceptionnelle réussite qu'à la présence de Kopa que Justo se crut obligé de faire une tranquille mise au point : **« Je sais que le jeu de Kopa me favorise et me permet de marquer des buts, mais, sans moi, qui vous dit que son style aurait été aussi productif en Suède ? J'ai tout de même prouvé que je savais marquer des buts sans lui. »** Effectivement, Justo l'avait prouvé, et il le prouva encore l'année suivante en Coupe d'Europe en marquant dix buts en sept matches, contre Newton Ards, Helsinging, le Standard et les Young Boys.

Justo était avant tout un athlète, comme Thadée Cisowski. Comme lui, il s'entraînait dur, passant des heures à courir, à frapper dans les balles, à emmagasiner des forces. Mais sur le terrain, il était inépuisable et pratiquement « inarrêtable » lorsqu'il partait balle au pied. Pourtant, Justo n'était pas rapide et, en vitesse pure, la plupart de ses coéquipiers le battaient. Balle au pied, tout changeait et Justo redevenait irrésistible.

Droitier naturel, Justo avait cultivé son adresse du pied gauche et il se servait de ses deux pieds avec une égale facilité. Sans avoir une frappe de balle phénoménale, il était dangereux par ses tirs lourds et précis qu'il déclenchait dans toutes les positions, face au but, ou après avoir éliminé plusieurs adversaires quand il partait de loin. Intelligent, collectif, il ne manquait guère qu'une chose à Justo, un jeu de tête auquel il répugnait. C'est ainsi qu'en Suède, sur ses treize buts, il en avait marqué huit du pied droit, quatre du gauche (dont un contre Gilmar) et un seulement de la tête (contre l'Irlandais Gregg).

Garçon intelligent, cultivé — il parle couramment anglais et espagnol — et surtout réaliste, Justo ne restera pas marqué « socialement » par sa retraite prématurée. Après les offres mirobolantes qu'il avait reçues d'Espagne en 58, Justo avait signé un contrat très avantageux avec Reims et une police d'assurance qui prévoyait une indemnité en cas d'accident. Après ses deux fractures (avril 60 et janvier 61), et sa décision d'abandonner le football, Justo a reçu quinze millions, tandis que le Stade de Reims en recevait trente. Puis il a choisi de représenter une grande marque allemande de chaussures en attendant d'embrasser peut-être un jour la carrière de journaliste. Le grand joueur que fut Justo a fait place à un homme d'affaires qui a maintenant charge de famille, mais le football ne l'a pas complètement perdu, car Justo sera certainement un jour entraîneur.

FONTAINE (REIMS) 10 BUTS
17-9-58 à Belfast, 4 buts c. Newton Ards.
8-10-58 au Parc, 2 buts c. Newton Ards.
3-12-58 à Rouen, 2 buts c. Helsinging.
18-2-59 au Parc, 2 buts contre Standard de Liège.

1958-59
55 MATCHES, 199 BUTS, 98 BUTEURS

1. FONTAINE
(Reims, 7 matches joués) 10 buts.

2. Vava (Atletico Madrid, 10) 8.

3. Di Stefano (Real, 7), Peiro (Atletico, 9) 6.

5. Collar (Atletico), Piantoni (Reims), Hammerl (Wiener) 5 ; 8. Meier, Wechselberger (Young Boys), Palotas (MTK Budapest), Zink, Troeger (Karl-Marx-Stadt), Jadot (Standard) 4; 14. Krog (Copenhague), Siebert, Klodt, Nowak (Schalke 04), S. Kaiser (Karl-Marx-Stadt), Molnar (MTK), Ivson (Sporting), Vincent (Reims), Sivori (Juventus), Hof (Wiener) 3 ; 24. Puskas, Rial, Mateos, Santisteban (Real), Broadbent (Wolverhampton), Horak (Wiener), Bliard (Reims), Krommert (Utrecht), Mendoça (Atletico), Viertel (Karl-Marx-Stadt), Dridea (Petrolul), May (Esch), Andersson, Berndtsson, B. Johansson (Goeteborg), Liposinovic (Dynamo Zagreb), Bauld (Hearts), Mallants, Paeschen, Givard, Houf (Standard), Birkeland (Copenhague) 2 ; 46. Sadlowski, Brocker, Koslowski, Koerdel (Schalke 04), Piters, Bonga Bonga (Standard), Wardhaugh (Hearts), Borovicka, Kordula, Dvorak, Vacenovsky, Pluskal, Masopust (Dukla), Gasper (Dynamo Zagreb), T. Johansson, N. Johansson, Olsson (Goeteborg), Meurisse (Esch), Zaharia, Tabarcea (Petrolul), Wolf, Seifert, Wagner, Erler (Karl-Marx-Stadt), Sandor (MTK), Czoka, Callejo, Miguel, Chuzo (Atletico), Fullam (Drumcondra), Hugo, Martins, Caraballo, Mendes (Sporting), Lemming, Linden (Utrecht), Siatka, Penverne (Reims), Lawry, Lawther, Quee (Newton Ards), Skerlan, Knoll (Wiener), Zahnos, Alleman, Rey (Young Boys), Dimitrov, Panayotov, Kolev (CDNA), Jackson (Wolverhampton), Marquitos, Gento (Real), Kaya (Besiktas) 1.

CONTRE LEUR CAMP : Krenz (Schalke 04), Bolsee (Standard), Lintamo (Helsinging)

LES PLUS GROS SCORES : *Reims b. Newton Ards 6-2 ; *Wiener b. Juventus 7-0 ; *Real Madrid b. Wiener 7-1.

LES MEILLEURES ATTAQUES : Atletico Madrid 25 ; Reims 22 ; Wismut Karl-Marx-Stadt 17 ; Real Madrid 16.

PENALTIES : 9 buts marqués sur penalties par Palotas (MTK, 2), Fullam (Drumcondra), Lemming (Utrecht), Vava (Atletico), Givard (Standard), Piantoni (Reims), Troeger (Wismut K), Puskas (Real).

Classement général

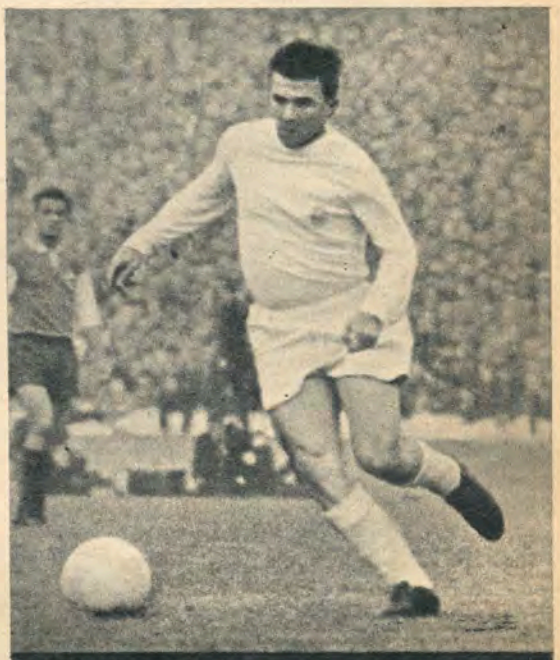
1. **Di Stefano** (Real) 28 ; 2. Kostic (Etoile Rouge) 14 ; 3. Violett (Manchester U.), Rial (Real) 13 ; 5. Taylor (Manchester U.) 12 ; 6. Fontaine (Reims), Preissler (Borussia) 10 ; 8. Palotas (Voros Lobogo, puis MTK) 9 ; 9. Vava (Atletico), Schiaffino (Milan) 8 ; 11. Bliard (Reims), Milutinovic (Partizan), Csordas (Vasas) 7 ; 14. Joseito, Gento (Real), Peiro (Atletico), Grillo (Milan), Toplak (Etoile Rouge), Glovacki (Reims) 6 ; 20. Collar (Atletico), Piantoni (Reims), Hammerl (Wiener), S. Kaiser (Wismut Karl-M.), Mateos, Marsal, Kopa (Real), Panayotov, Kolev (CDNA Sofia), Bundzak (Vasas), Bean (Milan), E. Jensen (Aarhus), Foix (Nice) 5, etc.

1959-60

PUSKAS

L'EXTRAORDINAIRE RETOUR

FERENC PUSKAS, c'est le plus sensationnel « retour » de toute l'histoire du football. Grand capitaine de la grande équipe de Hongrie, celle qui plana sur le football



PUSKAS (REAL MADRID) 12 BUTS
21-10-59 à Madrid, 3 buts contre Esch-sur-Alzette.
4-11-59 à Luxembourg, 1 but contre Esch-sur-Alzette.
2-3-60 à Madrid, 1 but contre Nice.
21-4-60 à Madrid, 1 but contre Barcelone.
27-4-60 à Barcelone, 2 buts c. Barcelone.
18-5-60 à Glasgow, 4 buts c. Eintracht.

européen de 52 à 56 en manquant la consécration de Berne, Ferenc Puskas sait ce que veulent dire courage, orgueil, ténacité. Car il lui en fallut pour redevenir ce qu'il était, ou plutôt ce qu'il n'avait jamais été, après une suspension de deux ans infligée par la F.I.F.A. pour son exil volontaire. Quand Emil Osterreicher, directeur technique du Real, alla en Autriche en 1958 rechercher Puskas, personne ne se voulait assez fou pour croire à une possible résurrection du « major galopant ». Personne sauf Santiago Bernabeu et Puskas lui-même.

Inactif depuis près de deux ans, bedonnant, essoufflé, Puskas travailla comme un forcené, sua sang et eau pour retrouver une condition acceptable. Six mois après, il faisait son entrée dans l'équipe du Real aux côtés de Di Stefano, Kopa et Gento. Alors, lui qui avait été le patron de la plus belle équipe du monde, accepta de se muer en homme de pointe, en exécutant, en un impitoyable buteur. Alors son expérience, ses dons exceptionnels et son tir meurtrier firent bien vite des ravages en championnat d'Espagne, puis en Coupe d'Europe. Une fois de plus, don Santiago Bernabeu avait eu raison !

Le sommet de l'entente Di Stefano-Puskas restera, bien sûr, cette finale de Coupe d'Europe 60 où le Real fit ce qu'aucun club n'avait jamais fait et ne refera certes pas de sitôt. Le Real marqua sept buts ce jour-là grâce à ses deux exceptionnels chefs de file qui brillèrent de mille feux et ne laissèrent à aucun autre Madrilène le soin de faire tourner le tableau d'affichage. Ferenc Puskas, magnifique, supérieur, prenait une douce revanche sur le sort qui ne l'avait pas toujours choyé.

Mieux même, dans une équipe remarquablement organisée, déchargé par Di Stefano du travail en retrait, Puskas pouvait exprimer pleinement ses qualités de buteur. Sa manière soudaine et imprévisible « d'armer » son tir, sa frappe de balle étonnante de puissance (la frappe du gaucher), sa précision, trouvaient au Real le maximum d'expression. Puskas, premier buteur d'Espagne et d'Europe, était même naturalisé et retrouvait dans une autre équipe nationale le parfum de ses vertes années.

L'Espagne eut une autre vertu sur Puskas. Lui si sombre, si ténébreux, comme miné par ses responsabilités de major hongrois, s'exprima dans la vie espagnole. Il devint affable, souriant, disert, parlant avec les mains, s'amusant comme un gosse avec ses partenaires. Comme le Real enlève à ses joueurs tout souci financier, Puskas trouva auprès de sa femme et de sa fille la quiétude qui lui manquait.

Le contrat de Puskas avec le Real expire en 1963, comme celui de Di Stefano. S'il est sollicité, Ferenc fera peut-être encore une saison, mais pas plus, car il ne veut pas aller au-delà de ses possibilités. Ensuite, il fera, il l'espère, un excellent entraîneur.

1959-60
52 MATCHES, 219 BUTS, 101 BUTEURS

1 PUSKAS
(Real Madrid, 7 matches joués) 12 buts.

2. **Di Stefano (Real, 6) 8.**

3. **Lindner (Eintracht, 7), Mac Millan (Rangers, 8), Kubala (Barcelone, 3), Ohlsson (Goeteborg, 5) 6.**

7. Foix (Nice), Scott (Rangers), Stein (Eintracht) 5 ; 10. Pfaff (Eintracht), Evaristo (Barcelone), Nurenberg (Nice) 4 ; 13. Faivre (Nice), Martinez, Villaverde (Barcelone), Horak, Hof (Wiener), Danova (Milan AC), Seref (Fenerbahce), Baird (Rangers), Scherer (Bratislava), Masson, Murray (Wolverhampton), Herrera, Mateos (Real), Daniels (Rotterdam) 3 ; 27. Kress, Meier, Baumler (Eintracht), De Vries, Van Ede, Bosselaar (Rotterdam), Gento (Real), Broadbent (Wolverhampton), Murray, Wilson (Rangers), Can, Lefter (Fenerbahce), Altafini (Milan AC), Ifandis (Olympiakos), Knoll (Wiener), Szymborski (Lodz), Meurisse, Schaak, May (Esch), Helmir, B. Johansson (Goeteborg), Milburn (Linfield), Segarra (Barcelone), Milazzo (Nice) 2 ; 51. Hamilton, Tuchy, Hennessy (Shamrock Rovers), De Bourgoing (Nice), Rakarov, Kolev, Panayotov, Martinov (CDNA), Verges, Suarez, Czibor (Barcelone), Dixon (Linfield), N. Jonsson, Andersson (Goeteborg), Theis Jann (Esch), Kazmierczak (Lodz), Skerlan (Wiener), Pardulescu (Petrolul), Parazoglou (Olympiakos), Ferrario (Milan), Kitsuchi, Ughi, Nemeth (Csepel), Avni (Fenerbahce), Matthew, Millar, Caldow (Rangers), Stockman, Jurion (Anderlecht), Gaidos, Dolinsky, Tichy, Cimra (Bratislava), Teixeira (Porto), Deeley (Wolverhampton), Riese, Kohle (Vorwaerts), Vidal, Rial, Pepito (Real), Bassett, Berg (Odense), Schilder, Crossan, Verhoeven (Rotterdam), Weilbacher (Eintracht), Meier, Schneider (Young Boys), Kostic (Etoile Rouge).

CONTRE LEUR CAMP : Costa (Porto), Van der Lee (Sparta Rotterdam), Patterson (Rangers).

LES PLUS GROS SCORES : *Barcelone b. CDNA 6-2 ; *Goeteborg b. Linfield 6-1 ; *Real b. Esch 7-1 ; *Barcelone b. Milan 5-1 ; Nice b. Fenerbahce 5-1 ; *Eintracht b. Rangers 6-1 ; Real b. Eintracht 7-3.

LES MEILLEURES ATTAQUES : Real Madrid 31 ; Barcelone 26 ; Eintracht Francfort 22 ; Glasgow Rangers 21 ; Nice 15.

PENALTIES : 14 buts marqués sur penalties par Nuremberg (Nice, 2), Kubala (Barcelone, 2), Szymborski (Lodz), Scott, Mac Millan (Rangers), Helmir (Goeteborg), Baumler (Eintracht, 2), Baird (Rangers), Lefter (Fenerbahce), Bosselaar (Rotterdam), Caldow (Rangers).

Classement général

1. **Di Stefano** (Real) 36 ; 2. Kostic (Etoile Rouge), Puskas (Honved, puis Real) 15 ; 4. Rial (Real) 14 ; 5. Violett (Manchester U.) 13 ; 6. Taylor (Manchester U.) 12 ; 7. Fontaine (Reims), Foix (Nice), Preissler (Borussia) 10 ; 10. Palotas (Voros Lobogo, puis MTK) 9 ; 11. Mateos (Real), Gento (Real), Schiaffino (Milan AC), Vava (Atletico) 8 ; 15. Kocsis (Honved, puis Barcelone), Bliard (Reims), Milutinovic (Partizan), Csordas (Vasas), Faivre (Nice), Ohlsson (Goeteborg) 7 ; 21. Joseito (Real), Hof (Wiener), Scott (Rangers), Kubala (Barcelone), Kolev, Panayotov (CDNA), Lindner (Eintracht), Mac Millan (Rangers), Glovacki (Reims), Toplak (Etoile Rouge), Grillo (Milan), Peiro (Atletico) 6 ; 33. Collar (Atletico), Piantoni (Reims), Hammerl (Wiener), S. Kaiser (Wismut), Marsal, Kopa (Real), Bundzak (Vasas), Bean (Milan), E. Jensen (Aarhus), Stein (Eintracht), Horak (Wiener) 5, etc.

1960-61
AGUAS
LE BUTEUR DE CHARME

JOSE AGUAS, l'avant centre de Benfica, n'a ni le physique, ni le jeu de l'avant centre traditionnel. Tout en lui est intelligence, élégance, romantisme, pourrait-on dire. Comme Augusto, comme Coluna, c'est l'une des plus belles réussites de Bela Guttmann qui a fait de Benfica un inattendu double champion d'Europe et su faire exprimer toutes les qualités de garçons très doués.

Avec un physique de jeune premier, une musculature déliée et une remarquable technique en mouvement, Aguas était à la fois le cerveau et le buteur du Benfica de Guttmann. Etait, disons-nous, car Aguas connaît actuellement une période noire due à une blessure, à une crise morale et au changement d'entraîneur et de tactique. Aguas, dont le registre technique est aussi varié que complet, put exprimer en Coupe d'Europe toutes ses qualités. Son intelligence, son aptitude à s'adapter à toutes les circonstances, son expérience, son sang-froid firent souvent pencher la balance en faveur de l'équipe portugaise.

On se souvient l'an dernier du traquenard de White Hart Lane où Tottenham recevait Benfica en match retour de demi-finale. Dans une ambiance exceptionnellement hostile, les Portugais n'avaient pour eux que deux choses, leurs deux buts d'avance et leur volonté. Dans ce match violent et sans pitié, Aguas fit merveille, cassant le rythme britannique, temporisant au milieu du terrain grâce à sa couverture et à sa touche de balle parfaites, déviant soudain le jeu vers l'un de ses ailiers démarqués. Ce travail de titan n'avait pas empêché Aguas d'ouvrir le score dès le début du match. En finale, le brun José avait une tâche autrement redoutable puisqu'il était directement opposé à Santamaria, la terreur du Real. Non seulement il se tira très bien d'affaire dans cette opposition directe, mais il fut une nouvelle fois, avec Eusebio, l'artisan de la victoire portugaise. Ses déviations de la tête ou des pieds, la précision de ses passes, la sûreté de ses dribbles, ses tirs, déroutèrent le grand Real qui baissait la tête.

Cette rapide ascension vers la gloire n'a pas fait perdre à Aguas sa raison et sa dis-

1960-61
51 MATCHES, 166 BUTS, 89 BUTEURS

1. AGUAS
(Benfica, 9 matches joués) 10 buts.

2. **Augusto (Benfica, 9) 6.**

3. **Seeler (Hambourg, 6) ; Evaristo (Barcelone), 9) 5.**

5. Sturmer (Hambourg), Coluna (Benfica), Suarez (Barcelone), Dienst (Rapid de Vienne), Schneiter (Young Boys) 4 ; 10. Meier (Young Boys), Olofsson (Malmoe), Vincent, Rustichelli (Reims), Gorocs (Ujpest), Doerfel (Hambourg), Robson (Burnley) 3 ; 17. Pilkington (Burnley), Neto, Santana (Benfica), Kocsis, Tejada, Villaverde, Czibor (Barcelone), Patasky (Ujpest), Overbye, Jensen, Kjaer, Andisen (Aarhus), Tzanev (CDNA), Bertalan, Halla (Rapid), Piantoni, Dubaele (Reims), Durr, Alleman (Young Boys), Pedersen (Friedrikstadt) 2; 37. Borgen, Olsen (Friedrikstadt), Swart, Groot, Muller (Ajax), Wallasce, O'Reilly (Limerick), Bigier (Young Boys), Kankkonen, Kivelae (Kamraterna), Lundqvist, Ljung, Borg, Karlsson (Malmoe), Moreau (Reims), Meurisse (Esch), Ahmet (Besiktas), Seitl, Milanovic, Hanappi, Halla, Floegl, Skocic (Rapid), Lojodice, Sivori, Nicole (Juventus), Rakarov, Kovatchev, Panayotov (CDNA), Novak (Leggia Varsovie), Kuharsky, Borsanyi, Hallapy, Szusza (Ujpest), Kostic (Etoile Rouge), Verges, Kubala (Barcelone), Cavem (Benfica), Young (Hearts), Neisner, Wulf (Hambourg), Zikal, Sonka (Kralove), Mateos, Gento, Canario (Real), Wagner, Bamberger, Zink (Wismut), MacIlroy, Connelly, Harris (Burnley).

CONTRE LEUR CAMP : Crawford (Limerick), Heinen (Esch), Germano (Benfica), Ramallets (Barcelone), Walker (Young Boys).

LES PLUS GROS SCORES : Young Boys b. *Limerick 6-0 ; *Reims b. Esch 6-1 ; Hambourg b. *Young Boys 5-0 ; *Benfica b. Ujpest 6-2.

LES MEILLEURES ATTAQUES : Benfica 25 ; Barcelone 19 ; Hambourg et Rapid 14 ; Reims 13.

PENALTIES : 4 buts marqués sur penalties par Bigier (Young Boys), Suarez (Barcelone), Kubala (Barcelone), Augusto (Benfica).

Classement général

1. **Di Stefano** (Real) 36 ; 2. Kostic (Etoile Rouge) 16 ; 3. Puskas (Honved, puis Real) 15 ; 4. Rial (Real) 14 ; 5. Violett (Manchester U.) 13 ; 6. Taylor (Manchester U.) 12 ; 7. Aguas (Benfica), Fontaine (Reims), Foix (Nice), Preissler (Borussia) 10 ; 11. Kocsis (Honved, puis Barcelone), Evaristo (Barcelone), Palotas (Voros Lobogo, puis MTK), Mateos, Gento (Real) 9, etc.

crétion. Nanti de deux Coupes d'Europe et de vingt-cinq sélections en équipe nationale, Aguas a préparé son avenir en plaçant des intérêts dans une usine de matières plastiques et en continuant à vendre des voitures

AGUAS (BENFICA) 10 BUTS
29-9-60 à Edimbourg, 1 but contre Hearts of Midlothians.
5-10-60 à Lisbonne, 2 buts contre Hearts of Midlothians.
6-11-60 à Lisbonne, 1 but contre Ujpest.
8-3-61 à Lisbonne, 2 buts contre Aarhus.
30-3-61 à Aarhus, 1 but contre Aarhus.
26-4-61 à Lisbonne, 1 but contre le Rapid de Vienne.
4-5-61 à Vienne, 1 but contre le Rapid de Vienne.
31-5-61 à Berne, 1 but contre Barcelone.

pour le compte d'une grande marque britannique. Peut-être avait-il prévu les difficultés qu'il connaîtrait dans ce début de saison où il ne parvient pas à retrouver la forme et la confiance en lui.

Car Aguas a besoin d'être mis en confiance. Sur le terrain, il lui suffit de toucher une fois la balle et de réussir ce qu'il tentait, une passe, un dribble ou un tir, pour s'exprimer totalement. Ainsi n'est-il pas fait pour les luttes sourdes et les situations mal définies. Ainsi le verrons-nous peut-être émigrer avec sa petite famille (deux filles, un garçon) vers l'Italie et son calcio grand dévoreur de vedettes. Le football portugais aura perdu alors la plus grande idole de son histoire.

LES EXPLOITS DE LA COUPE D'EUROPE

La Coupe d'Europe a ceci de particulier qu'elle oppose parfois des équipes de classes très différentes. C'est souvent l'occasion pour la plus expérimentée de « faire un résultat » et de permettre à ses canonniers de soigner leur précision. Dans ce petit tableau, il faut donc faire la part des choses mais on appréciera les 4 buts de Puskas contre Eintracht en finale 60 ou les 3 buts du même contre Benfica en finale 62.

5 BUTS AU COURS DU MEME MATCH :

Ohlsson (Goeteborg) c. Linfield (59-60).
Lofqvist (Odense) contre Spora Luxembourg (61-62).

4 BUTS :

Violett (Manchester United) contre Anderlecht (56-57).
Kolev (CDNA Sofia) contre Dynamo Bucarest (56-57).
Kostic (Etoile Rouge) contre Dudelange (57-58).
Di Stefano (Real Madrid) c. Séville (57-58).
Fontaine (Reims) c. Newton Ards (58-59).
Hammerl (Wiener) c. la Juventus (58-59).
Di Stefano (Real Madrid) contre le Wiener (58-59).
Puskas (Real Madrid) c. Eintracht (59-60).
Bouwmester (Feyenoord) contre Goeteborg (61-62).

3 BUTS :

Boreux (Spora Luxembourg) contre Borussia Dortmund (56-57).
Taylor (Manchester United) contre Anderlecht (56-57).
Arteche (Atletico Bilbao) c. Porto (56-57).
Happel (Rapid de Vienne) contre le Real (56-57).
Milutinovic (Partizan) c. Sporting (55-56).
Palotas (Voros Lobogo) contre Anderlecht (55-56).
Eriksson (Djurgaarden) c. Gwardia (55-56).
Csordas (Vasas) c. CDNA Sofia (57-58).
Taylor (Manchester United) contre Shamrock Rovers (57-58).
Rial (Real Madrid) contre Antwerp (57-58).
Di Stefano (Real Madrid) c. Vasas (57-58).
Sivori (Juventus) c. le Wiener (58-59).
Vincent (Reims) c. Helsinging (58-59).
Danova (Milan) c. Olympiakos (59-60).
Scott (Rangers) contre Anderlecht (59-60).
Puskas (Real Madrid) contre Esch (59-60).
Daniels (Rotterdam) c. Goeteborg (59-60).
Nurenberg (Nice) contre le Real (59-60).
Lindner (Eintracht) c. les Rangers (59-60).
Di Stefano (Real Madrid) contre Eintracht (59-60).
Andersens (Odense) contre Spora Luxembourg (61-62).
White (Tottenham) contre Gornik (61-62).
Jones (Tottenham) contre Gornik (61-62).
Di Stefano (Real Madrid) contre Odense (61-62).
Claessen (Standard) contre Valkeakoska (61-62).
Fatton (Servette) contre Dukla (61-62).
Puskas (Real) contre Benfica (61-62).
Augusto (Benfica) c. Nuremberg (61-62).

DI STEFANO (REAL

12-10-54 à Madrid, 2 buts contre le Servette.
25-12-54 à Madrid, 1 but contre Partizan.
19-4-55 à Madrid, 1 but contre Milan.
13-6-55 à Paris, 1 but contre Reims.
1-11-56 à Madrid, 2 buts contre le Rapid.
14-11-56 à Vienne, 1 but contre le Rapid.
14-3-57 à Nice, 2 buts contre Nice.
12-4-57 à Madrid, 1 but contre Manchester U.
30-5-57 à Madrid, 1 but contre la Fiorentina.
31-10-57 à Anvers, 2 buts contre Antwerp.
23-1-58 à Madrid, 4 buts contre Séville.
1-4-58 à Madrid, 3 buts contre Vasas.
28-5-53 à Bruxelles, 1 but contre Milan.
18-3-59 à Madrid, 4 buts contre Wiener.
13-5-59 à Saragosse, 1 but c. l'Atletico Madrid.

1961-62

DI STEFANO

LE MAITRE A TOUS

JAMAIS aucun footballeur, avant Di Stefano, n'avait connu une gloire aussi universelle, un rayonnement aussi total et une réussite aussi complète. On a tout dit et tout écrit sur ce génie du football qui le réinventa pour donner au Real Madrid un palmarès inégalé et presque inégalable. 1962 fut, certes, une année Pelé, et le jeu des comparaisons s'en est donné à cœur joie, mais c'est une injure, et presque de l'injustice, que de mettre en balance la jeunesse triomphante d'un être d'exception et le talent actuel d'un très grand joueur qui a tout de même 36 ans. Pour Santiago Bernabeu et le Real, Di Stefano représentera toujours une dizaine d'années de triomphes, cinq titres de champion d'Espagne, cinq Coupes d'Europe, une Coupe du monde des clubs et... 25 millions d'indemnité par match amical. Pelé fera peut-être aussi bien, mais il n'y est pas encore parvenu.

Di Stefano, Argentin de naissance, débuta à River Plate avec Rossi, Pedernera et Moreno. Puis il alla aux Millonarios de Bogota avant d'être transféré en 1953 au Real Madrid... et avoir failli aller à Barcelone. Depuis, sa carrière a atteint les hauteurs que nous connaissons tous.

Di Stefano a fait de son métier de footballeur une religion. Il vit le football à toute heure de la journée et il doit bien de temps en temps en rêver la nuit. Il a, en plus de ses qualités techniques qui ont fait de lui le joueur le plus complet du monde, une résistance peu commune basée sur une condition physique parfaite, et surtout l'amour, la passion de la victoire.

En définitive, Di Stefano s'est mué de « Saeta rubia » (la flèche blonde, en argentin) qu'il était à River Plate, en un exception-

MADRID) 43 BUTS

3-6-59 à Stuttgart, 1 but contre Reims.
21-10-59 à Madrid, 1 but c. Esch-sur-Alzette.
4-11-59 à Luxembourg, 1 but c. Esch-s.-Alzette.
2-3-60 à Madrid, 1 but contre Nice.
21-4-60 à Madrid, 2 buts contre Barcelone.
18-5-60 à Glasgow, 3 buts contre Eintracht.
20-9-61 à Madrid, 2 buts c. Vasas Budapest.
25-10-61 à Madrid, 3 buts contre Odense.
14-2-62 à Turin, 1 but contre la Juventus.
22-3-62 à Madrid, 1 but contre le Standard.

Sur nos photos, trois finales de Di Stefano : contre Fiorentina en 1957 (en haut), contre Reims en 1959 (ci-contre), contre Francfort en 1960 (ci-dessous).

nel chef d'orchestre, sentant le jeu pour son équipe, imprimant son rythme, étant partout à la fois avec une efficacité peu ordinaire. De naissance et de formation argentines, Di Stefano a acquis des qualités foncièrement européennes qui sont le goût de l'entraînement, le sérieux et la stabilité. Rapide, adroit (et pour cause), d'une clairvoyance qui est un peu un sixième sens, possesseur d'un excellent tir des deux pieds et d'un jeu de tête exceptionnel, Di Stefano a vraiment tout pour lui. Pourtant, il reste toujours d'une sobriété de gestes étonnante, une sobriété qui lui permet de concentrer tout son talent dans une action décisive. Di Stefano, en fait, est... Di Stefano, un joueur exceptionnel que nous regretterons longtemps de voir vieillir malgré son successeur Pelé.

Tête froide sur le terrain, Di Stefano l'est aussi dans la vie et, avant même de venir en Espagne, il avait converti bon nombre de primes en champs et fermes. Car Di Stefano est un paysan, et il se flatte de l'être. Ne connaissant rien aux affaires, il s'est toujours méfié des redoutables opérations d'investissement et il s'est contenté de placer sa fortune en toute sécurité : des terrains, des vaches et quelques immeubles à Buenos Aires. L'avenir de la famille Di Stefano — trois filles et un garçon, Alfredito — est assuré.

1961-62
55 MATCHES, 222 BUTS, 97 BUTEURS

1. PUSKAS, DI STEFANO, TEJADA (Real Madrid, 8, 9 et 7 matches joués) 7 buts.

4. Strehl (Nuremberg), Augusto (Benfica), Lofqvist (Odense), Claessen (Standard), 6.

8. Smith, Jones (Tottenham), Bouwmester (Feyenoord), Kucera (Dukla), Aguas, Eusebio (Benfica) 5 ; 14. Del Sol (Real), Robbiani (Servette) 4 ; 16. Nicole, Mora (Juventus), White (Tottenham), Fatton (Servette), Tenning, Bennaers (Feyenoord), Paeschen (Standard), Adamec (Dukla), Hess (Monaco), Scott (Rangers), Andersens, Rasmussen (Odense), (Real), Gettinger (Nuremberg), Santana, Ca-Flachenecker (Nuremberg) 3 ; 29. Gento vem, Coluna (Benfica), Christie, Caldow, Brand, Mac Millan, (Rangers), Rankov (CD NA), Crossan, Dierendonck (Standard). Geor gy (Servette), Pohl, Michalek (Gornik), Blanchflower, Dyson, Saul, Mac Kay (Tottenham), Rosa, Sivori (Juventus), Kohle (Vorwaerts) 2 ; 51. Meyer, Riese (Vorwaerts), Kumpulampi (Valkeakoski), Can (Fenerbahce), Stark, Nemec, Stotz (Austria), Kolevas, Papaemmanouil (Panathinaikos), Stacchini, Rossano (Juventus), Liucio (Sporting), Vasovic, Vislavski, Radovic, Kovacevic (Partizan), Wilczek (Gornik), Sultana (Hibernian), Wuthrich, Nemeth (Servette), Svensson, Danielsson (Goeteborg), Kreyermaat, Schouten (Feyenoord), Pedersen (Friedrikstadt), Semmeling (Standard), Jelinek, Vacenovsky, Safranek, Borovicka (Dukla), Romanov, Yakimov, Rakarov (CDNA), Machos (Vasas), Douis (Monaco), Wilson, Henderson, Baxter (Rangers), Sheer, Leer (Spora), Hansen, Bruun (Odense), Wild, Muller (Nuremberg), Casado, Felo, Isidro (Real) 1.

CONTRE LEUR CAMP : Remy (Spora), Kalinke (Vorwaerts), Manolov (CDNA), Nittymaki (Valkeakoski), Humberto (Benfica), Caldwell (Rangers), Prole, Smith (Drumcondra).

LES PLUS GROS SCORES : *Odense b. Spora 9-2 ; *Feyenoord b. IFK Goeteborg 8-2 ; *Tottenham b. Gornik Zabrze 8-1 ; *Real Madrid b. Odense 9-0 ; *Juventus b. Partizan 5-0 ; *Benfica b. Nuremberg 6-0.

LES MEILLEURES ATTAQUES : Real Madrid 30 ; Benfica 22 ; Tottenham 21 ; Standard et Rangers 14.

PENALTIES : Huit buts marqués sur penalties par Andersens (Odense), Douis (Monaco), Georgy (Servette), Blanchflower (Tottenham), Kolevas (Panathinaikos), Stotz (Austria), Caldow (Rangers), Blanchflower (Angleterre).

CLASSEMENT GENERAL

1. **Di Stefano** (Real) 43 ; 2. Puskas (Real) 22 ; 3. Kostic (Etoile Rouge) 16 ; 4. Aguas (Benfica) 15 ; 5. Rial (Real) 14 ; 6. Violett (Manchester U.) 13 ; 7. Taylor (Manchester U.), Augusto (Benfica) 12 ; 9. Gento (Real) 11 ; 10. Fontaine (Reims), Foix (Nice), Preissler (Borussia) 10 ; 12. Evaristo (Barcelone), Kocsis (Honved, puis Barcelone), Tejada (Barcelone, puis Real), Scott (Rangers), Mateos (Real), Palotas (Voros Lobogo, puis MTK) 9 ; 18. Schiaffino (Milan), Vava (Atletico), Mac Millan (Rangers) 8 ; 21. Jensen (Aarhus), Piantoni (Reims), Panayotov (CDNA), Kubala (Barcelone), Ohlsson (Goeteborg), Faivre (Nice), Csordas (Vasas), Milutinovic (Partizan), Bliard (Reims) 7 ; 30. Sivori (Juventus), Claessen (Standard), Strehl (Nuremberg), Coluna (Benfica), Peiro (Atletico), Grillo (Milan), Toplak (Etoile Rouge), Glovacki (Reims). Vincent (Reims), Seeler (Hambourg), Joseito (Real), Hof (Wiener), Kolev (CDNA), Lindner (Eintracht) 6 ; 43. Eusebio (Benfica), Kucera (Dukla), Kopa (Real), Suarez (Barcelone) 5, etc.

LE DOSSIER NOIR DE FRANCE HONGRIE

FRANCE-HONGRIE fut un match très intéressant à plus d'un titre, car il permit de faire le point sur différents problèmes qui, jusqu'à maintenant, étaient plus ou moins masqués par les circonstances. En effet, un match qualificatif (que ce soit au titre de la Coupe du monde ou de la Coupe d'Europe des Nations) accentue le caractère dramatique de la rencontre, aux dépens de ses aspects techniques et tactiques.

Avec France-Hongrie, rencontre purement amicale, personne n'avait le droit de se prendre au sérieux, et encore moins au tragique. On pourrait enfin juger de la valeur réelle de l'équipe de France, de la réalité de son renouveau. Eh bien ! s'il y a renouveau, il est très relatif et insuffisant.

Mais il ne suffit pas de le dire, il faut essayer de le démontrer. C'est ce que nous allons essayer de faire à l'aide de photographies qui constituent si l'on veut un « dossier technique » dont on tirera ensuite quelques enseignements.

Nous avons classé ces images en quatre groupes : le groupe A montre la parfaite articulation défensive des Hongrois fondée sur le principe de la zone et de la couverture. Cela est très net et on étudie plus en détails les raisons de cette bonne organisation, « par l'image ».

Le deuxième groupe de documents met en lumière un certain nombre d'erreurs commises par des Français qui n'en sont guère persuadés lorsqu'on le leur dit et qui auront ainsi l'occasion de réfléchir à ces problèmes avec plus de précision. C'est en somme le chapitre de « ce qu'il ne faut pas faire ». En additionnant les deux : bonne organisation défensive des Hongrois, erreurs de conception des Français, on arrive au troisième groupe de photos qui représentent la conséquence des deux premières causes.

Il ne fait pas de doute qu'en l'occurrence A + B = C.

Enfin, le dernier groupe met en relief la nécessité de travailler à trois.

COMMENTAIRES DE R. VERGNE

Photos de Jacques BOISLEME, Roger KRIEGER, André LECOQ, Robert LEGROS

I

LA DÉFENSE HONGROISE DANS TOUTE SA NETTETÉ

1 Cette image de la défense hongroise illustre parfaitement le principe de la couverture. Constatez l'alignement parfait, « au millimètre », de Matrai, Solymosi, Meszoly et Sipos qui, bien en ligne, enferment le malheureux Goujon et mettent Di Nallo hors-jeu.

2 Le 4-2-4 se joue avec quatre arrières dont deux arrières centraux comme le prouvent péremptoirement Sipos et Meszoly, aidés par Matrai (genouillère) et Sovari (4). Kopa est enfermé, Di Nallo hors du jeu sinon hors-jeu ; Ferrier et Solymosi observent.

3 Nouvelle démonstration de la sécurité défensive des Hongrois : Matrai (2), Meszoly (genouillère), Sovari, assistés de Solymosi (5) et Sipos (à droite) n'ont aucun mal à neutraliser Goujon et Di Nallo.

II

LES FRANÇAIS ET... CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE

1 Bonnel, entre l'avant centre Albert (9) et l'inter Tichy, a un rôle extrêmement défensif.

2 Ferrier monte balle au pied : Rakosi et Sovari (4) reculent intelligemment ; ce raid solitaire sera voué à l'échec.

3 L'erreur de Kopa : il s'obstine à vouloir dribbler Fenyvesi (qui est un attaquant hongrois) alors qu'il dispose cette fois de Ferrier à sa gauche, Bonnel à sa droite et Di Nallo en profondeur.

III

LES CONSÉQUENCES ET LES MALHEURS DE GOUJON

1 Goujon, contré par Matrai, est isolé dans les rets de la défense magyare renforcée pour la circonstance par Fenyvesi (11) et par Rakosi au fond. Kopa n'aura pas la balle.

2 Goujon est de nouveau enfermé dans le système de défense des Hongrois. Il peut encore s'appuyer sur Kopa et éventuellement sur Di Nallo. On constate que la défense hongroise recule.

3 Sipos a beau jeu de rendre inutile la présence de Di Nallo et de Goujon. Ce document prouve surabondamment que l'attaque française s'est avérée bien incapable de déséquilibrer la défense hongroise.

IV

LE (BON) TRAVAIL SE FAIT A TROIS

1 Les Français possèdent là une très bonne base d'attaque avec Ferrier qui va passer à Wendling et pouvait également alerter Kopa et Goujon.

2 Encore une bonne attaque triangulaire des Français : Ferrier possède en Goujon et Di Nallo deux hommes d'appui fort bien placés cette fois ; l'inquiétude de Sipos (6) et de Matrai est évidente.

L'ERREUR DE MARYAN

Voilà la genèse du premier but hongrois : Tichy, qui ne couvre pas très bien sa balle, ne résisterait pas au tacle de Maryan si le Sedanais (dont c'est pourtant l'une des armes principales) avait eu l'idée de le porter. Ce qui montre bien que la défaillance individuelle joue toujours un rôle important, quelle que soit la qualité de l'organisation de jeu. L'intégration de l'individu dans la collectivité, c'est en fait l'un des plus importants problèmes du football, mais aussi des plus passionnants.

CONCLUSIONS PROVISOIRES SUR QUELQUES PRINCIPES

A défaut de démontrer, nous avons essayé de montrer qu'une équipe de football doit se comporter selon certaines lois comme toutes les sociétés d'ailleurs. La défense de zone avec couverture quasi automatique est le premier de ces principes, car il commande tous les autres. Ce n'est certes pas une panacée comme le prouve le but de Di Nallo obtenu malgré une triple couverture des défenseurs hongrois. Mais les exceptions sont faites pour confirmer les règles, non pour les annuler.

Le second principe que l'on a essayé de faire ressortir de l'étude de ces documents concerne la transmission du ballon : harmonieuse chez les Hongrois, syncopée chez les Français. Le cinéma ou une série de photos-robots rendraient évidemment mieux les erreurs commises par les Français. La transmission de la balle, c'est l'équivalent de la circulation sanguine dans le corps humain. Si l'irrigation sanguine se faisait par à-coups, on arriverait précisément à la syncope. Lorsque Kopa réclame le ballon, il a raison, mais il a tort de croire que ses partenaires ne sont pas dans le même état d'esprit que lui. Plus le ballon circulera vite, plus Kopa l'aura souvent et ses partenaires également.

La troisième remarque positive concerne les « conditions de travail ». Celui-ci doit toujours s'effectuer à trois. Ce chiffre « trois » représente en fait la véritable cellule de l'équipe. Ce chiffre n'est pas énoncé par hasard : c'est pour permettre au porteur du ballon d'avoir toujours un double choix possible dans la passe. C'est pourquoi également, et en corrélation avec ce principe, le « troisième homme », qui n'a pas la balle, joue cependant un rôle très important dans la transmission de celle-ci.

La conclusion de cette petite étude est fort simple : lorsque les « Tricolores » auront assimilé ces quelques principes de base et qu'ils les appliqueront systématiquement, l'équipe de France commencera à avoir un style, un caractère qu'elle n'a pas encore en ce moment. Les résultats viendront alors d'eux-mêmes comme les effets d'une cause et non pas à la suite d'un heureux concours de circonstances.

L'ENQUÊTE DU MOIS

ROUEN ET QUEVILLY A L'AVANT-GARDE DES 6.000 CLUBS FRANÇAIS

JACQUES PATUREL : tout l'équilibre du F.C. Rouen.

ROUEN et ses environs immédiats, Sotteville, Oissel, Saint-Etienne, Bois-Guillaume, Mont-Saint-Aignan, Déville, Maromme, Petit et Grand-Couronne, Petit et Grand-Quevilly... constituent une agglomération d'au moins 320.000 âmes. C'est l'une des dix plus importantes de France. Elle « nourrit » deux clubs de football de conceptions très différentes, opposées même, mais que l'on peut qualifier l'un et l'autre de clubs-phares.

L'un, le Football Club de Rouen, est professionnel. Il a connu entre 1933 et 1939 une période incomparable grâce à une ligne d'avants si exceptionnelle avec ses Rio, Nicolas, Lherminé... qu'elle fut surnommée « l'attaque mitrailleuse ». Mais les déboires succédèrent à cette heure de grandeur et le vieux F.C.R. tente de réagir énergiquement, grâce à des solutions modernes.

L'autre, l'U.S. Quevilly, est amateur et même farouchement amateur. Son statut se rapproche un peu du club corporatif, non du club corporatif qui appelle à lui quelques joueurs en renom pour présenter une équipe de façade, mais du club corporatif dont les joueurs sont pris dans un personnel qui travaille effectivement et efficacement, du club corporatif qui fait passer la promotion sociale avant toute autre considération.

ROUEN CLUB PILOTE POUR TROIS ANS

DANS trois ans, le F.C. Rouen enverra peut-être une lettre de remerciement à son voisin, le vieil H.A.C. Du moins pourra-t-il le faire si l'expérience qu'il entreprend réussit.

Français, qui n'avez pas la mémoire courte, vous vous rappelez certainement qu'en mai dernier il fut très sérieusement question d'une fusion entre le F.C.R. et le H.A.C. Le club ainsi formé se serait appelé le Football Club de Normandie. Il aurait été administré par des industriels d'envergure tant du Havre que de Rouen. La municipalité rouennaise s'était déclarée favorable à ce projet et avait même promis une aide financière. En revanche, les assemblées générales des deux clubs se montrèrent hostiles à la fusion et les beaux projets furent remis dans leurs cartons.

Le F.C.R. ne se résigna pourtant pas à l'immobilisme.

Lorsque M. Paturel, qui possède un gros cabinet d'assurances, prit la succession du Dr Duchesne à la présidence du club, il s'aperçut que la situation financière était extrêmement précaire, comme celle de neuf sur dix des clubs pros, hélas !

PAR JEAN CORNU

« La Ligue s'est organisée, socialisée pour les joueurs qui touchent en général de bons salaires, dit le président rouennais ; mais les recettes des clubs n'ont pas suivi. Il est impossible de songer à vivre normalement avec un déficit d'exploitation de 25 à 30 %. Comme il n'est pas question de faire un pas en arrière, sur le dos des joueurs, il apparaît indispensable de s'organiser autrement. »

TROIS SUJETS DE REFLEXIONS

Les Rouennais ont réfléchi à la question.

Ils se sont aperçus qu'ils étaient propriétaires de leur terrain et de leurs installations, mais que celles-ci étaient si petites, si inconfortables qu'elles leur faisaient « manger » plus d'argent qu'elles ne leur en rapportaient. Qu'est aujourd'hui une tribune de 800 places dont 200 au moins sont occupées chaque dimanche par des « invités obligatoires » ? Rouen pouvait accueillir 20.000 spectateurs, mais dans

SUITE PAGE 42

GILBERT MILLE : tout l'enthousiasme de l'U.S. Quevilly.

Cette carte de Rouen et de sa banlieue montre que les terrains du F. C. Rouen et de l'U. S. Quevilly sont situés tous les deux sur le territoire de la commune du Petit - Quevilly.

Ces deux clubs ont leurs terrains situés sur la même commune, Petit-Quevilly. Le stade Robert-Diochon (ex-Les Bruyères) et le stade Amable-Lozai (ex-Porte de Diane) ne sont pas éloignés de deux kilomètres. C'est un fait bien connu : les rivaux les plus acharnés sont ceux que sépare un simple mur mitoyen. F.C.R. et U.S.Q. n'échappent pas à la règle, encore que leur rivalité soit moins vive qu'elle ne le fut voilà quelques années.

Le F.C.R. fut longtemps le club de la bourgeoisie rouennaise : Rio, Nicolas, Heutte, par exemple, quittèrent l'équipe du lycée Corneille pour endosser le maillot des « diables rouges ». L'U.S.Q. fut toujours le club de la banlieue, le club populaire. Avant le professionalisme, les deux clubs se partageaient la vedette rouennaise. De 1933 à 1945, le F.C.R. tira la couverture à lui ; mais depuis la libération l'U.S.Q. devint le « pape » des amateurs, remportant le C.F.A. en 1954, 55 et 58, et collectionnant sur les pros les victoires en Coupe de France.

C'est sur l'organisation exemplaire de ces deux clubs que nous vous convions à vous pencher ; c'est l'intimité de ces deux clubs que nous vous invitons à partager.

Ils sont à l'avant-garde...

QUEVILLY DES FOOTBALLEURS ET DES HOMMES

C'EST un homme carré, impeccable d'allure : un arrière central genre anglais devenu businessman, qui nous regarde d'un œil moqueur ou scrutateur, on ne sait.

Les journalistes, il les aime bien, mais il s'est enguirlandé avec tous, car Gilbert Mille, vice-président de l'U.S. Quevilly, a son franc-parler, en paroles comme en gestes, il fonce, mais pas comme un taureau. L'homme est un redoutable debater, un homme formé au contact d'autres hommes, de toutes conditions. Aujourd'hui encore il n'aime pas être dribblé.

« Qu'est-ce que l'U.S. Quevilly ? »

Stupéfaction visible, comme si nous avions demandé à un Rémois ce qu'était le champagne.

« Quevilly, c'est ça... »

Ça, c'est un large cadre représentant une équipe de football, une reproduction du challenge récompensant le champion de France et une photo d'un homme resemblant beaucoup à Churchill, c'est M. Amable Lozai. J'en fais la remarque...

« Oui, d'ailleurs on le surnommait « le Churchill du football », c'était un patron... »

Histoire merveilleuse contée en quelques phrases : en 1902, M. Lozai était chaudronnier et amoureux de ce nouveau jeu. Il créa l'U.S. Quevilly avec quelques amis qu'on estimait aussi farfelus que lui. Mme Lozai lavait les équipements, raccommodait les bas.

Jamais « Churchill » ne désespéra. Il est mort multimillionnaire. Son club est le roi du football normand. Mme Lozai ne lave plus les maillots depuis très longtemps. Elle est présidente par succession légitime et cette alerte octogénaire accompagne encore ses footballeurs en déplacements. Quand elle n'exercera plus, ce sera sa fille, Mlle Hélène Tron-Lozai (tout son père), qui lui succédera.

Les Etablissements Lozai, c'est

SUITE PAGE 42

PHOTOS AIMÉ DARTUS
CARTE DE ROLD

PAR TONY ARBONA

N'oubliez pas que les piles MAZDA
LUMIÈRE BLANCHE
éclairent plus blanc, donc mieux, plus loin, et vous assurent
sécurité économie

PILES MAZDA CIPEL

PUB

ROUEN

des conditions si incommodes que la décence interdisait au F.C.R. de dépasser un certain prix de places.

Ils se sont rappelés que la municipalité rouennaise était prête à soutenir financièrement un club qui serait administré sérieusement par une équipe d'hommes valables ayant fait leurs preuves dans la conduite de leurs affaires.

Ils ont abondé dans le sens proposé par M. Vieuxbled, un ancien du Red Star de Lucien Gamblin et de Paul Nicolas, un homme qui s'est toujours intéressé au sport et au sort des autres hommes puisqu'il est à l'Inspection du travail. M. Vieuxbled a des tournures de phrases à la Mao Tsé-toung : « Une équipe doit être dans sa ville comme un poisson dans l'eau. Elle doit faire corps avec son économie, avec son industrie. »

BON POUR LA NORMANDIE BON POUR ROUEN

M. Paturel s'en est donc allé trouver Me Tissot, maire de Rouen, et lui a posé la question :

« Seriez-vous prêt à accorder au F.C.R. les facilités que vous sembliez disposé à offrir au F.C. Normandie ?

— Tout à fait d'accord, répondit le maire, à condition que vous me présentiez un comité d'administration de votre club tout à fait valable. »

Le F.C.R. procéda donc à sa réforme intérieure. Il fit adopter, par l'assemblée générale du club, le principe de la création d'un comité d'administration, autonome pour la gestion des pros, qui remplace le fameux et traditionnel « comité des gestion » des sections professionnelles de clubs omnisports.

Dans ce comité de onze membres entrent quatre industriels qui ont large pignon sur rue et compte bien garni en banque. Ces quatre personnalités tiennent, paraît-il, à leur anonymat. En tout cas, Me Tissot les a reconnus, parfaitement valables et c'est bien l'essentiel pour le F.C.R.

UNE GARANTIE DE RECETTES...

1° Il va bénéficier immédiatement de l'apport d'une certaine masse d'argent frais ; or, parodiant une parole célèbre, il est possible de dire « faites-moi de bonnes finances, je vous ferai une bonne équipe », même si en football il faut un peu plus que de l'argent pour bâtir et forger une bonne équipe.

2° Il va trouver une certaine tranquillité financière, tranquillité qui repose sur une promesse et une réalité prochaine.

La promesse : la municipalité a garanti — et pendant trois ans, semble-t-il — une recette minimum au F.C. Rouen. Supposons qu'elle ait fixé ce plancher à 50.000 NF (1) : le F.C.R. aura l'assurance d'encaisser au moins 50.000 × 18 = 900.000 NF à la fin de la saison pour ses seuls matches de championnat. L'accord entrant en vigueur début décem-

(1) Nous ne garantissons pas ce chiffre. Il est SUPPOSÉ ; mais la réalité ne devrait pas être très éloignée.

SUITE PAGE 44

QUEVILLY

une des firmes les plus importantes de la Basse-Seine. L'U.S. Quevilly, c'est trois titres de champion, finaliste de Coupe de France et une multitude d'autres succès.

Pour nous raconter cette belle histoire, Gilbert Mille s'est quelque peu attendri. C'est un peu sa vie qu'il évoque, car lui, Lillois, employé de chemins de fer, est devenu Normand et fondé de pouvoirs de la firme Lozai parce qu'un jour le « patron » le remarqua sur un terrain de football.

« Dans le monde du football, on dit couramment que sans la firme Lozai l'U.S.Q. n'existerait pas car les joueurs sont payés par elle. Pourtant ils sont amateurs ?

— C'est très exact, les Etablissements Lozai paient leurs joueurs... »

Mille jubile, marque un temps d'arrêt et ajoute : « ...Ils leur délivrent d'ailleurs des fiches de paie régulières, car il faut préciser que tous ces joueurs sont employés ou ouvriers. Et, attention, il ne s'agit pas d'emplois fictifs. Vous irez dans nos bureaux, sur nos chantiers, vous serez libres de vous informer, de les interroger... »

Celui qui figure très bien la « magnéto » de cette grande machine industrielle, sportive, commence à crépiter. Il sent très bien qu'il n'a pas convaincu tout à fait ce journaliste curieux. Alors il attaque, parle, explique, précise :

« M. Lozai avait voulu monter son affaire dans un esprit amical, le football lui apportait le liant indispensable aux hommes pour mieux vivre en équipe. Quand il avait besoin d'un ouvrier ou d'un employé il le choisissait parmi ses footballeurs. Aujourd'hui, le gérant de la société est M. Breton, un ancien footballeur. Il était venu de Lille jouer une partie de football avec son équipe des Arts et Métiers, le « président » offrit une place à cet ingénieur qui jouait si bien.

En 1962, les places de cadres ou de maîtrise comptent d'anciens ou d'actuels footballeurs, car M. Lozai a toujours pensé qu'un sportif était d'un rendement plus grand par son esprit compétitif à n'importe quel poste pourvu qu'il soit doué pour le tenir. »

Aujourd'hui, les choses se passent encore comme en 1930 ou 1950 : un joueur veut devenir Quevillais, il se présente à Gilbert Mille, qui le jauge d'abord sur sa valeur d'homme, de travailleur. Il est mis dans l'atelier ou le bureau et ses supérieurs l'apprécient. Si l'homme est valable il est conservé, adopté par la grande famille de l'U.S.Q., dans le cas contraire, serait-il un Pelé en puissance qu'il serait prié d'aller exercer ses talents ailleurs (le cas s'est produit quatre ou cinq fois).

La promotion humaine prend toujours le pas sur la promotion sportive.

On veillera plus spécialement sur le footballeur-qui-a-une-profession, il suivra, s'il le faut, des cours de perfectionnement, il sera aidé au maximum pour gravir rapidement les échelons de sa spécialité. Il bénéficiera d'un appartement et participera à toutes

SUITE PAGE 44

Les éliminations rénales acides au cours du sport

Le rein est le seul organe qui puisse éliminer certains acides. Lorsque ceux-ci sont produits en plus grande quantité, on constate l'accroissement dans l'urine du taux des phosphates acides et de l'ammoniaque. Ce mécanisme est très sensible et contribue au maintien de la constance du milieu intérieur. Or, l'homme soumis à un régime normal est menacé d'acidose du fait de son métabolisme et de son régime alimentaire. Il doit donc posséder de bons reins.

Au cours des efforts musculaires du sport, l'organisme doit faire face à une production considérablement accrue d'acides qui doivent être éliminés par les urines. Certes, la capacité d'élimination rénale est très grande ; les reins sains possèdent une souplesse qui leur permet de s'adapter à un régime de pointe comme au régime de croisière. Toutefois, il est nécessaire, pour les ménager, de leur fournir une certaine quantité d'eau de dilution pour leur permettre d'assurer convenablement leurs fonctions. Une hydratation normale de l'organisme doit compenser les pertes sudorales et permettre un débit urinaire suffisant, sous peine de voir apparaître une insuffisance rénale fonctionnelle, certes généralement passagère et régressive, mais qui fait obstacle à une bonne et rapide récupération. C'est pourquoi les sportifs tout particulièrement doivent boire à leur soif.

Mais il est indiqué d'étancher sa soif avec une eau de bonne qualité, qui possède des propriétés diurétiques et désintoxicantes dont l'eau d'Evian est le type.

Docteur R. COPIN.

UNI-A.G.P.P. 1326

EVIAN

l'eau du sportif

retarde l'apparition de la fatigue et diminue sa durée. Elle accélère la RÉCUPÉRATION APRÈS L'EFFORT. Le calcium et le magnésium ionisés qu'elle contient facilitent la RÉOXYGÉNATION MUSCULAIRE et évitent les contractures.

tous les entraîneurs et tous les athlètes le savent, l'eau du sportif pratiquant c'est EVIAN

Record Mondial de vente : 330 millions de bouteilles en 1961.

si pure si légère!

AFFICHES ILLUSTRÉES GRATUITES
pour annoncer vos matches sur simple demande à : Sté des Eaux d'EVIAN Sce Publicité . EVIAN (Hte-Savoie)

ROUEN

bre, le club normand pourra désormais bâtir ses prévisions sur un budget stable et sérieux — même si le minimum garanti est inférieur à celui que nous avançons.

...ET DES INSTALLATIONS

La réalité prochaine : le F.C.R. a cédé terrain et installations à la municipalité rouennaise ; celle-ci, en revanche, lui construit une tribune de 3.800 places confortables, remplaçant la vieille tribune exiguë de 800 places inconfortables. Cette construction sera terminée pour la saison prochaine. Alors commencera l'édification d'une autre tribune couverte, face à celle-ci. Le stade Robert-Diochon sera doté ainsi d'installations dignes d'un véritable club professionnel. Sa capacité n'en sera pas tellement augmentée (23.000 places peut-être au lieu de 20.000), mais le confort en sera hautement apprécié. Et qui dit confort dit, à qualité égale de spectacle, meilleure moyenne de spectateurs et meilleure moyenne de recettes.

3° Rouen fut l'un des plus ardents combattants pour le « non! partage » des recettes, car sous l'impulsion de M. Vieuxbled, il espère faire démarrer son plan de pénétration du football dans toutes les branches de l'économie rouennaise. Le F.C.R. se propose de lancer prochainement son « opération socios » auprès des comités d'entreprises et l'entrée au comité de quatre industriels doit faciliter cette opération ; d'autre part, tirant une véritable traite sur l'avenir, il pense ouvrir largement et gratuitement ses portes aux scolaires et aux apprentis à l'occasion de certains matches.

DERRIERE : LE MECENAT DEVANT : LA SOCIETE ANONYME

Ce statut nouveau que se donne le F.C.R. ne constitue peut-être pas une révolution, mais à coup sûr une évolution du club qui s'éloigne du mécénat et se rapproche de la société anonyme, car les industriels rouennais ayant pris place au comité d'administration semblent disposés à faire marcher le club comme une affaire et non comme une amicale en perpétuel déficit, qui vit en tirant les cordons de sonnette à gauche et à droite.

L'expérience devrait dire, avant trois ans, si un professionalisme sérieux est viable, non seulement à Rouen, mais dans toute la France.

Pendant trois ans, Rouen sera une sorte de ville-étalon. Il faut vraiment la suivre de très près.

◀ Les professionnels rouennais sur le terrain sous l'autorité de Max Schirchin (à droite).

Les amateurs quevillais à l'atelier comme Lelong (à gauche) et Leseille. ▶

QUEVILLY

les primes et aux bénéfices de la firme.

Quand il ne jouera plus en l'équipe fanion, il conservera son emploi, ses avantages, mais il restera U.S.Q. dans les équipes inférieures ou alors accompagnera les jeunes ou se rendra utile. Des joueurs qui participèrent à la finale de Coupe de 1928 sont encore là.

Et puis tout cela s'est su, on vient et on écrit d'un peu partout à l'U.S.Q. pour offrir ses services professionnels en même temps que sportifs. Voilà pourquoi le secrétaire général du club Bernard ne manque ni de travail ni de collaborateurs.

A ces « offres de services » d'adultes s'ajoute le recrutement naturel par le Collège technique de Quevilly et tout petit mousse veut devenir footballeur à l'U.S.Q., et il y a aussi les gosses. Ils sont une centaine le jeudi à jouer avec Bernard Antoinette et Pierre Arroyo, les deux responsables (et anciens joueurs évidemment), eux aussi employés chez Lozai.

Bref, actuellement, l'U.S.Q. est leader en C.F.A., mais toutes ses treize équipes inférieures sont également en vedette avec leurs 200 licenciés.

ON PAIE LES COTISATIONS

Benjamin Remacle, l'ingénieur, lui aussi vice-président, est arrivé pendant cet exposé de Gilbert Mille. Il est d'accord. Tout le monde est d'accord chez Lozai quand il s'agit de l'U.S.Q.

Football et travail s'imbriquent dans cet extraordinaire ensemble « Ateliers et Chantiers de la Basse-Seine-U.S. Quevilly ». Quand un footballeur vieillit il laisse sa place dans l'équipe mais dans son travail, il succède à un collègue promu à un rang supérieur. Il pourra être nommé sur des chantiers extérieurs (la firme avait même une succursale à Alger), ainsi se crée la ventilation professionnelle et sportive.

La firme Lozai emploie 1.000 personnes environ, sur ce nombre 150 environ appartiennent à l'U.S.Q., c'est-à-dire que la saturation n'est pas pour demain.

Il y a des choses assez extraordinaires dans ce club :

— Il ne reçoit que 150.000 AF de subvention municipale.

— Tous les joueurs paient leur cotisation.

— Aucune vedette du football n'est exempte de travaux supplémentaires ou fatigants si le chantier l'exige, même la veille d'une rencontre capitale.

Footballeur d'accord, mais travail d'abord : telle pourrait être la devise Lozai-Quevilly.

PROFESSIONALISME OUI, SAUF..

— Quel bénéfice tire la firme Lozai de cette politique du football ?

— Bénéfice, peut-être, mais surtout sacerdoce. M. Lozai voulait que les sportifs soient avant tout des hommes valables, il a voulu leur en donner les moyens. Il s'est aperçu ensuite qu'un footballeur, dans son métier, était d'un rendement plus grand et qu'il participait entièrement à l'amélioration de la grande famille qu'il a toujours voulu fonder avec ses employés...

Il était réjouissant d'écouter ces deux hommes : Mille et Remacle, le fougueux complété par l'homme calme. Les deux jouent encore au football à l'orée de la cinquantaine.

Mille est à 6 heures du matin à l'entraînement de ses équipiers, il connaît ses hommes autant qu'Antoinette, l'entraîneur.

C'est lui qui décide avec l'ancien international de l'équipe du dimanche. L'opinion de l'homme de la touche complète celle de l'homme du milieu du terrain.

— On dit que vous êtes un ennemi juré du professionalisme en football ?

— Le terme est peut-être un peu fort. Disons que je n'aime pas le professionalisme tel qu'il existe. Mais je ne m'oppose pas à faire muter un de mes joueurs s'il le désire, je le guide dans son choix. Je ne pourrais jamais me mêler à la direction d'un club professionnel...

— Pourquoi ?

— Parce que je suis trop imprégné de l'idéal Quevilly tel que M. Lozai l'envisageait, ne me forcez pas à faire le procès du football professionnel français.

— Il est de notoriété publique que vous ou l'U.S.Q. aviez comme « ennemi intime » votre voisin le F.C. Rouen avec qui vous avez rompu souvent des lances. Pourquoi ?

— Ce fut vrai il y a quelques années, aujourd'hui nous entretenons de meilleures relations de voisinage. Il y a quelque chose d'horripilant : l'équipe amateurs d'un club professionnel. Non, ce ne sont pas des amateurs. Ils sont là en réserve des pros, avec leur même état d'esprit, souvent sans profession. La meilleure preuve en est qu'un amateur de club professionnel n'est pas libre de changer de club s'il veut aller dans une autre formation ayant une équipe pro, son club a droit de regard et de dédommagement. A Quevilly, si un joueur devient professionnel, le club a droit à une prime forfaitaire de 100 ou 300.000 fr. au maximum ; s'il est amateur à Rouen, il sera vendu au prix fort.

De plus l'équipe amateur d'un club pro fausse le championnat. Quand par exemple Rouen joue contre Quevilly c'est le gratin rouennais qui est aligné pour ce match de prestige. Quand Rouen joue contre un autre club, il alignera peut-être une équipe amputée d'éléments susceptibles de jouer avec les pros.

L'équipe amateurs d'un club pro, de par les ponctions faites par l'entraîneur des pros, est d'une valeur variable chaque dimanche, donc il se trouve des adversaires favorisés.

« Le remède ?

— Créer pour les clubs pros une compétition pour leurs équipes réserve - amateurs - pros et qu'on ne les mêle pas aux amateurs... Les amateurs, les voilà... »

C'étaient Lelong, Poldon, Ferrand, Durecu, Mefer, Mao, Portello, Hidalgo, Fabre que nous venions de surprendre dans leurs fonctions de comptable, agent technique, soudeur, mécanicien. Nous terminions notre entretien dans un décor lunaire d'un complexe pétrolier, sur le port de Rouen, parmi des milliers de tuyaux, cuves, bacs.

Partout des garçons au travail, au bord de l'eau, en salle, en plein air. Dans les coins besogneux de Rouen il y a le label des Etablissements Lozai et partout aussi des gars de l'U.S. Quevilly.

Ces hommes sont heureux, ils savent être armés pour leur départ dans la vie : ils jouent au football et ils ont un bon métier. S'ils veulent partir, M. Mille leur donnera l'exeat (on peut les compter sur les doigts d'une main, ceux qui sont partis).

« ...Nous sommes en tête du championnat, M. Mille est content et il nous le dit, comme il rouspétera s'il n'est pas satisfait. Le club a eu 25 billets pour Reims-Austria, M. Mille nous les a offerts et on nous emmènera gratuitement à Paris... »

Le fougueux « patron » de l'U.S.Q. se dépeint par ce geste : il paie les places pour ses joueurs et loue pour lui et sa famille d'autres billets payants.

Mais s'il est allé voir Reims-Austria, c'est parce que ce soir-là le F.C. Rouen ne jouait pas.

Car il ne rate pas une rencontre de ses voisins, toujours en payant sa place.

LE F. C. ROUEN 62-63

De gauche à droite, accroupis : DESTRUMELLE, LEGRAND, LACHOT, DALLA CIECA, BURON ; au deuxième rang : BRUAT, MANOLIOS, PHELIPPON, POULAIN, MEYER, TOURNIER.

PHOTO ANDRE LECOQ

ROUEN - QUEVILLY

FOOTBALL SPORT

DE BASE...

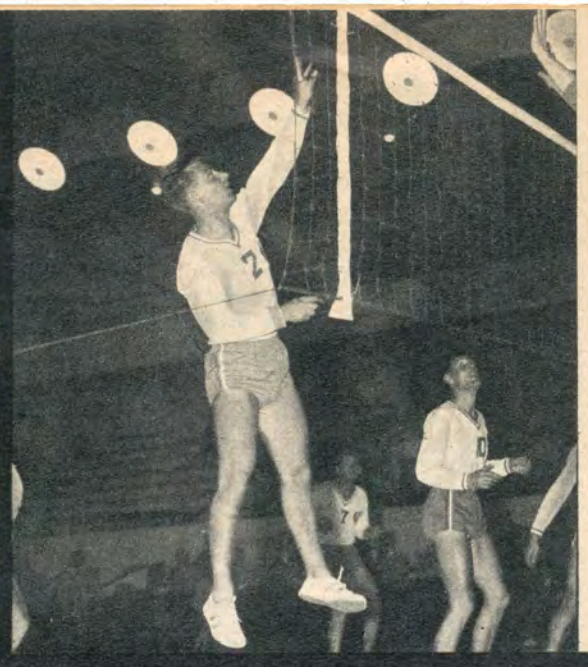
...affirment l'ex-international Antoinette et Arroyo, les deux entraîneurs de l'U.S. Quevilly. Chaque semaine ils retrouvent, sur le terrain, une centaine de gosses épris de grand air et de liberté, fous de joie avec un ballon rond dans les pieds. L'avenir du club normand est assuré, mais avec lui celui d'un football régional en plein essor et aussi celui d'un football français qui peut vraiment voir l'avenir en rose.

PHOTO AIME DARTUS

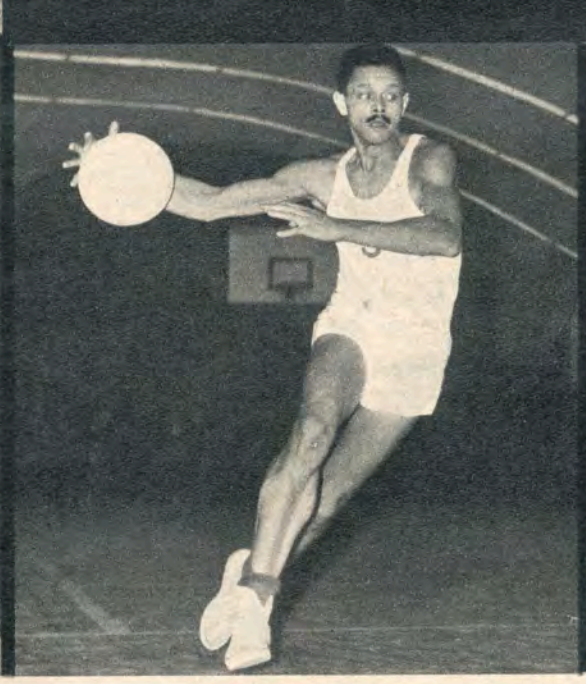
LE TOULOUSE F. C. 62-63

De gauche à droite, accroupis : EDIMO, MAHI, SCHULTZ, REDIN, DORSINI ; au deuxième rang : MOUTHON, BOUCHER, ROUSSEL, SIMON, BRYCH, BOCCHI et l'entraîneur DELADERIERE.

PHOTO JACQUES BOISLEME



TOUS LES CHAMPIONS SONT DES FOOTBALLEURS !



TOUT le monde a frappé dans un ballon. Riche ou pauvre, célèbre ou anonyme, grand ou petit, tout homme a joué au football à un moment de sa jeunesse. C'est le jeu le plus naturel du monde et c'est pourquoi il est universel. Les grands champions n'échappent pas à la règle. Ils ont réussi dans une autre discipline sportive, mais ils ont un passé football, ils parlent toujours football. La preuve, « **Football Magazine** » vous la donne ce mois-ci avec quelques exemples traités par des spécialistes. Du champion du monde cycliste Jean Stablinski à l'athlète Guy Lagorce (qui parle à la fois comme journaliste et comme sprinter), vous verrez avec quel intérêt parfois passionné chaque vedette parle du football et essaie de le comparer techniquement au sport qui a fait sa gloire.

STABLINSKI

CHAMPION DU MONDE CYCLISTE SUR ROUTE

" HUIT JOURS D'HOPITAL POUR UN BUT "

JEAN STABLINSKI, l'actuel champion de France et du monde de cyclisme, n'a pas échappé à la règle quasi générale. Il a, bien entendu, commencé par taper dans un ballon. Certes, ses premiers ébats sportifs n'ont jamais eu d'autre cadre que des terrains vagues où se jouaient — que dis-je, se disputaient ! — d'officieux mais non moins farouches matches inter-écoles dans la région de Saint-Amand-les-Eaux, non loin de Valenciennes. Jean répondait alors à son véritable nom de Stablewski. Mais sans doute manifestait-il déjà, chaque jeudi, son tempérament généreux et son esprit évident de collectivisme, qui devaient présider à la

gloire de Jean devenu Stablinski sous la plume de journalistes en mal de « francisation ».

Pourquoi Stablewski, le petit avant centre au style à la fois fruste et percutant, préféra-t-il exercer officiellement ses qualités de « battant » sur une bicyclette de course plutôt qu'à l'aide d'un ballon de football ?

« Tout simplement parce que le vélo était utilisé comme moyen de locomotion pour aller à Lecelles, distant de quelque dix kilomètres, aux réunions de l'Harmonie (**Jean est un accordéoniste émérite**). Ce déplacement répété deux ou trois fois chaque semaine donna vite prétexte à des sprints échevelés Comme mon meilleur copain était de la partie, il n'eut guère de mal à me convaincre de tenter ma chance dans les courses de kermesses auxquelles il participait déjà lui-même. »

Le plus difficile pour Jean Stablinski fut de convaincre sa maman d'accepter le transfert du foot au vélo. La brave dame fut si réticente qu'un jour elle brisa à coups de marteau le rutilant guidon de course monté secrètement sur le vieux « clou » d'occasion. Mais cela est une autre histoire. On sait depuis que l'obstination fait aussi partie du caractère de Jean.

Stablewski, devenu Stablinski, a toujours conservé de bonnes relations avec le football. Il lui consacre même une bonne partie de ses loisirs hivernaux. On peut le voir mêlé à la foule de Valenciennes et parfois aussi à celle de Lens ou encore à celle de Nice et de Monaco en période d'entraînement azuréen.

En bon voisin, Stablinski concède qu'il « supporte » volontiers Valenciennes. Il trouve dans l'équipe de V.A. le reflet de son propre tempérament : cette joie de jouer, cet esprit de corps qui aident à s'élever parfois au-dessus de soi-même. Et puis V.A. lui a procuré le souvenir le plus marquant en matière de football. Laissons Stablinski le raconter lui-même :

« Un jour, lors d'un match entre supporters de V.A., j'ai repris du service, si l'on peut dire, comme avant centre. Ce jour-là, j'ai même marqué mon but. Mais je me suis tellement livré que je n'ai jamais peut-être ressenti un si grande fatigue. Si bien que, le lendemain, je me suis présenté au centre militaire, où j'avais été rappelé pour une période, au prix d'évidentes difficultés. Le major consulté m'a expédié pour huit jours à l'hôpital où l'on a diagnostiqué un zona à l'épaule. Ce match-là, croyez-moi, je ne suis pas près de l'oublier... »

Jean Stablinski a prononcé ces paroles sans la moindre animosité. Il continue de vouer au football tout entier une passion sans faille et à Raymond Kopa une admiration sans borne. Il continuera d'assister aux matches de V.A. et à quelques autres.

Du moins chaque fois que ses obligations de champion du monde lui en accorderont le loisir.

ROBERT SILVA.

BOUQUET — INTERNATIONAL DE RUGBY XV

" JE ME SUIS TROMPÉ DE BALLON "

JACKY BOUQUET, c'est tout le rugby. Il est solide, rapide, plaque sec, possède toujours un drop en réserve au bout de sa semelle, sa feinte de passe est admirable, c'est le roi de l'interception et il a un tempérament de feu sous son apparente réserve timide. Mais, après tout, il a de qui tenir puisque son père, Jean Bouquet, était le joueur protée du XV de Romans, opérant aussi bien à l'ouverture, au centre, à l'aile ou à l'arrière.

Pourtant, l'attaquant de charme du XV de France, l'enfant prodige que les sélectionneurs remarquèrent alors qu'il n'avait pas vingt ans et qu'il opérait dans la modeste équipe de Bourgoin, a failli faire le désespoir de son champion de père.

Celui-ci, une fois sa retraite prise, fut choisi pour diriger l'équipe de Romans, un fameux ensemble qui comprenait, voilà une bonne décennie, des avants de grande réputation tels que Robert Soro, François Soro, Lolo Mazon, Bigorre, Urquizu ou Bautista. Dès que Jacky eut fait ses premiers pas, son père lui mit un ballon ovale dans les mains. Il n'y a rien de tel pour coller le virus du rugby à un gamin. Pour Georges, l'aîné, cela avait bien marché et personne désormais, de Romans à Bourg-de-Péage, ne parvenait mieux que lui à « fusiller » une paire de chaussures ou à déchirer son pantalon, de la bonne graine, quoi.

Les premières inquiétudes que Jacky inspira à son père naquirent le jour où, au lieu de se bagarrer avec les autres gamins, il alla jouer à la poupée avec les filles du voisinage. Doublement inquiétant car, selon l'expression consacrée, «le rugby n'est pas un jeu de fillettes ».

Pour tenter de stopper le mal, le père Bouquet fit couper les boucles d'or de son gamin. Cela provoqua de grandes lamentations dans la famille, mais cela ne changea nullement le penchant naturel du petit Jacky pour **faire au ciel pour avoir un gar**les jeux calmes.

« Mais qu'est ce que j'ai pu çon de cette espèce », se lamentait Jean Bouquet.

En classe, il travailla mal et papa Bouquet crut enfin à l'épanouissement de son fils.

« Alors, Jacky est un vrai petit démon », demanda-t-il à l'instituteur, son ami Roger Mouret, avec un certain contentement. Déjà papa Bouquet voyait son rejeton tirer la queue du chat du gardien, jeter des boules puantes, descendre la rampe d'escalier à califourchon ou pocher l'œil de son voisin. Hélas, il lui fallut déchanter, Jacky travaillait peu parce qu'il rêvait beaucoup.

Enfin, un jour vint la grande nouvelle. Roger Mouret l'instituteur alerta le père Bouquet. Surpris dans une de ses rêveries, Jacky avait révélé qu'il rêvait du stade.

« Enfin, soupira papa Bouquet, **mon sang de sportif coule dans ses veines. »**

Hélas ! Jean Bouquet n'était pas au bout de ses déceptions. Aussitôt inscrit à l'Union Gymnique Romanaise, Jacky devait lui procurer une cruelle désillusion. Quelques semaines plus tard, en effet, un dirigeant du club vint lui dire : **« Tu sais, ton gosse, c'est une vedette, ça fera un avant centre du tonnerre. »** Jean Bouquet en eut le souffle coupé. Son fils footballeur ! Quel soufflet pour l'entraîneur de la glorieuse équipe de rugby de l'U.S. Romans !

« C'est vrai que j'aime le foot, reconnaît encore Jacky Bouquet, **et je crois que j'aurais aussi bien réussi dans ce sport que dans le rugby, car j'avais un bon dribble et un shot puissant. Mais mon père ne voulait pas entendre parler de ballon rond. Si je jouais au football le dimanche au lieu de jouer au rugby, le jeudi j'étais privé de cinéma, alors je suis allé au rugby et j'ai été conquis. A 16 ans je jouais déjà en première, cette fois mon père était comblé. Je ne regrette pas mon extérience de footballeur car c'est sans doute grâce à elle que j'ai acquis un bon coup de pied. D'ailleurs, je vais vous faire une confidence : à l'entraînement du C.S. Vienne, c'est souvent que j'organise une partie de football... »**

HENRI GARCIA.

BERTAGNOL — INTERNATIONAL DE VOLLEY-BALL

" JE ME DÉSINTOXIQUE AVEC LE FOOTBALL "

IL était une fois à Paris un petit garçon blond prénommé Alain. Son père, un passionné de football, avait déjà fait de son fils aîné Marc un talentueux footballeur. Marc était devenu un gardien de but de l'équipe première du Red Star. Il était donc tout à fait normal que le second fils suivît le même chemin, celui qui conduisait au stade de la Porte de Saint-Ouen. Un beau jour, le jeune Alain se retrouva donc, chaussures à crampons aux pieds, en équipe minimes du club audonien.

Et que pensez-vous qu'il advint de ce footballeur en herbe ?

Devint-il un champion ? Oui. Un international ? Oui, et même capitaine de l'équipe de France, non de football comme on pouvait s'y attendre, mais de celle de volley-ball !

Tout cela n'est pas un conte, ni une farce, mais le récit de la carrière sportive d'Alain Bertagnol, l'un des plus brillants volleyeurs français.

« J'aimais le football et je l'aime toujours, nous a-t-il confié, mais, que voulez-vous, j'ai toujours eu un solide esprit de contradiction.

Comme il y avait déjà un crack footballeur dans la famille, j'ai voulu faire autre chose. J'ai alors tâté au basket, puis au volley-ball, pour finalement me consacrer à ce sport.

Le football, je ne l'ai pour autant jamais complètement abandonné.

Au Bataillon de Joinville, avec Heutte, Taillandier, Tylinski, Ferrier et autres footballeurs qui étaient comme moi sous les drapeaux, nous avons fait des matches acharnés et des parties de tennis-ballon mémorables. Je tenais à prouver à ceux que l'on appelle les « manchots » que les « culs-de-jatte » de volleyeurs savent aussi taper dans un ballon avec leurs pieds.

Durant l'été, au village de vacances Sport et Repos, à Cecina en Italie, je me désintoxique du volley en participant au Tournoi de sixte et aux matches qui opposent la sélection du village aux équipes italiennes voisines. Il y a de l'ambiance, je vous le jure. Bien entendu, je suis avec beaucoup d'intérêt le championnat de France de Première Division. En tant que Racingman , je dois vous avouer que la saison dernière j'ai souffert jusqu'à la dernière journée et plus encore... après.

Je conserve d'ailleurs des contacts permanents avec les footballeurs, c'est mon métier qui me le permet. Je suis en effet masseur-kinésithérapeute et, parmi ma clientèle, je compte de nombreux joueurs. beaucoup d'anciens copains du Bataillon de Joinville.

Toutes les fois que je peux assister à des rencontres intéressantes, je m'y rends avec grand plaisir car j'ai tellement de souvenirs qui se rattachent au football.

N'est-ce pas d'ailleurs un peu le sport commun à tous les sportifs, car qui, dans sa vie, n'a pas joué un tant soit peu au football ? »

MICHEL CONSTANTIN.

FÉRIGNAC — INTERNATIONAL DE HANDBALL A 7

" AUCUN RAPPORT ENTRE BERNARD ET MOI "

LE football français a peut-être perdu, en octobre 1954, l'un de ses meilleurs avants centre. Un garçon se présentait alors au siège des Girondins. Il avait 18 ans et pas mal d'adresse et de punch dans les pieds. Personne, malheureusement, aux Girondins n'était là pour enregister cette nouvelle licence « pro » que le grand club bordelais lui avait offerte quelques mois auparavant.

Il revint alors au C.R.E.P.S. de Bordeaux où il préparait le professorat d'E.P. Ce jeune et beau garçon s'appelait Jean Férignac. Quatre ans plus tard, il allait devenir l'un des meilleurs goals du monde de handball à sept.

Et de nous faire maintenant cet aveu avec un certain regret :

« A partir de ce jour-là, j'ai compris que c'était pour moi la grande rupture avec le football ! »

Jean Férignac était né, en effet, pour être footballeur. C'est à Fontaine (un nom prédestiné pour un footballeur) qu'il naquit le 27 septembre 1936, C'est à Fontaine, petite bourgade de la Dordogne, située à 30 km. d'Angoulême et à peine plus grande qu'un terrain de football, que ses dons allaient s'épanouir. A 14 ans, c'est lui qui commandait déjà l'équipe locale que papa Férignac avait formée.

Il avoue aujourd'hui avec une certaine fierté :

« J'avais même mon père et un certain Jacques Chaban-Delmas, alors jeune seigneur des lieux, sous mes ordres ! »

Bien vite, cet avant centre à la fois efficace et intelligent devait être remarqué. Et c'est ainsi qu'on put le voir, à côté d'un certain Sauvage, dans l'équipe du Centre-Ouest, en fi-

nale de la Coupe Nationale des Cadets, finale gagnée (1-0) cette année-là (1954) par l'Auvergne, dans les rangs de laquelle figuraient Ferrier et Tylinski.

Ses études primaires et secondaires terminées, il entra au C.R.E.P.S. de Bordeaux, bien décidé à accepter les propositions des Girondins, les seuls qui lui permettaient de garder sa place au C.R.E.P.S. de Bordeaux (Limoges et Nancy l'avaient également entre-temps contacté pour passer pro). On connaît la suite. Il se serait vite résigné à ses seules études si, un jour, certains de ses camarades du C.R.E.P.S., handballeurs juniors au B.E.C., ne lui avaient demandé de remplacer au pied levé leur goal défaillant. Il consentit alors, lui l'avant centre de football, à entrer dans la cage. C'était en novembre 1954. Trois ans plus tard, il gardait les « bois » de l'équipe de France qui, dès lors, devait lui faire un bail à vie.

Férignac, monté en 1955 à Paris à l'E.N.S.E.P., ne put toutefois s'empêcher de faire durant toute la saison 1956-57 des infidélités au handball (P.U.C.) qu'il trompait régulièrement, chaque dimanche, avec l'équipe de Montreuil C.F.A., toujours au poste d'avant centre.

Cette double activité, il ne put la cacher indéfiniment à son « prof » à l'E.N.S.E.P., M. René Ricard, qui était de plus directeur du « sept tricolore » et responsable du P.U.C. (handball). Physiquement il ne pouvai, non plus, tenir plus longtemps. Alors il choisit le handball, juste au moment où le Racing C.P. lui offrait un contrat pro à l'issue d'un essai de huit jours.

Aujourd'hui pourtant, dans son appartement de Corbeil, auprès de sa charmante compagne et de sa petite fille et parmi les coupures de presse vantant ses mérites handballistiques, celui que la foule de Coubertin et d'ailleurs appelle familièrement « Féfé », croit difficilement encore à cette rupture qui n'est pas toutefois effective, puisqu'il est licencié à Corbeil où il professe.

Quand on demande à Férignac (26 ans, 1 m. 75, 75 kg.) qui joua (encore) par intermittence au football en 1958 au P.U.C. et qui eut (encore) des propositions (les « dernières », avoue-t-il) de Reims amateurs en 1961, comment un avant centre de football a pu devenir l'un des meilleurs goals de handball à sept, il répond sans hésiter :

« Pour moi, la chose ne me paraît pas paradoxale, un gardien de hand à sept devant être adroit autant de ses pieds que de ses mains. Hormis un coup d'œil extrêmement vif, un sens aigu du placement, une maîtrise exceptionnelle et, entre nous soit dit, un cetrain courage, un goal de handball à sept doit avoir toujours les « pieds sur terre ». C'est à la fois de ses mains, de ses coudes et de ses pieds qu'il se servira pour repousser les tirs percutants. Jamais, de plus, il ne devra plonger sous peine de perdre son influx nerveux. En aucun cas, il ne doit anticiper. Au contraire, son seul souci est d'essayer de « boucher » la cage du mieux possible.

En revanche, en football (les buts font, rappelons-le, 7 m. 32×2 m. 44, contre 3 m. × 2 m. au handball à sept), la détente et le sens de l'anticipation sont parmi les qualités primordiales demandées à un grand gardien.

— D'après vous, est-ce qu'un goal de football pourrait tenir efficacement votre place dans le « sept tricolore » ?

— A ma connaissance, aucun gardien de foot ne pourrait supporter le régime déprimant (un tir percutant en moyenne toutes les 30 secondes par match) d'un partie de handball à sept, sans tomber dans le ridicule. De même, je ne serais, pour ma part, qu'un pâle figurant si l'on me demandait de remplacer Bernard, Colonna ou Lamia. Ce sont, voyez-vous, deux choses totalement différentes.

En revanche, en handball à onze, où les buts sont identiques à ceux du football et le jeu beaucoup moins déprimant nerveusement, je pense qu'un gardien de foot serait capable de sortir son épingle du jeu. La réciproque étant vraie ! »

GUY GAUBERT.

HALIMI

EX-CHAMPION DU MONDE POIDS COQ

" A 13 ANS J'ÉTAIS GARDIEN DE BUT "

ALPHONSE HALIMI, qui demeure toujours la valeur internationale la plus haute en matière de pugilisme professionnel, est un fervent adepte du ballon rond.

Il assiste régulièrement, quand les nécessités de son métier de boxeur lê lui permettent, à toutes les rencontres du championnat de France se déroulant à Paris et, bien sûr, aux diverses rencontres internationales.

Le petit poids coq français qui avait l'honneur, il n'y a pas si longtemps encore, de détenir le demi-titre mondial de sa catégorie, connaît donc bien le football. Non seulement en fervent spectateur de jeu, mais aussi parce qu'il fut, en son temps, un pratiquant passionné.

A quel poste jouait-il ? Laissons répondre le champion :

« Tout le monde doit penser qu'en raison de ma petite taille, je ne pouvais que figurer dans la ligne d'avants... En fait, j'étais gardien de but !

Cela se passait au Gallia d'Alger, alors que j'étais encore minime et cadet, je n'avais guère plus de treize ans.. Je n'étais, paraît-il, ni dépourvu de détente, ni de coup d'œil. Et quand il m'arrivait parfois de jouer à l'avant, j'opérais en pointe, au poste d'ailier droit.

Mais je fus très vite conquis par la boxe et dus renoncer au ballon rond. En 1949 — j'avais alors 17 ans — je quittai l'Afrique du Nord pour la métropole et n'ai pas remis depuis les chaussures à crampons.

— Pourquoi aimez-vous le football ?

— Pour toutes sortes de raisons. Malgré que je sois attaché à un sport strictement individuel, j'apprécie énormément l'esprit d'équipe et de camaraderie qu'exige le « foot » pour une parfaite réussite.

Techniquement, j'aime sa rigueur, ses figures géométriques dont la réalisation, sous l'apparente simplicité, exige tant de précision et d'adresse, fruit d'un travail patient.

En bref, le spectacle d'un bon match de football à la fois me passionne et me détend.

— Souhaiteriez-vous une modification quelconque des règles ? Par exemple celle du hors-jeu ?

— Pas du tout, je les trouve parfaites. La suppression du hors-jeu donnerait au jeu un visage très différent ; or le football actuel, tel qu'il est conçu, me convient parfaitement.

— Que pensez-vous du football national ?

— Je crois que la saison en cours marquera le redressement du football français et que nous oublierons bientôt les heures noires de l'élimination de l'équipe de France aux derniers championnats du monde.

En dépit de l'échec subi devant les Hongrois, nous assistons en ce moment à un véritable renouveau. Je pense que notre team ne tardera plus guère à redevenir l'interlocuteur valable des meilleures équipes mondiales. Sur le plan de la technique individuelle et plus encore dans le domaine tactique, notre élite n'a donc rien à apprendre de l'étranger.

— Que lui manque-t-il donc ?

— A mon sens, le seul et vrai problème du football français, et tant sur le plan national qu'international, se résume en deux mots : manque de « buteurs ».

C'est le grand reproche qu'on puisse formuler à nos joueurs. Dans leur ensemble, ils répugnent à tirer au but, attendant de se trouver à dix mètres des poteaux pour prendre leurs risques. Ils ont tort ! Il conviendrait qu'ils travaillent au maximum la puissance et la soudaineté de leur shot, de façon à tirer de plus loin, à la moindre occasion, le plus souvent possible.

Ce qui compte en football, c'est marquer des buts. D'où la nécessité de tirs nombreux et continus propres à « éblouir » (sic) le goal au maximum, c'est-à-dire de le troubler, de le désorienter, un peu comme en boxe, quand on amorce le gauche pour asséner le droit ou vice versa.

— A propos, quel parallèle pour vous entre la boxe et le football, tout au moins sur le plan entraînement ?

— Je n'ai jamais assité à une séance d'entraînement de football et ne puis donc être très affirmatif. Je crois cependant, même en matière de training, que la boxe est beaucoup plus exigeante. Ne devons-nous pas nous astreindre quotidiennement aux rigueurs du footing et du rude travail en salle.

La boxe, je le dis très franchement, constitue pour moi le plus beau, le plus complet des sports. Ce qui ne m'empêche pas pour autant de beaucoup aimer le football.

— Quel joueur français préférez-vous ?

— J'admire Kopa, parfait meneur de jeu, mais celui que je préfère est incontestablement André Lerond. J'apprécie grandement sa sûreté et sa clairvoyance. J'aime aussi sa hargne et son énergie. C'est un vrai « battant ».

RAYMOND MEYER.

ANTOINE

INTERNATIONAL DE BASKET-BALL

" IL EST PLUS DIFFICILE DE JOUER AVEC LES PIEDS "

SI un dimanche de l'hiver 1950-1951 il n'avait pas plu sur Montrouge, il est à peu près certain que le football français compterait aujourd'hui une vedette de plus... et le basket un champion de moins.

Mais la pluie, la boue, la neige étaient autant d'éléments détestés par ce grand et élégant jeune homme élevé sous l'ardent soleil d'Afrique. Et aux terrains gras de la banlieue parisienne, il préféra le confort douillet du gymnase vers lequel des amis basketteurs l'avaient entraîné.

Ainsi Roger Antoine renonça à faire dans le football une carrière qui n'eût certainement pas été moins brillante que celle qu'il poursuit en basket sous le maillot du P.U.C. après avoir été soixante-trois fois international et durant plusieurs années le capitaine de l'équipe de France.

« Dès que j'ai su courir, j'ai commencé à taper dans des balles de chiffon ou de papier et je devais avoir six ans quand j'ai tripoté un ballon de football pour la première fois », **raconte Antoine qui, à quinze ans, était la vedette de l'équipe seniors du Lycée Faidherbe de Saint-Louis avec laquelle il remporta en 1945 le titre de champion universitaire du Sénégal.**

Venu dans la métropole et fixé à l'Isle-sur-Sorgue, il prit une licence dans le club local qui opérait en promotion d'honneur régionale. Il s'imposa vite parmi les meilleurs et en réussissant l'exploit de marquer trois buts à Cavaillon (alors la terreur de la région) il se fit remarquer par les sélectionneurs du département et joua ainsi deux fois dans la sélection du Vaucluse contre celle du Gard.

« Si le directeur du collège n'avait pas eu une sainte horreur du sport et m'avait accordé plus de liberté pour le football, j'aurais joué d'autres rencontres avec la sélection », **précise Antoine qui regrette surtout qu'une pluie torrentielle (sacrée pluie !) ait entraîné l'annulation d'un match qu'il devait faire le jour de la fête de Cavaillon contre les pros de Nimes et avec une équipe dans laquelle il aurait opéré au côté de cinq joueurs professionnels, dont Firoud.**

« Voyez-vous, à l'époque, j'aurais bien aimé devenir pro en football. Marseille n'était pas tellement loin du Vaucluse et j'avais une attirance pour l'O.M. », **dit-il.**

Mais si le professionalisme attirait alors Roger Antoine, c'était plus par amour du football que dans un dessein lucratif. Il a toujours eu l'amour des choses bien faites et il se refuse toujours à comprendre qu'en sport des amateurs n'aient pas une conscience de professionnel.

Pour cette raison, sans doute, il est un critique sévère. Il va voir les grandes rencontres de football chaque fois que le basket lui en laisse la liberté et il a regretté de n'avoir pu être à Colombes, l'autre dimanche pour France-Hongrie, puisque, dans le même temps, il devait s'expliquer avec les basketteurs du Racing à Charléty.

« Les Hongrois m'ont toujours plu, **dit-il.** Ils concèdent des buts, mais ils en marquent aussi et le

OUI! SURPRENANT!
DES
MUSCLES
PUISSANTS
UN MORAL
TOUT NEUF

3 FOIS PLUS VITE et sans effort. Voilà le résultat extraordinaire que vous allez constater en vous exerçant gaiement **5 MINUTES PAR JOUR** avec l'appareil Electromatic **VIPODY RAPIDEMENT** vous rétablirez l'équilibre de tout votre organisme. **TRIPLEZ** votre **FORCE.** En les durcissant, GALBEZ tous vos **MUSCLES** (biceps, pectoraux, abdominaux, dorsaux et des jambes). Une heureuse transformation physique et mentale se fera en vous. **EN 1 MOIS VOUS DEVIENDREZ UN AUTRE HOMME.** Avec un corps bien musclé, plein d'assurance et d'optimisme, vous serez ravi de votre **NOUVELLE PERSONNALITÉ,** vous vous sentirez supérieur à tous vos amis. **VIPODY** (une nouvelle invention que nous distribuons depuis peu en Europe) a été conçu pour le développement musculaire et **CONTRE L'EMBONPOINT.** Grâce à sa nouvelle structure, cet incomparable appareil, tout le monde, à tout âge, peut l'utiliser avec son embrayage à double rapport. Son cadran à signal lumineux permet de contrôler le résultat à chaque séance. **FINI** les lassants exercices des anciens procédés. Désormais il existe un moyen plus direct et plus commode pour obtenir rapidement la musculature désirée. Acquérir prestance, puissance et supériorité : c'est si facile avec **VIPODY. HATEZ-VOUS** de vous joindre aux innombrables adeptes de cette **NOUVEAUTÉ** qui tous sont enthousiasmes par les résultats obtenus en si peu de temps. **GRATUITEMENT** une docum. en couleurs vous sera expédiée s. pli fermé, sans engag. de votre part. Ecrivez à **OLYMPIC - F M - R. RAYNARDI 1 - NICE**

Brevet international

Pour
tous vos déplacements
individuels ou collectifs
Pour vos vacances

VOYAGES L'ÉQUIPE - CLUB MÉDITERRANÉE

l'Agence
de voyage des SPORTIFS

10, Faubourg Montmartre

Téléphone : TAI. 40-44 - LAF. 12-99

spectacle qu'ils donnent est généralement bon. »

Mais, pour Antoine, la meilleure équipe du monde est bien celle du Brésil.

« Depuis que j'ai vu jouer les Brésiliens, je suis encore devenu plus difficile à l'égard du football français. D'ailleurs, je ne vous cacherai pas que le football actuel me déçoit beaucoup. Tenez, il est inadmissible de trouver des gens fatigués après quatre-vingt-dix minutes de football au début de saison. La fatigue ne peut avoir de prise que sur ceux qui ne sont pas préparés physiquement. Or un professionnel ne devrait jamais invoquer une telle excuse. Je crois que le footballeur devrait accorder plus de soin et aussi plus de temps à l'amélioration de ses qualités athlétiques et de sa condition physique.

— Le football est-il plus ou moins dur que le basket ?

— Il est plus difficile de jouer avec les pieds qu'avec les mains. Cela dit, je pense que, physiquement, un match de basket est une épreuve autrement plus dure qu'une partie de football.

— Et la technique ?

— Celle du football ne m'a jamais semblé compliquée, peut-être parce que j'ai pratiqué ce sport très jeune. Il n'y a surtout pas dans le football ces changements de rythme que l'on voit dans le basket. Au football, un œil non averti voit tout se dessiner avant que l'action ne soit même amorcée.

— Quels sont, selon vous, les meilleurs footballeurs français ?

A cette question, Roger Antoine ne répond pas tout de suite. Il hésite, puis...

« Depuis Ben Barek, aucun ne m'a vraiment épaté. Si, peut-être Jonquet pour son remarquable jeu de défense. Mais les meilleurs ne sont pas toujours ceux dont on parle... »

PIERRE TESSIER.

Guy LAGORCE
RECORDMAN D'EUROPE DU 4×100

"L'ATHLÈTE DÉPEND DE LUI LE FOOTBALLEUR DES AUTRES"

N'AYANT jamais pu tenir en place, c'est le football que j'ai choisi tout d'abord pour me dépenser.

Je jouais ailier dans l'équipe du lycée de Brive-la-Gaillarde.

Enfin ailier droit au départ, parce qu'ensuite je me surprenais en position de demi centre ou d'arrière gauche, bref partout où mon besoin de galoper me poussait.

Au bout d'une saison, le professeur de gymnastique s'étant rendu compte que j'étais un élément capable de semer le désordre le plus complet dans ma propre ligne d'attaque, me fit jouer arrière, espérant que j'en ferais autant avec les attaques adverses.

C'est peut-être en cette occasion que je me suis rendu compte que je courais plus vite que les autres. Parce que, bien sûr, je n'étais jamais à ma place et quand l'ailier gauche adverse recevait le ballon, je me trouvais régulièrement en position de demi ou d'avant. Donc je piquais de jolis sprints en diagonale. Souvent j'arrivais à rattraper l'ailier qui devait trouver bizarre cet arrière toujours absent mais qui revenait régulièrement ventre à terre aux moments critiques.

Les jeudis soir je rentrais absolument mort de fatigue. J'adorais ça.

C'est finalement au poste de gardien de but que se termina ma courte carrière de footballeur. Je me demande maintenant si ce n'est pas pour être sûr d'avoir la paix sur le terrain que mes copains m'avaient désigné à ce poste. Dans ma candeur, je pensais que c'était pour mes qualités. En vérité, je n'ai jamais encaissé un but sur des tirs en hauteur, mais j'ai très vite perdu le compte des balles qui, à ras du sol, allèrent rouler au fond des filets. Quand je parle des filets, c'est d'ailleurs une image. Les filets étaient alors pour nous l'attribut des grands matches. Nous nous contentions de poteaux tout nus, ce qui me permettait d'ailleurs de contester avec la mauvaise foi la plus virulente les buts litigieux.

Pendant mon service militaire, j'ai eu l'occasion de disputer pas mal de matches de football. Je garderai longtemps le souvenir de parties où, avec mon ami Piquemal, qui jouait de la même manière que moi, nous désorganisions complètement par nos courses échevelées les parties les plus sages.

Mais tout cela, hélas ! n'est plus que souvenir. Lorsqu'on pratique un sport d'une manière intensive, on ne peut guère sacrifier à un autre.

Bien sûr, je suis toujours de très près (et pas seulement par souci professionnel) tout ce qu'il se passe dans le monde du football.

Au cours de mon service militaire à Joinville, j'ai eu l'occasion de fréquenter de nombreux footballeurs actuellement en évidence (Sauvage, Piumi, Dubaele, Robin, etc.) et naturellement ce sont leurs noms que je cherche en premier dans les comptes rendus du lundi à la page football.

Football, ce mot qui traîne après lui beaucoup de parfums de mon enfance. Comparer le football et l'athlétisme est très difficile. Ces deux sports sont essentiellement différents.

La première différence est que l'athlète est seul. Il se prépare comme il l'entend et ne rendra de comptes qu'à lui-même. Il ne peut compter sur personne.

Le footballeur, au contraire, entre sur le terrain fort de lui-même, de ses qualités, mais aussi de celles de ses camarades. Il va se battre, non pour lui-même mais pour l'équipe. Ce n'est pas lui qui va vaincre ou perdre. C'est cette conscience collective qu'on appelle l'équipe.

Aussi tout est différent. L'athlète s'entraîne comme il le désire, il tient compte de ses qualités et de ses défauts. Le footballeur doit tenir compte un peu de lui-même mais plus encore du style de l'équipe auquel il lui faut s'adapter à tout prix.

Partant de là, on comprendra aisément que le footballeur et l'athlète soient très différents. L'athlète est un homme seul enfermé dans la certitude des chiffres, généralement volontaire et tendu.

Le footballeur est fondu parmi ses camarades, il est plus libre, plus détendu.

C'est pourquoi parfois ils peuvent se heurter ou mal se comprendre.

Mais, dans le fond, c'est le même amour du travail bien fait qui les pousse à être ce qu'ils sont.

DIDI ROI DU PEROU

PAR LOUIS NAVILLE

LIMA. — Didi fait de remarquables débuts d'entraîneur. L'intérieur droit de l'équipe du Brésil champion du monde en 1958 et en 1962, a permis au Sporting Cristal de Lima d'être un leader irrésistible du championnat du Pérou. Du coup, Didi, qui avait manifesté le désir de retourner à Rio pour pouvoir rejouer au football, hésite à quitter Lima. Non seulement il est question que l'on double ses appointements déjà somptueux, mais encore le président de la République du Pérou l'a aimablement prié de continuer à s'occuper du football péruvien qui pourrait être la révélation du prochain championnat sud-américain.

SNELLA ANTI-DIMANCHE

GENEVE. — Jean Snella, l'entraîneur français du Servette de Genève, est devenu l'ennemi du football le dimanche. « Ce jour-là, dit-il, devrait être réservé à la famille. L'auto porte préjudice au football. A mon avis, la solution de l'avenir consisterait à faire jouer les matches le samedi après midi en hiver et en nocturne le jour le plus favorable en été. »

Jean Snella, qui s'est toujours montré clairvoyant, envisage de faire appliquer ce système par son équipe.

LE REVE DE SIVORI

TURIN. — Omar Enrique Sivori caresse un rêve, celui de succéder au prestigieux Alfredo Di Stefano au Real de Madrid. Deux raisons ont provouqé sa décision. Tout d'abord tout le bien que lui a dit du club madrilène son coéquipier espagnol Luis Del Sol. Ensuite la rivalité qui l'oppose à Boniperti, l'ex-capitaine de la Juventus devenu le vice-président du club turinois. Sivori a six mois devant lui pour obtenir sa liberté, liberté dont il abuse, selon ses dirigeants. Sivori serait devenu le meilleur client des cabarets de Turin et de Milan.

WESTERN A ATHENES

Quand le public et les joueurs athéniens perdent le contrôle de leurs nerfs... ils sont dix fois plus dangereux que la foule du Parc passionnée par un match de Coupe d'Europe comme Reims-Austria. Ces documents le prouvent ! On y voit, au cours du choc Panathinaïkos-Olympiaquos, l'international Polychroniou renvoyer un pétard comme un footballeur (photo du haut) puis faire le coup de poing avec Papaemmanouil (photo du bas). Tout cela pour un but contestable au cours d'un match volcanique de la Coupe de Grèce. (Photos U.P.).

L'EXPLOIT DE FRANCE B

BUDAPEST. — Les Hongrois en veulent aux Français. En faisant leurs comptes, ils se sont aperçus que l'équipe de France B, le 10 novembre à Budapest, a infligé une défaite (2-1) à celle de Hongrie B, le jour de son « centenaire ». C'était en effet le 100e match de l'équipe réserve hongroise dont le palmarès est pourtant remarquable : 53 victoires, 20 nuls et 27 défaites, 237 buts pour, 141 buts contre.

Ces chiffres situent mieux que n'importe quel commentaire la portée de l'exploit.

UNE EQUIPE DU MONDE

LONDRES. — *Ce n'est pas encore l'heure des bilans. Pourtant le magazine « World Soccer » a composé ainsi son équipe du monde 1963 :*

Fraydl (Austria, Autriche) — Djalma Santos (Palmeiras, Brésil), Germano (Benfica), Jusufi (Partizan, Yougoslavie) — Zito (Santos, Brésil), Masopust (Dukla, Tchécoslovaquie) — Garrincha (Botafogo, Brésil), Pelé (Santos, Brésil), Di Stefano (Real Madrid, Espagne), Puskas (Real Madrid, Espagne), Gento (Real Madrid, Espagne).

4-2-4 BULGARE

SOFIA. — Pour maintenir leur équipe nationale parmi les meilleures du monde, les techniciens bulgares ont décidé de généraliser dans tous les clubs le 4-2-4. A cet effet, il est prévu que les entraîneurs aillent faire des stages au Brésil, en U.R.S.S., en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie et en Hongrie.

REVERS DE LA MEDAILLE

MADRID. — Alors que les joueurs de Santos et de Benfica voient leur fortune augmenter de jour en jour, ceux du Real Madrid ont serré les cordons de leur bourse. En disparaissant rapidement de la Coupe d'Europe, ils ont perdu chacun 25.000 nouveaux francs.

Pour le Real, la perte se chiffre à 1 million et demi de nouveaux francs.

C'est, après sept ans de triomphe, le revers de la médaille.

LES ADIEUX D'ALFREDO

MADRID. — Ce n'est pas encore officiel. Toutefois, Alfredo Di Stefano envisagerait de faire ses adieux au Real et à l'Espagne à l'occasion du match qui opposera le Real à Santos, fin mai 1963 à Madrid.

UN RECORD ORIGINAL

ROME. — *Les Italiens ne sont pas très fiers de ce record. L'entraîneur le plus ancien à son poste Carmelo Di Bella, est à Catane depuis août 1959. Et encore lui a-t-il fallu des trésors de patience pour rester trois ans au même poste.*

Si les Italiens ont la manie du changement, il n'en est pas de même dans d'autres pays. Ainsi Sepp Herberger dirige l'équipe d'Allemagne depuis 1936, Matt Busby Manchester United depuis 1945, Albert Batteux le Stade de Reims depuis 1950.

MATTHEWS : UNE AFFAIRE EN OR

LONDRES. — La meilleure affaire qu'ait faite un club anglais depuis dix ans est sans doute celle qu'a réalisée l'an dernier Stoke City en rachetant à Blackpool le contrat de Stanley Matthews pour 35.000 NF. A l'époque toute l'Angleterre avait souri avec tendresse. C'était une belle fin pour Matthews (qui fêtera ses 48 ans dans deux mois).

Or, depuis l'arrivée du « Sorcier » à Stoke City, le club qui comptait 1.200.000 NF de dettes, nage dans l'opulence. Il a acquis trois nouveaux joueurs pour 700.000 NF et se trouve en bonne position pour retrouver sa place en première division.

« Si Stoke City revient en première division, dit Stanley Matthews, je quitterai la scène sportive sur cet exploit. »

Toute l'Angleterre attend maintenant pour savoir si le dernier vœu de Stanley Matthews sera exaucé.

PLACES PLUS CHERES EN ITALIE

ROME. — De nouveaux prix sont appliqués en Italie pour les matches du championnat de première division. Les places les plus chères ne pourront dépasser 68 NF et les moins chères être inférieures à 11 NF. C'est-à-dire trois fois supérieurs à ceux fixés en France.

KOLEV LIBÉRÉ

SOFIA. — *Pour le remercier des services rendus au football, la fédération bulgare a accepté que son joueur numéro un, Ivan Kolev, s'expatrie pour faire fortune dans un pays capitaliste.*

Le désir d'Ivan Kolev serait de venir passer deux ans en France afin d'y apprendre la langue française.

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

SANTOS COMME LE REAL

SANTOS. — Atié Jorge Coury, le président de Santos, rêve de faire de son club un nouveau Real de Madrid. Depuis que le club du grand port brésilien est devenu champion du monde, tous les joueurs ont vu non pas leurs appointements, mais leurs primes augmentées. Ainsi, pour un seul match du championnat de Sao Paulo, celui qui les opposait aux Corinthians, ils ont reçu chacun une prime de 2.500 NF. S'ils deviennent pour la troisième fois consécutive champions ils recevront une prime trois fois supérieure à celle-là.

Pelé et ses partenaires qui nagent dans l'opulence achètent tous des immeubles avec l'argent de ces primes.

Les dirigeants, eux, ont aussi fait leurs comptes. Ils ont un tel bénéfice qu'ils ont décidé d'en utiliser une grande partie (environ deux millions de NF) pour engager quatre ou cinq nouveaux joueurs pour l'année 1963. Parmi les noms qui sont cités figurent l'intérieur Altair de Fluminense, le formidable demi Djalma d'America, ainsi que deux espoirs de l'équipe Ferroviaria d'Araraquara, les demis Dudu et Rodriguez. Enfin, il n'est pas impossible que Chinezinho qui ne parvient pas à s'imposer en Italie viennent renforcer Santos.

Si tous ces projets se réalisent, le club champion du monde comptera plus de vingt joueurs de classe internationale. Atié Jorge Coury a pris ainsi une assurance contre une blessure éventuelle d'une de ces vedettes essentielles, Pelé, Coutinho et Zito.

HEUREUX RANGERS !

GLASGOW. — Les joueurs de Glasgow Rangers sont les plus heureux de Grande-Bretagne. Ils sont les mieux payés. En revanche, leur contrat les oblige à toujours voyager en première classe, à n'occuper au théâtre qu'une loge ou un des trois premiers rangs des orchestres, à s'habiller chez le meilleur tailleur de Glasgow et à posséder une voiture de qualité.

Le pantalon rayé et le chapeau melon ne sont exigés que pour les dirigeants.

UN PARI AUDACIEUX

L'Anglais Hitchens n'a pas de rancune. Transféré de l'Inter à Torino (après quelques vives discussions), il vient de parier : « L'équipe milanaise sera championne d'Italie si elle prend tous les risques offensifs. »

(Photo Olympia.)

DYNAMO : STYLE OCCIDENTAL

MOSCOU. — Les transferts, quand ils sont judicieux, paient toujours. Dynamo de Moscou est en train d'en faire l'expérience à son avantage. Le club de Lev Yachine, qui avait eu une saison déplorable en 1961, s'est révélé le plus brillant en 1962 grâce à l'acquisition de nombreux jeunes de valeur qui végétaient dans des succursales de Dynamo, notamment dans les villes de province.

PAUVRE GARRINCHA !

RIO. — Garrincha, le héros du championnat du monde disputé au Chili, est sous la menace de voir ses appointements et ses primes diminués de 60 %. Ses dirigeants viennent de le rappeler à l'ordre. Ils lui reprochent de ne jamais venir s'entraîner et d'être d'une inefficacité totale sur le terrain. C'est la première fois que pareille mésaventure arrive à l'idole n° 2 des Brésiliens.

CARLSSON FILS

STOCKHOLM. — *Bjorn Carlsson, le meilleur attaquant de l'AIK de Stockholm, est le fils de l'ancien international Garvis Carlsson qui joua au Stade Français et à l'Atletico de Madrid.*

FLAMENGO N° 1

RIO. — Flamengo est toujours l'équipe de Rio qui fait le plus de recettes. En 1962, ses revenus ont été supérieurs de 15 % à ceux de Fluminense, de 20 % à ceux de Botafogo et de Vasco de Gama.

FOOTBALL A WELLINGTON

WELLINGTON. — *Sur l'initiative des grands clubs néo-zélandais, la fédération a pris la décision d'organiser dès 1963 un championnat national qui grouperait les meilleurs clubs de Nouvelle-Zélande. L'organisation sera identique à celle du championnat d'Angleterre. Il y aura une première division, une deuxième et ultérieurement une troisième.*

LE FOOTBALL REPART EN ANGLETERRE

LONDRES. — Les dirigeants du football anglais exultent. La crise des spectateurs est terminée. Après trois mois de compétitions seulement leur nombre a augmenté de 15 %.

Ils constatent, d'autre part, que les lourdes pertes qu'ils ont subies depuis quinze ans, sont moins importantes que celles subies par le cricket, le sport national en Grande-Bretagne. En effet, en 1962, 1.022.659 personnes ont assisté aux matches de cricket contre 1.369.673 en 1959 ; 1.640.565 en 1955 ; 1.943.165 en 1952 et 2.126.193 en 1949. Ainsi en douze ans le cricket a perdu plus de la moitié de sa clientèle. Le football, lui, n'en a perdu que 30 %.

RECORD A BRENTFORD

LONDRES. — Un exploit peu banal a été réalisé par le club anglais de Brentford, membre de la troisième division. En faisant le bilan de 88 années d'existence de l'équipe première, ses dirigeants se sont aperçus que Brentford avait marqué 2.308 buts à ses adversaires et qu'il en avait encaissé 2.307.

Dire qu'il a fallu 88 ans pour en arriver là !

VIEIRA, UN ANDOIRE BRESILIEN

RIO. — La révélation du championnat de Rio de Janeiro, qui s'achève, est la jeune équipe de Vasco de Gama. Elle est dirigée par Jorge Vieira dont les méthodes s'apparentent à celles du Français Numa Andoire. A la veille de chaque match, il emmène ses joueurs assister à un spectacle le plus souvent déshabillé. Coïncidence, peut-être, chaque fois que Jorge Vieira a sorti ses joueurs, ceux-ci ont gagné.

NEW-LOOK ARGENTIN

BUENOS AIRES. — Pour résoudre la crise du football argentin, crise qui est la conséquence d'une politique de facilité — il n'y a plus de tireurs, la condition physique est délaissée — la fédération argentine songe sérieusement à instituer un nouveau système de points pour le championnat 1963. Au lieu d'attribuer deux points pour une victoire, un point pour un match nul et zéro point pour une défaite, elle voudrait tenter une expérience en attribuant trois points pour une victoire, un point pour un match nul et zéro point pour une défaite. Cette modification aurait pour conséquence d'obliger les joueurs à se consacrer exclusivement au football offensif.

Toutefois, les récentes performances de l'équipe nationale contre l'Uruguay (victoire 3-1) et le Chili (0-0 à Santiago) sont de nature à empêcher cette intéressante expérience.

AH ! SI FONTAINE...

BUENOS AIRES. — Delem, l'international brésilien de River Plate, affirme que le football argentin est le football le plus inefficace du monde : « Si Fontaine pouvait rejouer, a-t-il déclaré, il ferait fortune dans ce pays. »

Delem a invité tous les joueurs brésiliens qui ont un excellent tir à venir tenter leur chance à Buenos Aires.

CRISE DU FOOTBALL CARIOCA

RIO. — Même chez les champions du monde, tout ne va pas pour le mieux. Une crise en effet frappe le football carioca. « Cette année, le championnat de Rio a été le pire des dernières années », écrit le journal « Correio da Manha », sous le titre de « Campeonato do Medo » (calembour avec Campeonato do Mundo) qui veut dire exactement « Championnat de la peur ». L'article fait allusion aux tactiques défensives exagérées appliquées par les équipes cariocas. Les scores les plus habituels sont dans l'ordre 1-0 (22 fois), 2-0 (19 fois), 1-1 (15 fois), 0-0 (11 fois). Les raisons pour lesquelles les clubs de Rio cherchent plus à se défendre qu'à attaquer sont multiples : le championnat du monde a épuisé les meilleurs joueurs, les jeunes sont de qualité très moyenne, les vieux ont perdu de leur vitesse. Dans sa conclusion, le « Correio » dit : « Oui, nous avons malheureusement assisté à un championnat de la peur. Il passera dans l'histoire sans héros. Et ce qui est plus grave, sans victime aussi. Car l'unique victime sera seulement le football. »

ALAMOS, SUCCESSEUR DE RIERA

SANTIAGO. — *Luis Alamos, l'entraîneur de l'Université du Chili, le club qui fournit le plus de joueurs à la sélection nationale, s'est vu confier la lourde succesison de Fernando Riera — parti pour Benfica — à la tête de l'équipe chilienne. Alamos a décidé de continuer à appliquer les théories de Fernando Riera.*

KING JOHN

EMPEREUR ROMAIN

PAR FERRUCCIO BERBENNI

ON l'a tout de suite surnommé « er core de Roma », le « cœur de Rome ». Les tifosi romains se sont rappelé que ce surnom, ils l'avaient déjà donné à Fulvio Bernardini, le « demi centre » romain de la grande équipe d'avant guerre. Bernardini est entraîneur de Bologne depuis des années et Rome n'avait plus de... cœur. Et voici, enfin, John Charles qui revêt le maillot jaune et rouge du onze romain, c'est lui le cœur. Rome bat à l'heure du titre !

Charles a été reçu à Rome comme un chef d'Etat. Presque un triomphe. Il arriva par avion un samedi, de Leeds, et le lendemain joua contre Bologne, leader, au stade olympique, en marquant le troisième but de la retentissante victoire romaine (3-1). Les tifosi, à la fin du match, s'emparèrent du géant gallois et le portèrent sur les épaules jusqu'à la sortie du stade. « Tu es le cœur de Rome », lui crièrent-ils en patois romain. « Tu ne nous quitteras plus... »

L'histoire italienne de John Charles a eu un rebondissement sensationnel. Il avait quitté à la fin de la saison la Juventus, après cinq années d'honorable travail. On l'aimait bien à Turin, tout le monde le regretta, le président Agnelli fit l'impossible pour le garder.

« Je m'excuse, répétait le bon géant, c'est à cause de Peggy que je vous quitte. Ma femme veut rentrer dans son pays, et puis mes trois gosses grandissent, je veux qu'ils reçoivent une éducation anglaise, dans des écoles anglaises... »

Il partit. Leeds, l'équipe qui l'avait lancé, le réclamait. Quand « King John », le roi John comme on l'appelait à Turin, fut dans la sombre Leeds de ses rêves, il s'aperçut qu'il lui manquait quelque chose : le soleil d'Italie, la chaleur des gens de la péninsule. Et puis il y eut un différend technique et tactique : après cinq années jouées en Italie contre le « catenaccio », la réadaptation au jeu anglais lui fut difficile, voire impossible et il songea tout de suite au « come back » en Italie. Il téléphona à des amis italiens : « Trouvez-moi une place là-bas ! ». Le comte Alarini Dettina, un jeune constructeur devenu président de la Roma, alla le chercher à Leeds. Il donna 110 millions de lires au club anglais pour ce géant de 32 ans, et 26 millions sont tombés dans la poche de John. Est-ce trop cher ? Non, à Rome on est très content de l'avoir enrôlé à prix d'or. John Charles, par son jeu, son dévouement, sa force et sa politesse, était devenu en Italie une espèce de symbole. On se souvient qu'au stade de San Siro, lorsqu'il fonçait vers le but de Milan, il s'arrêta un jour d'un seul coup pour secourir le rival tombé et blessé. Ses coéquipiers de Juventus l'embrassèrent, le public n'oublia jamais.

Charles apporte à l'A.S. Roma quelque chose d'inestimable, qui vaut encore plus que la classe : c'est un exemple, un caractère, un tempérament. Il est le lutteur qui ne s'avoue battu qu'à la dernière minute. Il donne à Rome, équipe classique, mais frêle, un visage nouveau, celui de la volonté de souffrir.

L'équipe de la « dolce vita » devient, grâce à ce géant importé pour la deuxième fois d'Angleterre, une équipe qui saura résister même à l'extérieur, non pas gagner seulement les matches chez elle.

Vous comprenez mieux maintenant pourquoi Rome a accueilli John Charles comme un monarque.

I.N.P., 66, rue Kléber, LEVALLOIS.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES

MARQUIS DE
MONTESQUIOU
ARMAGNAC

COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ

PORTO RÉAL

VABÉ
VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE

L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football